





VOYAGE
A L'OUEST
DES MONTS ALLÉGHANYS,
DANS LES ÉTATS DE L'OHIO,
DU KENTUCKY ET DU TENNESSÉE,
ET
RETOUR A CHARLESTON
PAR LES HAUTES-CAROLINES;

CONTENANT des détails sur l'état actuel de l'agriculture et les productions naturelles de ces contrées, ainsi que des renseignemens sur les rapports commerciaux qui existent entre ces États et ceux situés à l'Est des montagnes et la Basse-Louisiane;

Entrepris pendant l'an x-1802, sous les auspices de Son Excellence M. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur.

AVEC UNE CARTE TRÈS-SOIGNÉE DES ÉTATS DU CENTRE, DE L'OUEST ET DU SUD DES ÉTATS-UNIS.

PAR F. A. MICHAUX,

M. D. membre de la Société d'Histoire naturelle de Paris, correspondant de la Société d'Agriculture du département de Seine et Oise.

PARIS,

DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.

1808.

AVERTISSEMENT.

On possède beaucoup de Voyages dans les Etats-Unis, et on trouve en outre beaucoup d'observations relatives à ce pays, consignées dans d'autres ouvrages; de sorte que la masse de renseignemens dont jouit maintenant le public, semble, au premier coup-d'œil, devoir suffire, et rendre inutile une nouvelle relation. Mais la plupart de ces ouvrages ont presque exclusivement rapport aux Etats atlantiques, et si quelques-uns traitent de ceux situés à l'ouest des Monts Alléghanys, ce n'est que par apperçu ou d'une manière extrêmement vague. Cependant, des notions particulières que j'avois sur ces contrées, me les faisoient regarder comme beaucoup plus intéressantes qu'on ne se l'imagine communément, et je m'étois proposé de les par-

courir, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Cette occasion desirée s'offrit au mois de juin 1802, époque à laquelle je me trouvois à Philadelphie. J'avois à parcourir plus de six cents lieues, et je ne pouvois, sans nuire à l'objet qui m'avoit conduit pour la deuxième fois dans les Etats-Unis, disposer d'un espace de temps suffisant pour rassembler tous les faits relatifs au but que je me proposois. Il auroit fallu au moins une année pour le bien remplir et obtenir des notions plus précises, en observant par moi-même les développemens successifs de la végétation. Cet espace de temps m'auroit encore permis de me procurer des informations plus étendues sur les rapports commerciaux qui lient si essentiellement les contrées de l'Ouest avec les Etats atlantiques et la Basse-Louisiane, et sur lesquels je ne crois pas qu'on ait encore rien publié. On ne doit donc pas considérer mon ouvrage comme complet; je pense cependant qu'on y trouvera, sur l'aspect que présentent ces

contrées, sur le degré de prospérité qu'elles ont acquis dans ces derniers temps, et sur celui qu'elles sont susceptibles d'acquérir par la suite, des détails suffisans pour qu'on puisse en prendre une autre idée que celle qu'on s'en est faite jusqu'à ce jour. J'observerai encore que lorsque j'ai entrepris ce voyage, je n'avois, en aucune manière, l'intention de publier mes observations, et que j'ai négligé, par conséquent, de rassembler une foule de faits qui, tout indifférens qu'ils paroissent au voyageur, bien loin d'être déplacés, ajoutent souvent beaucoup d'intérêt à la lecture d'un voyage : c'est ce que j'ai bien senti en écrivant cette courte relation. D'un autre côté, je suis entré dans des détails qui paroîtront peut-être minutieux à beaucoup de personnes, mais qui, à ce que je crois, ne seront pas inutiles à celles qui visiteront après moi ces contrées; car ce sont là les premiers renseignemens qu'on cherche à se procurer sur les pays qu'on a l'intention de par-

courir, et sur lesquels les ouvrages qui en traitent ne satisfont que bien rarement.

La carte jointe à ce voyage a été dressée sur celles qui m'ont paru les meilleures, d'après la connoissance que j'ai des différentes parties des Etats-Unis où j'ai voyagé. J'observerai cependant que toutes les cartes qui existent, même celles qui ont été récemment publiées en Amérique, sont loin d'être parfaites en tout ce qui a rapport aux contrés de l'Ouest. N'ayant pas eu le temps de faire des observations assez certaines, je n'ai pas cru néanmoins y devoir rien changer, si ce n'est de rectifier le cours de la rivière Cumberland, qui étoit visiblement trop porté à l'Est. J'ai indiqué exactement, sur la route de Lexington à Nasheville, le point où commencent les Barrens (prairies) du Kentucky, et celui où elles se terminent, quoique leur étendue ne cadre pas tout-à-fait avec leur position, relativement aux rivières par lesquelles elles sont traver-

sées. Le trait qui part de Nasheville, et qui finit aux Natchès, indique à-peu-près la direction de la route à laquelle on travaille en ce moment. Il m'a été tracé par des personnes qui ont fait plusieurs fois ce voyage. Celui qui conduit des Natchès à la Nouvelle-Orléans, est plutôt idéal que réel, et n'est tracé que pour montrer les rapports qui lient toutes ces contrées; je sais seulement, en général, que la route longe le fleuve de très-près.

J'ai aussi indiqué par une ligne ponctuée, et le plus exactement qu'il a été possible, les limites qui, dans les Etats méridionaux, séparent le haut pays d'avec la partie maritime, quoique d'ailleurs j'aie eu soin d'indiquer dans le cours de l'ouvrage, à quelle distance de la mer cette division a lieu.

REMARQUE.

La monnoie courante des Etats-Unis est le *dollar*, qui a la même valeur que la piastre d'Espagne, évaluée ordinairement cinq livres cinq sous de France.

Le *dollar* se divise encore en *demi*, *quart*, *huitième*, et *seizième*, ainsi qu'en *cents* et *demi-cents*. Cent *cents* valent un *dollar*.

Dix *dollars* valent un *aigle*, monnoie d'or.

Cinq *acres* valent quatre arpens moins $3\frac{4}{9}$ de perche des eaux et forêts, dont la perche a vingt-deux pieds. Les mêmes cinq acres valent six arpens huit perches $\frac{1}{6}$ de Paris, dont la perche a dix-huit pieds.

Le boisseau de bled pèse de soixante à soixante-cinq livres; celui de maïs cinquante à cinquante-cinq.

Cent livres, poids anglais, équivalent à quatre-vingt-douze livres $\frac{2}{3}$, poids de marc.

Le *mille* américain est de huit cent vingt-six toises; ainsi trois *milles* équivalent à-peu-près à une lieue commune de France de 2,500 toises.

VOYAGE

A L'OUEST

DES MONTS ALLÉGHANYS.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bordeaux ; arrivée à Charleston ; remarques sur la fièvre jaune ; courte description de la ville de Charleston ; Observations sur quelques arbres de l'ancien continent, acclimatés dans un jardin botanique près cette ville.

CHARLESTON, dans la Caroline du sud, étant le lieu de ma première destination, je me rendis à Bordeaux, comme l'un des ports de France le plus en relation de commerce avec la partie méridionale des Etats-Unis, et où il se trouve assez constamment des navires des différens points de l'Amérique septentrionale. Je m'y embarquai le 7 fructidor an IX, à bord du John et Francis, commandé par le même capitaine avec lequel j'étois revenu en Europe

plusieurs années auparavant. Quatorze jours après notre départ nous nous trouvâmes pris de calme à la vue des îles Açores. Saint-Georges et Graciosa étoient celles dont nous étions le plus rapprochés, et il nous fut facile de distinguer quelques maisons qui paroissoient bâties en pierres et en chaux, et la pente rapide du terrein divisé par des haies, qui vraisemblablement séparoient les propriétés. La plupart de ces îles sont occupées par de hautes collines, dont la direction est différente, et par-dessus lesquelles le sommet du Pico, de forme pyramidale, et comme échancré à sa partie supérieure, s'élève majestueusement au-dessus des nuages, qui étoient alors embrasés par les feux du soleil couchant. Une légère brise ne nous laissa pas long-temps jouir de la vue de ces terres; et le 18 brumaire suivant, 9 octobre 1801, nous nous trouvâmes à l'entrée de la rade de Charleston, en compagnie de deux autres bâtimens, qui avoient quitté Bordeaux, l'un dix-huit jours et l'autre un mois avant nous.

Le plaisir que nous ressentîmes d'arriver à terre fut bientôt modéré. Le pilote nous apprit que la fièvre jaune avoit fait de grands ravages à Charleston, et qu'elle y emportoit encore beau-

coup de monde ; cette nouvelle effraya les passagers, qui étoient au nombre de quatorze, et dont la plupart avoient des parens ou des amis dans cette ville. Chacun craignoit d'apprendre en débarquant de fâcheuses nouvelles. L'on n'eut pas plutôt jeté l'ancre, que ceux qui n'avoient pas encore habité les pays chauds furent emmenés par leurs amis dans l'île de Sullivan. Cette île est située à sept milles de Charleston. Son sol sec et aride est presque dénué de végétation ; et comme elle est exposée à la brise de la pleine mer, on y respire un air frais et agréable. Depuis quelques années, que cette maladie bilieuse et inflammatoire, généralement connue sous le nom de *fièvre jaune*, se manifeste régulièrement tous les étés à Charleston, un grand nombre d'habitans et de planteurs, qui venoient se réfugier dans la ville pour échapper aux fièvres intermittentes qui attaquent les sept dixièmes des habitans de la campagne, ont fait construire dans cette île des maisons, où ils séjournent depuis le premier juillet jusqu'à la première gelée, qui a lieu ordinairement vers le 15 novembre. Quelques personnes y tiennent des pensions où l'on reçoit ceux qui n'ont point d'habitations en propriété. L'on a remarqué que les étran-

gers, nouvellement arrivés d'Europe ou des Etats du nord de l'Amérique, et qui viennent immédiatement habiter cette île, sont exempts de la fièvre jaune.

Ces considérations, quelque puissantes qu'elles fussent, ne purent me décider à aller passer un temps indéterminé dans un séjour aussi triste et ennuyeux. Je me refusai donc aux conseils de mes amis, et je restai dans la ville. Je faillis être victime de mon obstination, ayant été, peu de jours après, attaqué des premiers symptômes de cette cruelle maladie, à laquelle je n'ai échappé qu'après un mois de souffrances.

La fièvre jaune varie d'intensité chaque année, et l'observation n'a pas encore pu déterminer les signes caractéristiques auxquels on peut reconnoître qu'elle sera plus ou moins maligne dans l'été. Les habitans de la ville n'y sont pas si sujets que les étrangers, dont les huit dixièmes moururent l'année de mon arrivée; et lorsque les premiers en sont attaqués, c'est toujours dans une proportion beaucoup moindre.

L'on a observé que pendant les mois de juillet, août, septembre et octobre, où règne ordinairement cette maladie, les personnes qui s'absentent de Charleston, seulement pour

quelques jours, sont, à leur retour dans la ville, beaucoup plus susceptibles d'en être atteintes que ceux qui n'en sont pas sortis. Les habitans de la Haute-Caroline, éloignés de deux à trois cents milles, qui y viennent pendant cette saison, y sont aussi sujets que les étrangers; et ceux des environs n'en sont pas toujours exempts. D'où il résulte que pendant le tiers de l'année toutes relations sont à-peu-près interrompues entre les campagnes et la ville, où l'on ne se rend que forcément, et en évitant même d'y coucher. Les approvisionnemens alors ne se font que par les nègres du pays, qui ne sont pas sujets à la fièvre jaune. Lorsqu'à mon retour du voyage que je venois de faire dans les contrées de l'ouest, je me rendois à Charleston dans le mois d'octobre 1802, je n'ai pas rencontré, sur la route la plus fréquentée, et dans un espace de trois cents milles, un seul voyageur qui allât dans cette ville ou qui en revînt; et dans les maisons où je m'arrêtois, l'on ne concevoit pas que l'on pût avoir des affaires assez importantes pour être obligé de s'y rendre pendant cette saison.

Depuis le premier novembre jusqu'au mois de mai, le pays offre un tableau tout différent; tout y reprend une vie nouvelle; le commerce

se ranime, les communications interrompues recommencent, les routes sont couvertes au loin de chariots, qui apportent de toutes parts les produits de l'extérieur ; une foule de carrosses et de cabriolets circulent rapidement, et entretiennent des rapports continuels entre la ville et les habitations voisines, où les propriétaires passent une partie de cette saison ; enfin, l'activité commerciale rend Charleston aussi vivant qu'il est triste et lugubre pendant l'été.

L'on croit assez généralement à Charleston, que la fièvre jaune qui y règne, ainsi qu'à Savannah, tous les étés, est analogue à celle qui se manifeste dans les colonies, et qu'elle n'est pas contagieuse; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée dans les villes du nord. Il est de fait que, quand cette maladie se développe à New-Yorck et Philadelphie, les habitans sont aussi aptes à la contracter que les étrangers, et qu'ils délogent dès qu'ils apprennent que leurs voisins en sont attaqués. Mais ils ont un avantage bien précieux, dont on ne jouit pas à Charleston ; c'est que les campagnes qui environnent Philadelphie et New-Yorck sont agréables et salubres, et qu'à deux ou trois milles de distance on est en

parfaite sécurité, quand même la maladie exerceroit les plus grands ravages dans ces deux villes.

Je me suis permis cette légère digression, pour prévenir ceux qui auroient à passer dans la partie méridionale des Etats-Unis, qu'il y a véritablement du danger d'y arriver dans les mois de juillet, août, septembre et octobre. Je croyois, avec beaucoup d'autres personnes, que l'usage de tous les moyens propres à prévenir l'effervescence du sang devoit infailliblement préserver de cette maladie; mais, chaque année, l'expérience prouve que ceux qui ont suivi ce genre de vie, sans contredit le meilleur, ne sont pas tous exempts de partager le sort de ceux qui ne s'astreignent à aucun régime particulier.

Charleston est situé au confluent des rivières Asheley et Cooper. L'espace de terrein qu'il occupe est d'environ un mille. Du milieu de la rue principale l'on appercevroit les deux rivières, sans un édifice public, bâti sur le bord du Cooper, qui en intercepte la vue. C'est sur celle d'Asheley qu'est située la partie de la ville la plus commerçante et la plus peuplée. Des sections de quai s'avancent assez loin dans la rivière pour faciliter aux navires marchands le chargement

de leurs cargaisons. Ces quais sont faits de troncs de choux-palmistes, fixés ensemble, et disposés en quarrés, les uns au-dessus des autres. L'expérience a démontré que les tiges de ces palmiers, quoique d'une nature très-spongieuse, se conservoient dans l'eau un grand nombre d'années sans se détruire; c'est ce qui les fait préférer, pour ces sortes de constructions, à toutes les autres espèces d'arbres du pays. Les rues de Charleston sont larges, mais elles ne sont pas pavées, et le pied s'enfonce dans le sable, toutes les fois que l'on est obligé de quitter les trotoirs en briques, qui bordent les maisons. La circulation rapide des carrosses et des cabriolets, dont le nombre est beaucoup plus considérable en proportion, dans cette ville, que dans aucune autre de l'Amérique, broie continuellement ce sable mouvant, et l'atténue à un tel point, que le vent le plus léger en remplit les boutiques, et affecte désagréablement les gens de pied. De distance en distance des pompes fournissent aux habitans une eau si saumâtre, qu'il est vraiment étonnant qu'un étranger puisse s'y accoutumer. Les sept dixièmes de la ville sont bâtis en bois, le reste l'est en briques. D'après le dernier recensement, fait en 1803, la popu-

lation, y compris les étrangers, se montoit à 10,690 blancs, et à 9,050 esclaves.

Les étrangers qui arrivent à Charleston, ainsi que dans les autres villes des Etats-Unis, n'y trouvent point d'hôtels garnis ni de chambres à louer, pour se loger; point de tables d'hôte ni de restaurateurs pour vivre : tout cela est remplacé par des pensions où l'on est logé, nourri, éclairé. En Caroline, le prix de ces pensions est de douze à vingt piastres par semaine. Ce prix excessif n'est point proportionné à celui des denrées. Le bœuf y coûte rarement plus de douze sous la livre. Les légumes y sont plus chers que la viande. Indépendamment des objets de consommation que le pays fournit, le port de Charleston est constamment rempli de petits bâtimens venant de Boston, Newport, New-Yorck et Philadelphie, et de tous les petits ports intermédiaires, qui sont chargés de farines, salaisons, pommes-de-terre, oignons, carottes, betteraves, pommes, avoine, maïs et foin. Les planches et les bois de charpente font encore un article considérable d'importation; et quoique tous ces produits soient apportés de trois à quatre cents lieues, ils sont moins chers et d'une meilleure qualité que ceux du pays.

En hiver, les marchés de Charleston sont approvisionnés en poissons de mer vivans, qu'on y apporte de la pointe septentrionale des Etats-Unis, dans des bâtimens disposés de manière que l'eau de la mer s'y renouvelle continuellement. Les navires qui font ce commerce chargent en retour du riz et des cotons, dont la plus grande partie est réexportée en Europe, le fret étant toujours à meilleur compte dans les Etats du nord que dans ceux du midi. Le coton en laine, qui reste dans le nord, est plus que suffisant pour alimenter les manufactures, qui sont en très-petit nombre; l'excédent se débite dans les campagnes, où les femmes en fabriquent de grosses cotonades pour l'usage de la famille.

Le bois est très-cher à Charleston; il coûte de quarante à cinquante francs la corde : et cependant des forêts, auxquelles on ne peut assigner de limites, commencent à six milles, et même à une moindre distance de la ville, et le transport en est facilité par les deux rivières, au confluent desquelles elle est située. Cette cherté tient à celle de la main-d'œuvre; et un grand nombre de particuliers brûlent, par économie, du charbon de terre, que l'on apporte d'Angleterre.

Aussi-tôt que je fus rétabli, je quittai Charleston, et j'allai résider dans une petite habitation, à dix milles de la ville, où mon père avoit formé un jardin botanique. C'est-là qu'il rassembloit et cultivoit avec soin les plantes qu'il trouvoit dans les longs et pénibles voyages, que son ardent amour pour la science lui faisoit faire presque tous les ans dans les diverses contrées de l'Amérique. Toujours animé du desir de servir le pays où il se trouvoit, il jugea que le climat de la Caroline méridionale devoit être favorable à la culture de plusieurs végétaux utiles de l'ancien continent, et il les indiqua dans un Mémoire qu'il lut à la Société d'Agriculture de Charleston. Quelques essais heureux l'avoient déjà confirmé dans son opinion; mais son retour en Europe ne lui permit pas de continuer ses premières tentatives. A mon arrivée en Caroline, je trouvai dans ce jardin une belle collection d'arbres et de plantes du pays, qui avoient survécu à un abandon presque total, pendant près de quatre ans. J'y trouvai également un grand nombre d'arbres de l'ancien continent, que mon père y avoit plantés, et dont quelques-uns annonçoient la végétation la plus vigoureuse. Je remarquai principalement deux *Ginkgo biloba,* plantés seulement depuis

sept ans, et qui avoient déjà plus de trente pieds d'élévation ; plusieurs *Sterculia platanifolia*, qui donnoient des graines depuis cinq à six ans ; enfin, plus de cent cinquante *Mimosa illibrissin*, dont le premier pied venu d'Europe a dix pouces de diamètre. J'en ai donné plusieurs, avant de revenir en France, cet arbre étant déjà très-recherché pour ses fleurs magnifiques. La Société d'Agriculture de la Caroline possède actuellement ce jardin ; elle se propose de l'entretenir, et d'y faire cultiver les végétaux utiles de l'ancien continent, qui, par l'analogie du climat, peuvent promettre quelques succès. J'employai le reste de l'automne à faire des collections de graines que j'envoyai en Europe, et l'hiver à visiter les différentes parties de la Basse-Caroline, et à reconnoître les endroits où, l'année suivante, je pourrois faire des récoltes plus abondantes, et me procurer les espèces desirées que je n'avois pu recueillir pendant l'automne.

A cette occasion, je ferai observer que dans l'Amérique septentrionale, et peut-être plus qu'en Europe, il est des plantes qui n'habitent que certains lieux déterminés : d'où il arrive qu'un botaniste, malgré tout son zèle et son activité, ne les rencontre qu'au bout de quel-

ques années ; tandis qu'un autre, conduit par un heureux hasard, les trouve dès sa première excursion. J'ajouterai, en faveur des personnes qui voudroient parcourir la partie méridionale des Etats-Unis, sous les rapports de la botanique, que l'époque de la floraison commence le 1er février ; qu'il convient d'arriver au mois d'août pour la récolte des graines des plantes herbacées, et au 1er octobre pour celle des arbres forestiers.

CHAPITRE II.

Départ de Charleston pour New-Yorck; courte description de cette ville; excursions botaniques dans le Nouveau-Jersey; remarque sur le Chêne quercitron et les Noyers du pays; départ de New-Yorck pour Philadelphie; séjour.

Au printemps de l'an x, je quittai Charleston pour me rendre à New-Yorck, où j'arrivai après une traversée de dix jours. Le commerce est si actif entre les Etats du Nord et ceux du Sud, que l'on trouve constamment à Charleston des occasions pour se rendre dans les ports des Etats du Nord que l'on desire. Plusieurs navires ont des chambres arrangées avec goût, et commodément disposées pour recevoir les passagers, qui, tous les ans, vont en très-grand nombre habiter la partie septentrionale des Etats-Unis, pendant la saison des maladies, et reviennent à Charleston dans le courant de novembre. Le prix de la traversée est de quarante à cinquante piastres. Sa durée varie suivant les saisons. Elle est ordinairement de dix jours; mais elle est quelquefois

prolongée par de violens coups de vent que l'on essuie en doublant le cap Hatras.

New-Yorck, situé au confluent des rivières de l'Est et du Nord, est beaucoup plus rapproché de la mer que Philadelphie. Son port sûr, et d'un accès facile dans toutes les saisons, lui donne sur cette ville un grand avantage, et ajoute sans cesse à son étendue, à ses richesses et à sa population, qu'on évalue à plus de cinquante mille ames, parmi lesquelles on ne compte qu'un très-petit nombre de Nègres. La vie y est moins chère qu'à Charleston; le prix des pensions est de 8 à 12 piastres par semaine.

Pendant mon séjour à New-Yorck, j'ai eu occasion de voir fréquemment le docteur Hosack, professeur de botanique, qui jouit d'une réputation distinguée. Il s'occupoit alors de l'établissement d'un jardin botanique, où il se propose de faire des cours réguliers. Ce jardin est à quelques milles de la ville; son emplacement est bien choisi, et l'on y trouve des positions convenables pour les plantes qui en demandent de particulières. M. Hosack est médecin de l'hôpital et de la prison, et en cette qualité, il me permit de l'accompagner dans une de ses visites; et j'eus ainsi occasion de voir ces deux établissemens. L'hôpital est bien situé;

les bâtimens sont vastes, les salles grandes et bien aérées. Mais les lits m'ont paru mauvais : ils sont composés d'une couchette très-basse, garnie d'un rebord en planches de quatre pouces, d'un matelas, ou plutôt d'une paillasse remplie de paille d'avoine, et peu épaisse, de draps de grosse toile bise, et d'une couverture. La prison est remarquable par le bon ordre, l'arrangement, la propreté qui y règnent, et sur-tout par l'activité que les prisonniers mettent aux travaux qui leur sont imposés. Les uns sont occupés à un atelier de cordonnerie, et les autres à faire des clous coupés, *cut-nails*. Ces clous, faits au moyen d'une mécanique, n'ont pas de pointe, et ne peuvent être employés pour toutes les espèces d'ouvrages, comme ceux qui sont fabriqués par le procédé ordinaire. Néanmoins beaucoup de gens les préfèrent pour clouer les bardeaux, dont presque toutes les maisons sont couvertes dans les Etats-Unis. On prétend que ces clous n'ont pas l'inconvénient de sortir du trou, comme il arrive aux autres. Car, sur les toits des vieilles maisons, on voit un très-grand nombre de clous qui paroissent n'avoir été enfoncés qu'à moitié ou aux trois quarts de leur longueur.

Pendant mon séjour à New-Yorck, j'allai faire

des excursions botaniques dans le New-Jersey, le long de la rivière du Nord. Cette partie du New-Jersey est très-inégale; le terrein en est pierreux et mauvais, à en juger par les grains que j'ai vus dans les endroits défrichés. De larges roches, de nature calcaire, et comme usées, paroissent à fleur de terre sur presque toutes les collines. L'on y observe cependant différentes espèces d'arbres, entr'autres, une variété de chêne rouge, dont le gland est renflé à sa partie moyenne; le chêne blanc, *Quercus alba;* et, parmi les différentes espèces ou variétés de noyers, le *Juglans tomentosa;* Mocker-nut, et le *Juglans minima;* Pig-nut. Dans les lieux bas et humides, où l'eau séjourne presque toute l'année, on trouve le *Juglans-hickery*, Shell barked-hickery; le *Quercus prinus aquatica*, qui rentre dans la série des *prinus;* et, qui n'est pas mentionné dans l'*Histoire des Chênes* (1). Les vallons sont plantés de frênes, de platanes, de *Cornus florida*, de peupliers, et sur-tout de *Quercus tinctoria*, Quercitron, connu dans le pays sous le nom de Black-Oak.

---

(1) Histoire des Chênes de l'Amérique septentrionale, par A. Michaux, 1 vol. *in-fol. fig.* 1801, chez Levrault, frères.

Le chêne Quercitron est fort commun dans tous les Etats du Nord. Il se trouve aussi à l'ouest des monts Alléghanys ; mais il est plus rare dans la partie basse des deux Carolines et de la Géorgie. Les feuilles des branches inférieures affectent une forme différente de celles des branches supérieures ; celles-ci sont plus profondément échancrées. La figure donnée dans l'Histoire des Chênes, ne représente que les feuilles des branches d'en-bas, et les formes qu'elles ont dans les arbres encore jeunes. Au milieu de ce grand nombre d'espèces et de variétés de chênes, dont les feuilles varient, quant à la forme, suivant l'âge, ce qui les fait souvent confondre entre elles, il est des signes caractéristiques qui feront toujours reconnoître le chêne Quercitron. Dans toutes les autres espèces, le pétiole, les nervures, et les feuilles elles-mêmes, sont d'un vert plus ou moins foncé, et vers l'automne cette couleur s'obscurcit, et passe à un rouge plus ou moins prononcé ; au contraire, le pétiole, les nervures et les feuilles du Quercitron sont, dès le printemps, jaunâtres et comme pulvérulentes ; et la couleur jaune devient d'autant plus sensible, que l'hiver approche. Cette remarque est suffisante pour ne pas s'y méprendre ; cependant il

en est une autre encore plus positive, et qui fera reconnoître cette espèce dans l'hiver, lors même qu'elle aura perdu ses feuilles : c'est la saveur amère de son écorce, et la couleur jaune dont se charge la salive lorsqu'on la mâche. J'ai cru cependant reconnoître dans l'écorce du *Quercus cinerea* la même propriété, ainsi que j'en ai fait l'observation au docteur Bancroft, qui se trouvoit à Charleston dans l'hiver de 1802. Dans tous les cas, on ne pourra jamais se méprendre sur ces deux espèces de chênes; car celle-ci ne croît que dans les lieux les plus secs et les plus arides des Etats méridionaux. Elle a rarement plus de quatre pouces de diamètre et dix-huit pieds de haut. Ses feuilles sont lancéolées; au lieu que le Quercitron s'élève à quatre-vingts pieds, et ses feuilles sont à plusieurs lobes, et très-longues.

Parmi les espèces de glands que j'ai fait expédier des Etats du nord de l'Amérique pour la France, et parmi ceux que j'ai rapportés à mon retour, au printemps de l'an XI, se trouvoient ceux du chêne Quercitron, qui ont levé très-abondamment dans la pépinière de Trianon. Le citoyen Cels en a aussi plus de cent jeunes plants dans son jardin.

Les espèces et variétés de noyers, naturelles

aux Etats-Unis, sont aussi très-multipliées, et elles pourroient être le sujet d'une monographie utile et intéressante; mais ce travail ne sera jamais bien exact, si l'on n'étudie le caractère différentiel de ces arbres dans le pays même, et cela pendant plusieurs années. J'ai vu de ces noyers qui, par les fleurs et les feuilles, devoient appartenir à la même espèce, et dont le brou et les noix paroissoient devoir les différencier. J'en ai vu d'autres, au contraire, dont les feuilles et les fleurs étoient absolument différentes, et dont les fruits étoient parfaitement analogues. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns dont l'ensemble des fleurs et des fruits présente des caractères bien tranchés; mais c'est le plus petit nombre. Cette multiplicité de variétés et d'espèces de noyers ne se borne pas aux Etats-Unis, elle se fait remarquer encore sur tous les points de l'Amérique septentrionale, depuis l'extrémité nord des Etats-Unis jusqu'au Missisipi, c'est-à-dire dans une étendue de plus de huit cents lieues du nord au sud, et de cinq cents de l'est à l'ouest. J'en ai rapporté des noix fraîches de six espèces différentes, qui ont bien levé, et qui paroissent n'avoir pas encore été décrites.

Je quittai New-Yorck le 8 juin 1802, pour

me rendre à Philadelphie. La distance est de cent milles. Les stages ou voitures publiques font ce voyage, les uns en un jour, les autres en un jour et demi. Le prix est de cinq piastres par personne. Dans les tavernes où les stages s'arrêtent, on paie une piastre pour le dîner, une demie pour le souper ou le déjeuner, et autant pour le coucher. L'intervalle qui sépare les deux villes est entièrement défriché, et les fermes sont contiguës les unes aux autres. A neuf milles de New-Yorck, on trouve Newark, petite ville fort jolie, située dans le New-Jersey. Les champs qui l'entourent sont plantés de pommiers; on y fait du cidre qui passe pour le meilleur des Etats-Unis: mais je l'ai trouvé bien inférieur à celui que l'on boit à Saint-Lô, Coutances ou Bayeux. Parmi les autres petites villes que l'on rencontre sur les routes, on remarque Trenton. Sa situation sur la Delawarre, les belles campagnes qui l'environnent, doivent en rendre le séjour très-agréable.

Philadelphie est située sur la Delawarre, à cent vingt milles de la mer. C'est, jusqu'à présent, la ville la plus grande, la plus belle et la plus peuplée des Etats-Unis. Il n'en est peut-être aucune dans l'ancien continent qui soit bâtie sur un plan aussi

régulier. Ses rues se coupent à angles droits; elles sont larges de quarante-cinq à cinquante pieds, excepté celle du milieu, qui a le double de largeur. C'est-là qu'est bâti le marché, remarquable par son étendue et par l'extrême propreté qui y est maintenue. Il est au centre de la ville, et il occupe environ un tiers de sa longueur. Les rues sont pavées et bordées de larges trotoirs en briques. Des pompes, placées de chaque côté à cinquante toises de distance les unes des autres, fournissent de l'eau en abondance. Chacune d'elles est surmontée d'une lanterne. Plusieurs rues sont plantées de peupliers d'Italie d'une très-belle venue, qui bordent les maisons.

La population de Philadelphie va toujours en croissant; en 1749, elle étoit de 11,000 habitans; en 1785, de 40,000, et aujourd'hui on l'évalue à 70,000. Le petit nombre de nègres qui s'y trouvent sont libres, et la plupart servent de domestiques. Les denrées sont un peu moins chères à Philadelphie qu'à New-Yorck; aussi le prix des pensions n'est-il que de six à dix piastres par semaine. On ne rencontre à Philadelphie aucun pauvre, aucun homme portant sur sa mise l'empreinte de la misère; ce spectacle affligeant, si commun dans les villes d'Europe, est in-

connu en Amérique : l'amour, le besoin du travail, la rareté des bras, la cherté de la main-d'œuvre, un commerce actif, la propriété, sont autant de causes qui s'opposent à l'introduction de la mendicité, soit dans les villes, soit dans les campagnes.

Pendant mon séjour à Philadelphie, j'eus occasion de voir M. le R. D. Collin, ministre de l'église suédoise, et président de la société philosophique; M. John Waughan, chargé de la correspondance; MM. Piles, John et W. Bortram. Ces différentes personnes avoient été assez particulièrement liées avec mon père, et je reçus d'elles toutes sortes de marques d'estime et de bienveillance. M. Piles a un beau cabinet d'histoire naturelle. La législature de Pensylvanie lui a donné un local pour le placer: c'est-là le seul encouragement qu'il en ait reçu. Il s'occupe continuellement à l'enrichir, en multipliant le nombre de ses correspondans, tant en Europe que dans les parties reculées des Etats-Unis; mais, à l'exception d'un Bison, je n'ai rien vu dans ses collections qui ne se trouve au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

L'absence de M. W. Hamilton me priva de l'avantage de le voir. J'allai visiter son magnifique jardin, situé sur le bord de la Schuylkill, à

quatre milles de Philadelphie. Sa collection de plantes exotiques est très-considérable, et notamment en plantes de la Nouvelle-Hollande. Tous les arbres et arbustes des Etats-Unis, au moins ceux qui peuvent passer l'hiver en pleine terre à Philadelphie, sont répartis dans les bosquets d'un jardin anglais. Il est difficile de rencontrer un site plus agréable que celui de la résidence de M. W. Hamilton.

CHAPITRE III.

Départ de Philadelphie pour les contrées de l'ouest; communications par terre dans les Etats-Unis; arrivée à Lancaster; description de cette ville et des environs; Départ; Colombia; passage de la Susquehannah, Yorck, Dover, Carlisle; arrivée à Shippensburgh; remarques sur l'état de l'agriculture le long de cette route.

LES Etats du Kentucky, du Tennessée et de l'Ohio, comprennent cette vaste étendue de pays, connu en Amérique sous le nom de Contrées de l'Ouest, *Western-Country*. Presque tous les Européens qui ont publié des observations sur les Etats-Unis, se sont contentés de dire, d'après la commune renommée, que ces contrées sont très-fertiles; mais ils ne sont entrés dans aucun détail. Il est vrai que, pour arriver jusqu'à ces nouveaux établissemens, l'on est obligé de traverser des espaces considérables de pays inhabités, et que ces voyages sont longs, pénibles, et n'offrent rien de bien intéressant pour les voyageurs qui s'en tiennent à décrire

les mœurs des peuples qui habitent les villes ou les lieux les plus peuplés; mais, comme l'histoire naturelle, et sur-tout les productions végétales, ainsi que l'état de l'agriculture, étoient l'objet principal de mes recherches, je devois m'éloigner des parties les plus connues, pour m'attacher à celles qui le sont moins : je résolus donc d'entreprendre le voyage de ces contrées lointaines. J'avois près de 2,000 milles à parcourir avant d'être de retour à Charleston, où je devois absolument me trouver le premier octobre. Ma marche devoit aussi être nécessairement retardée par mille obstacles qui tiennent aux localités, et qu'il est impossible de prévoir et de prévenir. Ces considérations ne m'arrêtèrent pas et je fixai mon départ de Philadelphie au 27 juin 1802. Je n'avois aucun motif de marcher lentement pour recueillir des observations déjà confirmées par le récit des voyageurs qui se sont succédés avant moi; c'est ce qui me décida à prendre les moyens les plus expéditifs pour me rendre à Pittsbourgh, situé à la tête de l'Ohio, et je pris à Philadelphie le stage (1) qui conduit à

---

(1) Jusqu'en 1802, les stages ou voitures publiques, à partir de Philadelphie, n'alloient vers le sud que jus-

Shippensburgh, en passant par Lancaster, Yorck et Carlisle. Shippensburgh, distant de cent quarante milles de Philadelphie, est, sur cette route, le lieu le plus éloigné où vont les voitures publiques.

On compte soixante-six milles de Philadelphie à Lancaster, où j'arrivai le même jour dans l'après-midi. La route, *Turn-pike-road*, est bien entretenue au moyen des péages ou droits de passe qui y sont établis de distance en distance. Dans cet intervalle, les habitations sont presque toutes en vue les unes des autres. Chaque propriété a sa clôture. Dans toute l'étendue des Etats-Unis, les terres mises en culture sont closes, pour les garantir des bestiaux de toutes espèces que chacun laisse, la majeure partie de

---

qu'à Petersburg en Virginie, qui est à trois cents milles de Philadelphie; mais, au mois de mars de cette année, il a été établi entre cette dernière ville et Charleston une nouvelle ligne de correspondance. Le voyage est de quinze jours, la distance de six cent cinquante milles, et le prix de cinquante piastres. Il existe également des stages entre Philadelphie, New-Yorck, et Boston, ainsi qu'entre Charleston et Savannah en Géorgie; de manière que de Boston à Savannah, dont la distance est 1,200 milles, on a la commodité des voitures publiques.

l'année, dans les bois, qui, sous ce rapport, sont en commun. Près des villes, ces clôtures sont faites avec des poteaux, plantés à dix ou douze pieds de distance, et percés de cinq mortaises, éloignées de huit à neuf pouces, dans lesquelles s'adaptent des morceaux de bois de brin en grume, de quatre à cinq pouces de diamètre, et de longueur nécessaire. Cette manière d'enclore est plus propre et plus économique, en ce qu'elle ménage davantage le bois, qui est extrêmement cher dans les environs des grandes villes du nord; mais dans l'intérieur des terres et dans les Etats méridionaux, les clôtures sont faites avec des morceaux de bois de même longueur, placés les uns au-dessus des autres, disposés en zig-zag, et maintenus par leurs extrémités qui se croisent et s'entrelacent. Les clôtures doivent avoir sept pieds de hauteur. Dans la partie basse des Carolines, elles sont en bois de pin; dans le reste du pays, et dans tout le nord, elles sont en chêne ou en châtaignier : leur durée est de vingt-cinq ans, lorsqu'elles sont bien entretenues.

Le pays que l'on traverse avant d'arriver à Lancaster, est très-fertile. Les champs sont couverts de blé, seigle et avoine, dont la belle végétation annonce que le terrein est

meilleur que celui qui est entre New-Yorck et Philadelphie. Les tavernes sont très-multipliées sur la route. Dans presque toutes on y parle l'allemand. Mes compagnons de voyage, toujours altérés, faisoient arrêter le stage à chaque taverne pour boire quelques verres de grog. Cette boisson, dont l'usage est général dans les Etats-Unis, est un mélange d'eau-de-vie et d'eau, ou de rhum et d'eau, dont la proportion dépend uniquement du goût de chaque personne.

Lancaster est situé dans une plaine fertile et bien cultivée. Cette ville est bâtie sur un plan régulier. Les maisons, élevées de deux étages, sont en briques. Les deux principales rues sont bordées, comme à Philadelphie, de pompes et de trotoirs. La population est de quatre à cinq mille habitans, presque tous d'origine allemande et de différentes communions. Chacun a son église particulière ; celle des catholiques romains est la moins nombreuse. Les habitans sont, pour la plupart, armuriers, chapeliers, selliers et tonneliers : on y trouve quelques tanneurs. Les armuriers de Lancaster jouissent, depuis long-temps, d'une certaine réputation pour la fabrique des canons de carabines, *rifles*, la seule arme dont se servent les habitans de l'intérieur des terres, ainsi que les

nations indiennes qui avoisinent les frontières des Etats-Unis.

A Lancaster, je fis connoissance avec M. Mulhenberg, ministre luthérien, qui, depuis vingt ans, s'occupe de botanique. Il me fit voir le manuscrit d'une *Flora lancastriensis*. Le nombre des espèces décrites s'élève déjà à plus de douze cents, dont cent vingt-cinq graminées ; c'est la classe qu'il affectionne le plus. M. Mulhenberg est très-communicatif, et il me témoigna combien il seroit charmé d'être en relation avec les botanistes français : il correspond régulièrement avec MM. Wildenow et Smith. Je trouvai à Lancaster M. William Hamilton, dont j'ai parlé à l'occasion du magnifique jardin qu'il possède auprès de Philadelphie. Cet amateur étoit très-lié avec mon père ; et je ne puis oublier les marques de bienveillance que je reçus de lui et de M. Mulhenberg, ainsi que de l'intérêt qu'ils prirent l'un et l'autre au succès du long voyage que j'entreprenois.

Le 27 juin, je partis de Lancaster pour Shippensburgh. Nous n'étions que quatre dans le stage, qui contient douze personnes. Colombia, située sur la Susquehannah, est la première ville que l'on rencontre. Elle est

composée d'environ cinquante maisons éparses, et presque toutes construites en planches : c'est là que se termine le chemin ferré, *Turn-pike-road.*

Il n'est pas inutile d'observer ici que, dans les Etats-Unis, l'on donne souvent le nom de ville à un assemblage de sept à huit maisons, et que la manière de les construire n'est pas la même par-tout. A Philadelphie, les maisons sont en briques. Dans les autres villes et dans les campagnes qui les environnent, la moitié, et souvent même la totalité, est en planches ; mais à soixante-dix à quatre-vingts milles de la mer, dans les Etats du centre et du sud, et plus particulièrement encore dans ceux qui sont situés à l'ouest des monts Alléghanys, les sept dixièmes des habitans logent dans des *log-houses.* Ces maisons sont faites avec des troncs d'arbres de vingt à trente pieds de longueur, sur quatre à cinq pouces de diamètre, placés les uns au-dessus des autres, et maintenus par des entailles faites à leurs extrémités. Le comble est formé de morceaux de pareille longueur à ceux qui composent le corps de la maison ; mais plus légers, et rapprochés graduellement de chaque côté ; et ils sont destinés à supporter les bardeaux qui y sont accrochés, au moyen de

petites chevilles de bois. Deux portes, qui souvent tiennent lieu de fenêtres, sont pratiquées en sciant une partie des troncs qui forment le corps de la maison. La cheminée, toujours placée à l'une des extrémités, est aussi faite en troncs d'arbres d'une longueur convenable. Le contre-cœur, en terre glaise, de six pouces d'épaisseur, sépare le feu du mur en bois. Malgré ce peu de précaution, les incendies sont rares dans les campagnes. L'intervalle compris entre ces troncs d'arbres est rempli avec de l'argile ; mais toujours avec si peu de soin, que l'on voit le jour de tous les côtés : aussi, ces habitations sont-elles très-froides en hiver, malgré la grande quantité de bois que l'on brûle. Les portes roulent sur des gonds de bois ; et la plupart n'ont pas de serrures. Pendant la nuit, on se contente de les pousser, ou de les fermer avec une cheville de bois. Quatre ou cinq jours suffisent à deux hommes pour achever une de ces maisons, où il n'entre ni clous, ni pièces de fer. Deux grands lits reçoivent toute la famille. Souvent il arrive que, dans l'été, les enfans couchent par terre dans une couverture ; le plancher est élevé d'un à deux pieds au-dessus de la surface du sol, et planchéié. On se sert de lits de plumes et

plumes et non de matelas. Les moutons étant très-rares, la laine est fort chère, et on la réserve pour faire des bas. Les habillemens de la famille sont accrochés autour de la chambre, ou suspendus sur une longue perche.

A Columbia, la Susquehannah a un quart de mille de largeur. Nous la traversâmes dans un bac. Elle avoit alors si peu d'eau, que l'on pouvoit facilement en appercevoir le fond. Des collines fort élevées, forment les bords de cette rivière, dont le milieu est parsemé d'islets boisés, qui semblent la partager en plusieurs bras. Il en est quelques-uns qui ont tout au plus cinq ou six arpens d'étendue, et qui néanmoins sont aussi élevés que les collines voisines. Leur irrégularité et les formes singulières qu'ils présentent, rendent cette position pittoresque et vraiment remarquable, sur-tout à cette époque de l'année où les arbres étoient en pleine végétation.

A un mille de la Susquehannah, j'observai l'Assiminier, *Annona triloba*, dont le fruit est assez bon, quoique fade. Parvenu à maturité, il est de la grosseur d'un œuf de poule. D'après le témoignage de M. Mulhemberg, cet arbuste croît dans les environs de Philadelphie.

A douze milles de Columbia on trouve Yorck,

petite ville bien bâtie, dont les maisons, presque toutes en briques, se touchent. On y compte quinze à dix-huit cents habitans, la plupart d'origine allemande, et qui entre eux ne parlent pas l'anglais. A six milles d'Yorck nous passâmes par Dover, composé d'une trentaine de log-houses, disposées des deux côtés de la route, et le stage vint s'arrêter chez Macolegan, qui tient une pitoyable taverne à quinze milles d'Yorck. Nous ne fîmes dans cette journée que trente-huit milles.

Les tavernes sont très-multipliées dans les Etats-Unis, et notamment dans les petites villes; mais presque par-tout, excepté dans les grandes villes et aux environs, elles sont très-mauvaises. Cependant le rhum, l'eau-de-vie, et le whiskey (1) n'y manquent jamais. Ces objets d'approvisionnemens y sont considérés comme étant de première nécessité; et le bénéfice de ceux qui tiennent taverne roule principalement sur les liqueurs, dont il se fait une très-grande consommation. Les voyageurs attendent communément l'heure de la famille pour prendre leur repas. A déjeuner, on sert de mauvais

---

(1) L'on donne le nom de whiskey, dans les Etats-Unis, à l'eau-de-vie faite avec le seigle.

thé, du café encore plus mauvais, et de petites tranches de jambon, frites dans la poêle, auxquelles on ajoute quelquefois des œufs et un poulet grillé. A dîner, on donne une pièce de bœuf salé et des poulets rôtis, et du rhum et de l'eau pour boisson. Le soir, du café, du thé et du jambon. Il y a toujours plusieurs lits dans la chambre où l'on couche : rarement on y rencontre des draps blancs; heureux le voyageur qui arrive le jour qu'on en change! Mais c'est ce dont un Américain qui voyage ne s'inquiète guère.

Le 28 juin, nous arrivâmes d'assez bonne-heure à Carlisle, situé à cinquante-quatre milles de Lancaster. Deux cents maisons, dont quelques-unes sont bâties en briques, composent cette ville, qui renferme beaucoup de magasins. Dans ces magasins, qui se trouvent répartis dans l'intérieur du pays, l'on vend de la mercerie, de la clincaillerie, de l'épicerie, et l'on donne même à boire. Ceux qui les tiennent, achètent ou échangent aussi, avec les habitans des campagnes, les produits de leurs fermes, qu'ils expédient ensuite dans les ports de mer.

Depuis la taverne de Macolegan, jusqu'à Carlisle, le pays est inégal, montueux et mauvais. Par suite, les habitations que l'on rencontre sur

la route sont peu nombreuses, et sont distantes entre elles d'un, deux et trois milles ; mais hors de la route, elles sont encore moins rapprochées. Les chênes blancs, rouges, quercitrons, les châtaigniers, les érables, sont les arbres qui dominent dans les forêts. Sur le sommet des collines, l'on remarque le *Quercus banisteri*. De Carlisle à Shippensburg, le pays continue à être montagneux et peu habité : le sol y est de mauvaise nature. On ne trouve sur la route que quelques habitations, dont le misérable aspect annonce assez que les habitans ne sont pas à leur aise, et qu'ils récoltent tout au plus pour leur subsistance.

Le stage s'arrêta à Shippensburg chez le colonel Ripey, qui tient une bonne taverne à l'enseigne du général Washington. Il est très-obligeant pour les voyageurs qui descendent chez lui, et qui se rendent dans les contrées de l'ouest, *Western - Country*. Shippensburgh n'a guère que soixante et dix maisons ; elle fait le commerce des farines : à mon passage, le baril pesant cent quatre-vingt-seize livres, valoit cinq piastres.

De Shippensburg à Pittsburgh, la distance est de cent soixante-dix milles. Les stages n'allant pas plus loin, il faut faire le reste de cette

route à pied, ou acheter des chevaux. Il s'en trouve toujours à vendre : mais les gens du pays s'entendent si bien, qu'il faut toujours les payer le double de leur valeur; et lorsqu'on arrive à Pittsburgh, on est obligé de les donner pour moitié. J'aurois desiré, par économie, faire le chemin à pied, mais d'après les observations qu'on me fit, je me décidai à acheter un cheval en commun avec un officier américain, avec lequel je m'étois trouvé dans le stage, et qui alloit aussi à Pittsburgh : nous convînmes de monter chacun à notre tour.

CHAPITRE IV.

Départ de Shippensburgh pour Strasburgh; passage des Bleu-Ridges; nouvelle espèce de Rhododendrum; passage de la rivière Juniata; usage des cônes du Magnolia acuminata; arrivée à Bedford-Court-House; excès auxquels se livrent les habitans de ces contrées; départ de Bedford; passage d'Alléghany-Ridge et de Laurel-Hill; arrivée à West-Liberty-Town.

Le 30 juin, au matin, nous quittâmes Shippensburgh, et nous arrivâmes à midi à Strasburgh, qui en est distant de dix milles. Cette ville, où l'on ne compte que quarante log-houses, est située au pied de la première chaîne des montagnes Bleues, *Bleu-Ridges*. Le pays que l'on traverse avant d'y arriver, quoique inégal, est meilleur, et l'on y trouve quelques habitations assez bien cultivées. Après avoir pris un instant de repos à Strasburgh, nous continuâmes notre route, malgré la chaleur, qui étoit excessive, et nous montâmes le premier ridge par un chemin extrêmement roide et rocailleux.

Nous parvînmes au sommet après trois quarts d'heure d'une marche très-pénible. Nous traversâmes de la sorte deux autres ridges aussi élevés, et qui suivent la même direction. Ces trois ridges forment deux petites vallées, dont la première offre quelques habitations bâties à mi-côte ; dans la seconde, qui est un peu plus étendue, est situé Fenetsburgh, composé de trente maisons, qui sont disposées des deux côtés de la route. Les habitations qui l'entourent sont au nombre de vingt. Chacune d'elles est composée de deux à trois cents arpens de bois, sur lesquels il n'y en a ordinairement que sept ou huit de défrichés, et rarement plus de vingt ou vingt-cinq. Le défaut de bras, le peu de débouchés, s'opposent à la rapidité des défrichemens. Dans cette partie de la Pensylvanie, chacun se contente de cultiver ce qui lui est nécessaire pour vivre avec sa famille ; et selon qu'elle est plus ou moins nombreuse, les parties défrichées sont plus ou moins étendues : d'où il suit que plus un homme a d'enfans capables de l'aider, plus il est à son aise ; c'est-là une des causes principales des progrès rapides que fait la population dans les Etats-Unis.

Dans cette journée, nous ne fîmes que vingt-six milles, et nous vînmes coucher au

fort Litleton, à six milles de Strasburgh, chez le colonel Bird, qui tient une bonne taverne. Depuis Shippensburgh, les montagnes sont très-pierreuses, le sol est d'une mauvaise nature ; les arbres qui les couvrent ne sont pas d'une belle venue, et particulièrement le chêne blanc, qui croît sur le sommet, et les *Kalmia latifolia*, qui occupent tous les lieux découverts.

Le lendemain, nous partîmes de grand matin, pour nous rendre à Bedford-Court-House. Depuis le fort Litleton jusqu'à la rivière Juniata, on trouve fort peu d'habitations ; ce ne sont que ridges qui se succèdent, et dont les intervalles sont remplis d'une multitude de petites collines. Lorsqu'on se trouve sur les ridges les plus élevés, l'inégalité de cette foule de montagnes, couvertes de forêts éternelles dont le pays est couvert, et à travers lesquelles on ne distingue encore aucune habitation, offre à-peu-près le même tableau que présente la mer agitée, après une tempête.

Deux milles avant d'arriver à la rivière Juniata, le chemin se divise en deux branches, qui vont se réunir à cette rivière. La droite continue sur les hauteurs, et la gauche, que nous suivîmes, paroît avoir été, ou est peut-être encore le lit d'un torrent profond, dont les

bords escarpés sont très-humides. Ces bords étoient couverts d'*Andromeda*, de *Vaccinium*, et sur-tout d'une espèce de *Rhododendrum*, dont les fleurs sont parfaitement blanches. Les filets des étamines sont aussi de couleur blanche, et d'un tiers moins longs que la corolle; les anthères d'un rose pâle, et les feuilles plus obtuses et moins grandes que dans le *Rhododendrum maximum*. Ces différences assez notables, en feront faire peut-être une espèce particulière. J'ai retrouvé ce bel arbrisseau dans les montagnes de la Caroline du nord. Ses graines étoient alors en maturité, et j'en ai apporté en France, qui ont bien levé. La rivière Juniata, n'avoit dans cet endroit, que 30 à 40 toises de largeur; ses eaux étoient très-basses, et nous la passâmes à gué; mais la plus grande partie de l'année, on la traverse dans un bac. Ses bords sont élevés et très-frais. Le *Magnolia acuminata* est très-commun dans les environs, il est connu dans le pays sous le nom de *Cucumber-tree*, arbre à concombre. Les habitans des parties reculées de la Pensylvanie, de la Virginie, et même des contrées de l'ouest, en mettent les cônes, encore verts, infuser dans le whiskey, ce qui lui donne beaucoup d'amertume. Cet amer est très-accrédité dans le

pays contre les fièvres intermittentes; mais bien certainement, son usage seroit moins général, si, jouissant des mêmes propriétés, il n'étoit fait qu'avec de l'eau.

De l'endroit où l'on passe la rivière Juniata, *Crossing juniata*, jusqu'à Bedford-Court-House, le pays, quoique toujours inégal, est cependant meilleur et plus habité que celui que nous avions parcouru depuis Shippensburgh. Les habitations, quoique rarement en vue les unes des autres, sont assez rapprochées, pour donner un air plus animé au pays. Nous arrivâmes à Bedford à la nuit tombante, et nous vînmes loger dans une taverne, dont le maître étoit de la connoissance de l'officier américain avec lequel je voyageois. Sa maison est spacieuse et élevée d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, ce qui est rare dans ces contrées. Le jour de notre arrivée étoit un jour de réjouissance pour les habitans des campagnes, qui s'étoient réunis à cette petite ville, pour y célébrer la suppression de l'impôt mis sur les distilleries de whiskey, impôt assez considérable, qui avoit indisposé les habitans de l'intérieur contre l'ancien président Adams. Les tavernes, et notamment celle où nous logions, étoient remplies de buveurs, qui faisoient un vacarme épouvantable,

et se livroient à des excès si horribles, qu'on peut difficilement s'en faire une idée. Les chambres, les escaliers et la cour étoient jonchés d'hommes morts ivres, et ceux qui pouvoient encore desserrer les dents, n'exprimoient que les accens de la fureur et de la rage. La passion pour les liqueurs spiritueuses est un des traits qui caractérise les habitans des campagnes de l'intérieur des États-Unis. Cette passion est si forte, qu'ils quittent leurs maisons de temps en temps, pour aller s'enivrer dans les tavernes; et je ne crois pas que, sur cent, il y en ait dix qui eussent la force de s'en priver un instant, s'ils en avoient chez eux. Cependant, leur boisson ordinaire en été n'est que de l'eau ou du lait aigre. Ils se soucient peu du cidre, qu'ils trouvent trop doux. Leur dégoût pour cette boisson salutaire et agréable, est d'autant plus fâcheux, qu'il leur seroit facile de se la procurer à peu de frais; car les pommiers de toute espèce viennent à merveille dans le pays. C'est une remarque que j'ai faite, tant à l'est qu'à l'ouest des monts Alléghanys, où j'ai vu des arbres à haute tige, venus de pepins, qui donnoient des pommes de huit à neuf pouces de circonférence.

On ne compte guère à Bedford, que cent vingt maisons, dont quelques-unes sont en briques

et les autres en planches. Cette petite ville, comme toutes celles bâties sur cette route, fait le commerce des farines, qui sont avec les viandes salées, le seul article d'exportation de ces contrées. Pendant la guerre de la révolution française, les habitans avoient plus d'avantage à envoyer leurs farines à Pittsburgh, pour être ensuite expédiées, par l'Ohio et le Missisipi, à la Nouvelle-Orléans, où on les embarque pour les Antilles, que de les envoyer à Philadelphie ou à Baltimore. Cependant, on ne compte que deux cents milles de Bedford à Philadelphie, et cent cinquante milles de Bedford à Baltimore, sur une route très-fréquentée, tandis que la distance de Bedford à la Nouvelle-Orléans est de 2,200 milles, savoir: cent milles par terre jusqu'à Pittsburgh, et 2,100 milles par eau de Pittsburgh à l'embouchure du Mississipi. On voit, d'après cela, que la navigation de l'Ohio et du Mississipi est bien facile et bien peu dispendieuse, puisqu'elle compense l'énorme différence qui existe entre ces deux distances. La position de la Nouvelle-Orléans, relativement aux Antilles, assure donc à cette ville des avantages bien marqués sur tous les ports de l'est des États-Unis; et à mesure que les nouveaux États de l'ouest augmenteront en population;

la Nouvelle-Orléans deviendra le centre d'un commerce immense. D'autres faits viendront encore à l'appui de cette observation.

Le lendemain, 1er juillet, nous quittâmes Bedford de grand matin. La chaleur étoit excessive, les ridges que nous avions continuellement à gravir, et les monticules qui existent entre ces ridges, rendoient le chemin très-pénible; nous ne fîmes que vingt-six milles dans cette journée. A quatre milles de Bedford, la route se divise; nous prîmes la gauche, et nous nous arrêtâmes pour déjeuner chez un meûnier, qui tient taverne. Nous y trouvâmes un homme couché par terre, enveloppé d'une couverture, qui la veille, avoit été mordu d'un serpent à sonnettes. Les premiers symptômes qui se manifestèrent une heure après l'accident, furent de violens vomissemens, auxquels succéda presqu'immédiatement une forte fièvre. Au moment où je le vis, sa jambe et sa cuisse étoient prodigieusement enflées, sa respiration très-laborieuse, et sa physionomie turgescente et semblable à celle de quelques hydrophobes, que j'ai eu occasion de voir à la Charité. Je lui fis quelques questions, mais il étoit tellement absorbé, qu'il me fut impossible d'en tirer aucune réponse. J'appris des personnes de la mai-

son, qu'aussitôt après la morsure, on avoit appliqué sur la plaie, le suc de quelques plantes, en attendant l'arrivée du docteur, qui demeuroit à quinze ou vingt milles. J'ai connu en Amérique, plusieurs personnes à qui le même accident étoit arrivé; celles qui n'en sont pas mortes, sont restées constamment valétudinaires et très-sensibles aux variations de l'atmosphère. Les plantes que l'on emploie contre la morsure du serpent à sonnettes, sont assez multipliées, et presque toutes sont tirées des chicoracées. Il y a beaucoup de serpens à sonnettes dans cette partie montagneuse de la Pensylvanie; nous en trouvâmes un grand nombre tués sur la route. Dans les temps chauds et secs, ils sortent de dessous les rochers, et descendent dans les lieux où il se trouve de l'eau.

Dans cette même journée, nous traversâmes le ridge qui prend plus particulièrement le nom de mont Alléghany, *Alléghany-ridge*. On y monte par un chemin extrêmement roide et couvert de pierres énormes. Nous arrivâmes au sommet, après deux heures d'une marche pénible. Il est vraiment surprenant que les voitures de transport puissent franchir aussi facilement et avec aussi peu d'accidens, cette multitude de hautes collines ou ridges, qui se succèdent, sans interrup-

tion, depuis Shippensburgh jusqu'à Pittsburgh et dont les intervalles sont occupés par une infinité de monticules d'une moindre élévation.

Alléghany-ridge est le chaînon le plus élevé de la Pensylvanie ; à son sommet, on trouve deux mauvaises log-houses, qui sont à trois milles de distance l'une de l'autre, et qui servent de tavernes. Ce sont les seules habitations que l'on rencontre sur la route, depuis Bedford ; le reste du pays est inhabité. Nous nous arrêtâmes à la seconde, tenue par un nommé Chatlers, fort bien approvisionnée pour le pays ; car on nous servit, à dîner, des tranches de jambon et de cerf, frites dans la poêle, et des galettes de farine de blé, qu'on fait cuire devant le feu sur une petite planche.

Malgré une très-forte pluie, nous allâmes coucher, ce jour-là, à Stanley-Town, petite ville qui, comme toutes celles de cette partie de la Pensylvanie, est bâtie sur une colline. Elle est composée de cinquante maisons, dont la moitié sont des log-houses ; on y trouve quelques tavernes et deux ou trois magasins, qui tirent leurs marchandises de Philadelphie. Elle est distante de sept milles de Chatlers. Le pays qui les sépare est très-fertile. On y trouve des arbres de la plus haute élévation : ceux qui do-

minent dans les bois, sont le chêne blanc, rouge et quercitron, le hêtre, le tulipier et le *Magnolia acuminata*.

Le cheval que nous avions acheté à Shippensburg, et que nous montions tour-à-tour, étoit très-fatigué, et nous ne faisions pas beaucoup plus de chemin que si nous eussions été constamment à pied. Cependant, l'officier américain avec lequel je voyageois, étoit pressé d'arriver à Pittsburgh, pour assister à la fête du 4 juillet, en mémoire de l'indépendance américaine. Pour gagner une journée, il se décida à louer un cheval à Stanley-Town, avec lequel nous passâmes *Laurel-Hill*, dont la traversée est de quatre milles. La direction de ce *ridge* est parallèle à celle de ceux que nous avions laissés derrière nous; les bois qui le couvrent sont plus touffus, et la végétation y est plus animée. Le nom que l'on a donné à cette montagne, vient sans doute de la grande quantité de *Kalmia latifolia*, de huit à dix pieds de hauteur, qui en occupent exclusivement tous les endroits un peu découverts, et de celle des *Rhododendrum maximum* qui tapissent les bords des torrens; car les habitans appellent assez généralement, *Laurel*, laurier, le Rhododendrum, ainsi que le *Kalmia latifolia*. Quelques-uns désignent en-

core ce dernier arbrisseau, sous le nom de *Calico tree;* les feuilles de celui-ci sont, dit-on, un poison très-actif pour les moutons, qui les fait périr très-promptement, aussi-tôt qu'ils en ont mangé. Au pied de Laurel-Hill, commence la vallée de Ligonier, dans laquelle est située, à un quart de mille de la montagne, West-Liberty-Town, composée d'une vingtaine de log-houses. Le terrein de cette vallée paroît très-fertile. C'est près de ce lieu que les Français, autrefois maîtres du Canada, avoient bâti le fort Ligonier; car toute la partie des États-Unis, qui est à l'ouest des monts Alléghanys, dépendoit du Canada ou de la Louisiane.

CHAPITRE V.

Départ de West-Liberty-Town, pour aller au milieu des montagnes, à la recherche d'un arbrisseau supposé pouvoir donner de bonne huile; nouvelle espèce d'Azalea; vallée de Ligonier; mines de charbon de terre; Greensburgh; arrivée à Pittsburgh.

A MON passage à Lancaster, M. W. Hamilton m'avoit informé qu'à peu de distance de West-Liberty-Town, et près de l'habitation d'un nommé Patrick Archibald, il existoit un arbrisseau, dont les fruits, lui avoit-on dit, donnoient de très-bonne huile. Quelques personnes en avoient aussi entendu parler à New-Yorck et à Philadelphie, et elles avoient conçu quelque espoir que, cultivé en grand, il pourroit tourner à l'utilité générale. En effet, il eût été à desirer de trouver un arbuste qui, aux avantages précieux de l'olivier, réunît celui de supporter le froid des pays les plus septentrionaux. Déterminé par ces motifs, je quittai mon compagnon de voyage, pour aller au milieu de ces montagnes à la recherche de cet arbrisseau. A deux

milles de West-Liberty-Town, je passai par *Probess-Furnace*, fonderie établie par un Français alsacien, qui fabrique des chaudières de potin de différentes capacités. Les plus grandes contiennent deux cents pintes; elles sont envoyées dans le Kentuky et le Tennessée, où on les emploie à la fabrication du sel par évaporation. Les autres, beaucoup plus petites, sont destinées aux usages domestiques. L'on m'avoit assez bien indiqué, à la fonderie, le chemin que je devois tenir; je ne laissai cependant pas de m'égarer, car il n'y a que des sentiers plus ou moins frayés, qui se rendent aux différentes habitations éparses au milieu des bois; mais par-tout l'on me remit complaisamment dans mon chemin, et j'arrivai le même soir chez Patrick Archibald, qui ne fit aucune difficulté de me recevoir, lorsque je lui eus dit le sujet de ma visite. Cet homme, qui possède un moulin, pourroit aisément être mieux logé; il n'habite cependant qu'une mauvaise log-house, d'une seule pièce, de vingt-quatre à trente pieds de long, où le jour entre de tous les côtés. Quatre grands lits, dont deux plus bas, se coulent sous les deux autres pendant le jour, et se tirent le soir au milieu de la chambre, reçoivent toute la famille, composée

de dix personnes, et parfois les étrangers qui viennent demander à coucher. Cette manière d'être, qui annonceroit la misère en Europe, n'en est pas du tout le signe dans ces contrées; car dans une étendue de plus de 2,000 milles où j'ai voyagé, il n'est point de famille qui n'ait du lait, du beurre, de la viande fumée ou salée, et du maïs pour se nourrir: l'homme le moins riche a toujours un ou plusieurs chevaux, et bien rarement un habitant va à pied voir son voisin.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai parcourir les bois, et dès ma première excursion, je trouvai l'arbrisseau qui faisoit en ce moment l'objet de mes recherches. Je le reconnus pour être le même que mon père avoit découvert quinze ans auparavant dans les montagnes de la Caroline du sud, et que, malgré ses soins, il ne put faire réussir dans son jardin, près de Charleston. M. W. Hamilton, qui en avoit aussi reçu des graines et des pieds de cette partie de la Pensylvanie où j'étois alors, n'avoit pas été plus heureux. Les graines rancissent si aisément, qu'au bout de quelques jours, elles perdent leur faculté germinative, et contractent une âcreté extraordinaire. Cet arbrisseau, qui s'élève rarement au-dessus de cinq pieds, est

dioïque. Il croît exclusivement dans les montagnes, et ne se trouve que dans les lieux frais, ombragés, et dont le sol est très-fertile. Ses racines, de couleur citron, ne se divisent point, s'étendent horizontalement à une très grande distance, et donnent naissance à quelques rejetons, qui s'élèvent rarement à plus de dix-huit pouces. Les racines et l'écorce froissées donnent une odeur désagréable. Je chargeai mon hôte de recueillir un demi-boisseau de graines, et de les envoyer à M. W. Hamilton, en lui indiquant les précautions à prendre pour les tenir fraîches, jusqu'à ce qu'elles lui fussent parvenues. Sur les bords du Creek, sur lequel est bâti le moulin de P. Archibald, et le long des torrens qui se trouvent dans les environs, croît une espèce d'*Azalea*, qui étoit alors en pleine fleur. Il s'élève de douze à quinze pieds. Ses fleurs, parfaitement blanches, et plus grandes que celles des autres espèces connues, répandent l'odeur la plus suave. L'*Azalea coccinea*, dont la fleur est de couleur capucine, croît au contraire sur le sommet des montagnes, et fleurit deux mois auparavant.

La vallée de Ligonier est fertile; on y cultive le froment, le seigle et l'avoine. Quelques habitans plantent du maïs sur le sommet

des montagnes, mais il ne réussit pas bien, le pays étant trop frais : le soleil ne s'y montre que trois quarts d'heure après qu'il est levé. On y cultive aussi le chanvre et le lin, et chacun en récolte une quantité suffisante pour fournir aux besoins de sa famille ; car toutes les femmes savent filer, faire de la toile au métier, et ce sont elles qui font leurs habillemens et ceux de leur famille. Le prix des terres est d'une à deux piastres l'acre. Les impôts sont très-légers, et on ne s'en plaint jamais. Dans cette partie des Etats-Unis, comme dans tous les pays de montagnes, l'air est très-sain. J'y ai vu des vieillards de plus de soixante-quinze ans ; ce qui est assez rare dans les Etats Atlantiques, situés au sud de la Pensylvanie. A mon passage en ce pays, la rougeole étoit très-commune. Sur l'invitation de mon hôte, j'allai voir plusieurs de ses parens et amis, qui en étoient attaqués ; je les trouvai tous buvant du whiskey pour exciter la transpiration. Je leur conseillai une décoction de feuilles de l'orme visqueux, avec addition d'une cuillerée de vinaigre par pinte, et d'une once de sucre d'érable. Le pays étant assez pauvre, la population encore peu nombreuse, les docteurs y sont rares ; et dans

un cas urgent, il faut aller les chercher à vingt-cinq ou trente milles.

Le quatre juillet, je quittai la maison de P. Archibald, et je m'acheminai vers Greensburgh, qui en est à onze milles. Presqu'au sortir de la maison, il faut gravir Chesnut-Ridge, colline assez roide, dont le sommet, dans une étendue de deux milles, n'offre qu'un terrein sec et mauvais, où il ne croît que des chênes blancs rabougris, et des rejetons de châtaigniers; mais, à mesure que l'on s'avance vers Greensburgh, l'aspect du pays change, le sol devient meilleur, les habitations, quoique entourées de bois, sont plus rapprochées que dans la vallée de Ligonier. Les maisons, plus grandes, ont ordinairement deux pièces. Les terres mieux cultivées, les clôtures des champs mieux entretenues, indiquent assez que l'on est dans un *settlement* ou canton d'Allemands : chez eux tout annonce l'aisance, fruit de leur assiduité au travail. Ils s'entr'aident dans la moisson; ils s'allient entr'eux, parlent toujours allemand, et conservent, autant qu'ils le peuvent, les habitudes de leurs ancêtres, venus autrefois d'Europe. Ils vivent beaucoup mieux que les Américains descendans des Anglais, des Ecossais et des Irlandais. Ils ne sont pas autant adonnés

aux boissons spiritueuses, et n'ont pas, comme eux, cet esprit errant, qui souvent, sur le plus léger motif, les fait émigrer à plusieurs centaines de milles, dans l'espoir de trouver un terroir plus fertile.

Avant d'arriver à Greensburgh, j'eus occasion de remarquer quelques parties de bois exclusivement composées de chênes blancs, *Quercus alba*, dont le feuillage d'un vert beaucoup plus tendre, tranchoit assez agréablement sur celui des autres espèces d'arbres d'une couleur plus foncée. A un mille de la ville, et sur les bords d'un ravin profond, j'apperçus des indices non équivoques d'une mine de charbon de terre. J'appris à Greensburgh et à Pittsburgh que cette substance étoit si commune et si facile à se procurer, que plusieurs habitans en brûlent par économie. Ce n'est pas le bois qui manque, tout le pays en est couvert, mais c'est la main-d'œuvre qui est très-chère, tellement qu'il n'est aucun propriétaire à Pittsburgh, qui ne consentît à donner une corde de bois pour moitié prix de ce que peut coûter le charbon de terre, si l'on vouloit aller à un mille, abattre les arbres, les débiter et les amener chez lui.

Greensburgh a environ cent maisons. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une colline, sur la

route de Philadelphie à Pittsburgh; elle se trouve également sur le passage d'un grand nombre d'émigrans, qui vont s'établir près des lacs. Le sol des environs est fertile; les habitans, qui sont d'origine allemande, y cultivent avec succès le froment, le seigle et l'avoine; la farine s'exporte à Pittsburgh.

Je logeai aux sept Étoiles, chez Erbach, qui tient une bonne taverne. J'y fis rencontre d'un voyageur qui venoit de l'état de Vermont, et l'on nous mit coucher dans la même chambre. Sans nous expliquer sur le but de notre voyage, nous nous communiquâmes nos remarques sur les pays que nous venions de parcourir. Il avoit déjà fait six cents milles depuis son départ du lieu de sa résidence, et j'en avois fait quatre cents depuis New-Yorck. Il me proposa d'aller de compagnie jusqu'à Pittsburgh. Je lui observai que j'étois à pied, et lui en donnai les raisons; car il est assez rare en Amérique de voyager de cette manière, l'habitant le plus pauvre possédant toujours un ou plusieurs chevaux.

De Greensburgh à Pittsburgh, l'on compte trente-deux milles; le chemin qui y conduit est très-montagneux : pour éviter la chaleur et accélérer ma marche, je partis dès

quatre heures du matin. Je n'eus pas de peine à sortir de la maison, la porte n'étant fermée qu'au loquet; dans les tavernes des petites villes, au contraire, on a grand soin de fermer à clef les écuries ; car les voleurs de chevaux ne sont pas rares dans certaines parties des États-Unis ; et c'est un des accidens auquel les voyageurs sont le plus exposés, sur-tout dans les états méridionaux et dans les contrées de l'ouest, où l'on est quelquefois obligé de coucher dans les bois. Il arrive aussi qu'on les vole aux habitans, ce qui est d'autant plus facile, que les chevaux vivent une partie de l'année dans les forêts, et que, dans le printemps, ils s'éloignent à plusieurs milles de la maison ; mais, sur le plus léger indice de la route que le voleur a prise, l'habitant volé le poursuit à toute outrance, et très-souvent il parvient à s'en saisir ; alors il le confine dans la prison du comté où il se trouve, ou, ce qui est encore fort ordinaire, il le tue sur la place. Dans les différens états, les lois contre le vol de chevaux sont très-sévères, et cette sévérité paroît motivée sur la grande facilité que présente le pays à le commettre.

J'avois déjà fait quinze milles, lorsque je fus rejoint par le voyageur américain que j'avois rencontré la veille à Greensburgh. Quoiqu'il

fût à cheval, il eut la complaisance de rallentir sa marche, et je l'accompagnai jusqu'à Pittsburgh. Cette seconde entrevue nous fit faire plus amplement connoissance. Il m'informa que son intention étoit de descendre l'Ohio. Comme j'avois le même projet, je conçus le desir de faire ce voyage avec lui, d'autant plus volontiers, qu'il n'étoit pas amateur de whiskey; car forcé par la chaleur de faire halte dans les tavernes assez multipliées qui sont sur la route, j'avois observé qu'il ne buvoit que très-peu de cette liqueur avec de l'eau, et qu'il préféroit le lait aigre, lorsqu'on pouvoit nous en donner. En cela, il étoit bien différent de l'officier américain avec lequel j'avois fait presque toute la route depuis Shippensburgh.

A dix-neuf milles de Greensburgh, on trouve sur la gauche un chemin qui abrége d'environ trois milles, mais qui n'est praticable que pour les personnes qui vont à pied ou à cheval; nous le suivîmes, et après une demi-heure de marche, nous apperçûmes la rivière Monongahela, que nous côtoyâmes jusqu'à une petite distance de Pittsburgh. Une ondée assez forte nous obligea de nous mettre à couvert dans une maison éloignée d'environ cent toises de la rivière. Le maître nous ayant reconnus pour

des étrangers, nous apprit que c'étoit en ce lieu même que les Français, dans la guerre de sept ans, avoient complètement défait le général Bradock; il nous fit observer plusieurs arbres, qui sont encore endommagés par les balles. J'éprouvai une douce satisfaction en voyant, au milieu de ces forêts, ce théâtre de la valeur française, où un petit nombre de soldats réunis à quelques sauvages, détruisirent une armée assez nombreuse, bien approvisionnée et commandée par un général anglais, qui lui-même perdit la vie dans l'action.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Pittsburgh, et j'allai loger chez un Français nommé Marie, qui tient une fort bonne taverne. J'étois d'autant plus content d'être arrivé, que je commençois à m'ennuyer de voyager dans un pays si montagneux; car dans une étendue d'environ cent quatre-vingts milles que je venois de faire presqu'entièrement à pied, et par les plus grandes chaleurs, je ne crois pas avoir parcouru cinquante toises sans monter ou descendre.

CHAPITRE VI.

Description de Pittsburgh ; commerce de cette ville et des pays adjacens avec la Nouvelle-Orléans ; construction de vaisseaux de haut-tonnage ; description des rivières Monongahela et Alléghany ; villes qui sont situées sur leurs bords ; agriculture ; sucre d'érable.

PITTSBURGH est situé au confluent des rivières Monongahela et Alléghany, dont la réunion forme celle de l'Ohio. Le terrein uni, sur lequel elle est bâtie, n'a guère plus de quarante à cinquante arpens d'étendue. Il a la forme d'un angle, dont les trois côtés sont resserrés de toutes parts, soit par le lit des deux rivières, soit par de hautes collines. Les maisons sont presque toutes en briques ; on en compte environ quatre cents, dont le plus grand nombre est bâti sur la Monongahela, et c'est de ce côté que se trouve la partie de la ville la plus commerçante. Comme beaucoup de maisons ne se touchent pas, et que d'assez grands intervalles les séparent, toute la surface de l'angle est

actuellement occupée, et l'on a déjà commencé à bâtir sur le penchant des hautes collines qui dominent la ville. C'est au sommet de cet angle que les Français avoient construit le fort Duquesne, qui est entièrement détruit, et dont on ne voit plus que les vestiges des fossés qui l'entouroient. On jouit en ce lieu du point de vue le plus agréable, produit par la perspective qu'offrent ces trois rivières, dont les bords sont ombragés de forêts, et notamment celle de l'Ohio, qui se prolonge en ligne droite, et permet à l'œil d'en suivre le cours à une assez grande distance.

L'air est très-sain à Pittsburgh et dans les environs; on n'y connoît point les fièvres intermittentes, si communes dans les États du sud; on n'y est pas non plus tourmenté des moustiques pendant l'été. Enfin, l'on y vit à un tiers meilleur marché qu'à Philadelphie. Deux imprimeries y publient chacune deux gazettes par semaine.

Pittsburgh a été long-temps considéré par le gouvernement américain, comme la clef des contrées de l'ouest. C'est de là que les forces fédérales étoient dirigées contre les Indiens, qui s'opposoient aux premiers établissemens des Américains dans le Kentucky et sur les rives de l'Ohio. Mais aujourd'hui que les nations

indiennes ont été repoussées à une très-grande distance, et réduites à l'impossibilité de nuire aux habitans les plus éloignés dans l'intérieur des terres, et que d'ailleurs les contrées de l'ouest ont acquis une grande masse de population, il n'y a plus à Pittsburgh qu'une foible garnison, casernée dans un fort de palissades attenant à la ville, sur le bord de la rivière Alléghany.

Mais si cette ville a perdu de son importance comme poste militaire, elle en a acquis une très-grande sous le rapport du commerce. Elle sert d'entrepôt aux marchandises que Philadelphie et Baltimore envoient au commencement du printemps et de l'automne, pour l'approvisionnement des Etats de l'Ohio et du Kentucky, et de l'établissement des Natchés. Dans le courant de la dernière guerre, on y faisoit, même de ces deux villes, des envois pour la Nouvelle-Orléans, par la voie de l'Ohio et du Missis-sipi.

Le transport des marchandises de Philadelphie à Pittsburgh se fait dans de grands chariots couverts, traînés par quatre chevaux attelés deux à deux. Le prix de la voiture varie suivant la saison; mais en géneral il n'excède pas six piastres le quintal. On compte trois cents milles de Philadelphie à Pittsburgh, et les voituriers

emploient vingt à vingt-quatre jours à parcourir cette distance. Le prix du transport n'est certainement aussi élevé, que parce que les voitures retournent presque toujours à vide; cependant elles emmènent quelquefois en retour à Philadelphie ou à Baltimore, des pelleteries qui viennent des Illinois, ou du Ginseng, qui est fort commun dans cette partie de la Pensylvanie.

Non-seulement Pittsburgh est l'entrepôt de commerce de Philadelphie et de Baltimore, avec les contrées de l'Ouest, mais cette ville est encore celui des établissemens nombreux qui se sont formés sur la Monongahela et l'Alléghany. Les produits territoriaux de ces contrées, trouvent un débouché facile et avantageux par l'Ohio et le Mississipi. Les farines, les jambons et le porc fumé, sont les principaux objets envoyés à la Nouvelle-Orléans, d'où ils sont réexportés dans les Antilles. On exporte aussi, pour être consommés à la Louisiane, du fer en barre, de grosses toiles, des bouteilles fabriquées à Pittsburgh, des eaux-de-vie de grains, *whiskey* et du beurre en baril. Une grande partie de ces denrées viennent de Redstone, petite ville très-commerçante, située sur la Monongahela, à cinquante-cinq milles au-

dessus de Pittsburgh. Tous ces avantages réunis ont, depuis dix ans, décuplé la population et le prix des propriétés dans cette ville, et contribuent à son accroissement, qui devient chaque jour de plus en plus rapide.

La plupart des négocians établis à Pittsburgh, ou dans les environs, sont les associés, ou seulement les facteurs des maisons de commerce de Philadelphie. Leurs commettans à la Nouvelle-Orléans, vendent autant qu'ils peuvent, argent comptant; ou bien ils prennent en échange des cotons, de l'indigo, du sucre terré, productions de la basse Louisiane, qu'ils expédient, par mer, aux maisons de Philadelphie et de Baltimore, qui se trouvent ainsi couvertes de leurs premières avances. Les conducteurs des bateaux reviennent aussi, par mer, à Philadelphie ou à Baltimore, d'où ils se rendent, par terre, à Pittsburgh, et aux environs, où la plupart ont leur domicile. Quoique la durée de la traversée de la Nouvelle-Orléans à l'un de ces deux ports soit de vingt-cinq à trente jours, et qu'ils aient ensuite à faire par terre une route de plus de trois cents milles pour revenir à Pittsburgh, ils préfèrent cette voie, parce qu'elle est moins pénible que le retour, par terre, de la Nouvelle-Orléans à Pittsburgh; cette dernière dis-

tance étant de quatorze à quinze cents milles (cinq cents lieues). Mais, lorsque les bateaux ne sont destinés que pour Limeston en Kentucky, ou pour Cincinnati, dans l'Etat de l'Ohio, les conducteurs reviennent par terre, et font alors une route de quatre à cinq cents milles.

La navigation de l'Ohio et du Mississipi est tellement suivie, que l'on est parvenu à connoître, avec assez de précision, la distance de Pittsburgh à la Nouvelle-Orléans, que l'on fixe à 2,100 milles. Les bateaux de transport mettent ordinairement, au printemps, quarante-cinq à cinquante jours pour faire ce trajet; que deux ou trois personnes, dans une pirogue, font en vingt ou vingt-cinq jours.

Ce que beaucoup de personnes ignorent peut-être en Europe, c'est que l'on construit à Pittsburgh et sur l'Ohio, des vaisseaux d'un haut tonnage. Un des principaux chantiers est sur la Monongahela, à deux cents toises au-delà des dernières maisons de la ville. Les bois de construction qu'on emploie sont : le Chêne blanc, *Quercus alba*; le Chêne rouge, *Quercus rubra*; le Chêne noir, *Quercus tinctoria*; une espèce de noyer, *Juglans pignut*; le cerisier à grappe, *Cerasus virginiana*, et une espèce de Pin, dont on se sert, tant pour la mâture que

pour les parties du bâtiment qui exigent un bois plus léger. Tous ces bois étant à proximité, les frais de construction sont moins considérables que dans les ports des Etats Atlantiques. Les cordages se fabriquent à Redstone et à Lexington, où sont établies deux belles corderies, qui fournissent aussi au gréement des navires que l'on construit à Marietta et à Louisville. A mon passage à Pittsburgh, au mois de juillet 1802, il y avoit sur les chantiers un vaisseau à trois mâts (1) de deux cent cinquante tonneaux, et une goëlette de quatre-vingt-dix, qui étoient sur le point d'être achevés. Ces navires devoient descendre, le printemps suivant, à la Nouvelle-Orléans, avec un chargement en productions du pays, après avoir déjà fait un trajet de près 2,200 milles (sept cents lieues), avant d'arriver à l'Océan. Il est hors de doute que l'on ne puisse également par la suite construire des vaisseaux à deux cents lieues au-dessus de l'embouchure du Missouri, à cinquante de celle de la rivière des Illinois, et même dans le Mississipi, à deux cents au-dessus de l'endroit

(1) J'ai, depuis mon retour, été informé que ce navire, nommé le *Pittsburgh*, étoit arrivé à Philadelphie.

où se jettent ces rivières; c'est-à-dire, à six cent cinquante lieues de la mer : car leur lit, dans l'espace indiqué, est aussi profond que celui de l'Ohio à Pittsburgh ; et l'on auroit tort de s'imaginer que, de long-temps, les vastes contrées que ces rivières arrosent, ne peuvent être assez peuplées, pour que l'on puisse y exécuter de pareilles entreprises. La population rapide des trois nouveaux Etats de l'Ouest, dans des circonstances infiniment moins favorables, vient à l'appui de cette assertion. Ces Etats où, il y a trente ans, on comptoit à peine trois mille habitans, en possèdent actuellement plus de quatre cent mille ; et parmi toutes les habitations qui, sur les routes, ne sont guère distantes de plus de quatre à cinq milles, il est bien rare d'en trouver, même parmi les plus florissantes, où l'on ne puisse, avec assurance, demander au propriétaire d'où il est émigré ; ou, suivant la manière triviale des Américains : *From what part of the world are you coming ?* (De quelle partie du monde êtes-vous venu ?) Comme si ces vastes et fertiles régions devoient être le point de réunion et la patrie commune de tous les habitans du globe. Maintenant, si l'on considère ces étonnantes et rapides améliorations, quelle idée ne se formera-t-on pas du haut degré de pros-

périté auquel vont s'élever les contrées de l'Ouest, et du nouvel essor que vont prendre le commerce, la population et la culture de ces pays, par la réunion de la Louisiane au territoire américain ?

La rivière Monongahela prend sa source en Virginie, au pied de Laurel-Montain, qui fait partie de la chaîne des monts Alléghanys; se dirigeant ensuite à l'ouest, elle passe dans la Pênsylvanie; et avant de se réunir à l'Alléghany, elle reçoit, dans son cours, les rivières Chéat et Youghiogheny, qui viennent du sud-sud-est. Le territoire arrosé par cette rivière est très-fertile; aussi, les établissemens formés sur ses bords sont-ils très-rapprochés. C'est à Morgan-Town qu'elle commence à être navigable. Cette ville, qui a soixante maisons, est située sur la rive droite, à cent sept milles de son embouchure. De toutes les petites villes bâties sur la Monongahela, celles où le commerce a le plus d'activité, sont New-Geneva et Redstone. La première possède une verrerie où l'on ne fabrique que des bouteilles, qui sont exportées dans les contrées de l'Ouest; la seconde a cinq cents habitans. On y trouve des moulins à farine, une corderie et une fabrique de papier. C'est dans cette ville que s'embarquent beaucoup

d'émigrans des Etats de l'Est, qui passent dans ceux de l'Ouest. On y construit aussi de grands bateaux, *Kentucky boats*, employés au commerce du Kentucky. On en fait encore à Elizabeth-Town, situé sur la même rivière, à vingt-trois milles de Pittsburgh ; c'est-là que fut lancé *le Monongahela-Farmer*, vaisseau du port de deux cents tonneaux.

L'Alléghany prend sa source à quinze ou vingt milles du lac Erié ; il est grossi dans son cours par le *French-Creeck*, et d'autres petites rivières moins considérables. L'Alléghany commence à être navigable à deux cents milles de Pittsburgh. Les bords de cette rivière sont fertiles ; les habitans qui y ont formé des établissemens, exportent, ainsi que ceux de la Monongahela, les produits de leur culture, par la voie de l'Ohio et du Mississipi. Sur les bords de cette rivière commencent à s'élever de petites villes, dont les plus considérables sont Meadville, située à deux cent trente-cinq milles de Pittsburgh ; Franklin, qui en est éloignée de deux cents, et Fréeport, qui n'en est qu'à cent. Chacune d'elles ne compte encore que quarante à cinquante maisons.

Quelque temps qu'il fasse, les eaux de l'Alléghany sont claires et limpides ; celles de la

Monongahela, au contraire, deviennent troubles dès qu'il pleut quelques jours de suite dans la partie des Monts Alléghanys, où elle prend sa source.

L'Érable à sucre est très-commun dans toute la partie de la Pensylvanie qu'arrosent la Monongahela et l'Alléghany. Cet arbre se plaît de préférence dans les pays froids, humides et montagneux, et sa sève est d'autant plus abondante, que l'hiver a été plus rigoureux. Le sucre qu'on en tire a une couleur aussi foncée que celle du sucre terré de première cuite; on le vend en pains de 6, 8 et 10 livres, à raison de 14 sols la livre. Les habitans n'en fabriquent que pour leur usage; la plupart prennent journellement du thé et du café, mais ils l'emploient tel qu'on l'obtient par la première évaporation de la sève; personne ne s'occupe de le raffiner, à cause du grand déchet que cette opération lui fait subir.

CHAPITRE VII.

De l'Ohio; navigation de cette rivière; M. S. Craft; objet de son voyage; renseignemens sur l'état de Vermont.

L'Ohio, formé par la réunion des rivières Monongahela et Alléghany, paroît être plutôt une continuité de la première que de la seconde, qui n'arrive qu'obliquement au confluent. L'Ohio peut avoir à Pittsburgh deux cents toises de large. Le cours de cette immense et magnifique rivière se porte d'abord vers le nord-ouest pendant environ vingt-cinq milles, puis, se dirigeant graduellement vers l'ouest-sud-ouest, il suit cette direction dans un espace d'environ cinq cents milles, tourne de là au sud-ouest pendant cent soixante milles, puis à l'ouest pendant deux cent soixante-seize milles; enfin, se jette dans le Mississipi, dans la direction du sud-est, par la latitude de 36°, 46', à 1,100 milles de Pittsburgh, et à une distance presqu'égale de la Nouvelle-Orléans. Cette rivière est extrêmement tortueuse; elle l'est à un tel point, qu'en la descendant, on paroît suivre souvent une marche

directement opposée à celle que l'on se propose de prendre. Sa largeur varie de deux cents à mille toises. Les îles qui se rencontrent dans son cours, sont en très-grand nombre, j'en ai compté près de cinquante, dans un intervalle de trois cent soixante-quinze à trois cent quatre-vingt-dix milles (cent vingt-cinq à cent trente lieues). Les unes ne contiennent que quelques arpens, et d'autres ont plus d'un mille de longueur. Leurs bords sont peu élevés, et elles doivent être sujettes aux inondations. Ces îles nuisent beaucoup à la navigation pendant l'été. Les sables que la rivière charrie, forment à la tête de chacune d'elles, des atterrissemens considérables; et dans cette saison, le chenal est tellement rétréci, par le manque d'eau, que le peu de bateaux, même de moyenne grandeur, qui osent alors se hasarder à descendre, se trouvent souvent engravés, et ce n'est qu'avec beaucoup de peines que l'on parvient à les remettre à flot; mais à quelque époque que ce soit, il y a toujours assez d'eau pour un canot ou un esquif. Comme ces nacelles sont très-légères, lorsqu'elles donnent sur des hauts-fonds, on peut facilement les soulever ou les pousser, jusqu'à ce qu'on ait atteint un endroit, où l'eau soit plus profonde. Ce n'est donc que dans le printemps

et l'automne que l'Ohio est navigable, au moins jusqu'à Limestone, à quatre cent vingt-cinq milles de Pittsburgh; car, au-delà, il l'est en tout temps. Dans ces deux saisons, les eaux s'élèvent à un tel point, que des vaisseaux de trois cents tonneaux, conduits par des hommes qui connoissent bien la rivière, peuvent descendre en toute sûreté. La saison du printemps commence à la fin de février et dure trois mois; celle de l'automne commence en octobre et ne dure que jusqu'au 1er décembre. Cependant, ces deux époques avancent ou retardent selon que l'hiver a été plus ou moins pluvieux, ou que les rivières dégèlent plus ou moins tard. Il arrive encore que dans le courant de l'été, il tombe dans les monts Alléghanys, des pluies abondantes qui font subitement grossir l'Ohio. L'on peut alors descendre en toute sûreté; mais on ne doit pas compter sur de telles circonstances.

Les rives de l'Ohio sont élevées et solides; son cours est dégagé d'une foule d'obstacles qui rendent la navigation du Mississipi difficile et souvent périlleuse, lorsqu'on n'a pas d'habiles conducteurs. Sur l'Ohio, on peut sans danger voyager toute la nuit; au lieu que sur le Mississipi, la prudence exige que l'on s'ar-

rête tous les soirs, au moins depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'aux Natchez, c'est-à-dire, dans un espace de près de sept cent cinquante milles (deux cent cinquante lieues).

La rapidité du courant de l'Ohio est extrême au printemps, aussi, dans cette saison, n'est-il point nécesaire de ramer; l'excès de vîtesse, que l'on donneroit par-là au bateau, lui seroit plus nuisible qu'utile, en le faisant sortir du courant, pour le jeter sur la pointe de quelqu'île, où il pourroit se trouver embarrassé au milieu des arbres morts, à moitié sous l'eau, qui y sont quelquefois amassés et dont il n'est pas facile de se dégager. On doit donc s'abandonner au courant, qui est toujours assez fort pour avancer avec une grande célérité, et qui est toujours plus rapide dans la direction du chenal. L'extrême rapidité de l'Ohio a influé sur la forme que l'on donne aux bateaux qui en font la navigation; et cette forme n'est point calculée pour en accélérer la marche, mais pour la subordonner à la vîtesse du courant. Tous les bateaux, soit ceux qui font le commerce du Kentucky, ou du Mississipi, soit ceux qui transportent les familles qui passent des États de l'Est à ceux de l'Ouest, sont construits de la même manière. Leur forme est celle

d'un carré plus ou moins long, dont les bords sont élevés d'environ quatre pieds et demi au-dessus de l'eau, dont la longueur est de quinze à cinquante pieds, et la largeur de dix, douze et quinze pieds, et dont les deux extrémités ne sont point évidées comme celles des bateaux ordinaires. Un petit toit fait avec des bardeaux, comme ceux des maisons, couvre une des extrémités du bateau. C'est-là que l'on passe la nuit, et que l'on se met à l'abri lorsqu'il pleut. J'étois seul sur le bord de la Monongahela, lorsque j'apperçus, pour la première fois, dans l'éloignement, cinq à six de ces bateaux qui descendoient cette rivière. Je ne pouvois concevoir ce que c'étoit que ces grandes boîtes carrées, qui abandonnées au courant, présentoient alternativement leurs bouts, leurs côtés et même leurs angles. A mesure qu'ils avançoient, j'entendois un bruit confus, mais sans rien distinguer, à cause de l'élévation des bords. Ce ne fut qu'en montant sur le banc de la rivière, que j'apperçus, dans ces bateaux, plusieurs familles, emmenant avec elles leurs chevaux, leurs vaches, leurs poules, des charrettes démontées, des charrues, des harnois, des lits, des instrumens aratoires, enfin tout ce qui constitue l'ameublement d'un ménage et l'exploitation

d'une ferme. Ces gens s'abandonnoient ainsi, pour plusieurs centaines de milles, au fil de l'eau, sans savoir, probablement, le lieu où ils s'arrêteroient, pour y exercer leur industrie, et jouir paisiblement du fruit de leurs travaux, sous un des meilleurs gouvernemens qui existent au monde.

Je séjournai dix jours à Pittsburgh, pendant lesquels je vis plusieurs fois M. le chevalier Dubac, ancien officier français, qui, forcé par les événemens de la révolution de quitter la France, étoit venu d'abord se fixer au Scioto, mais qui changea bientôt de résidence, et vint s'établir à Pittsburgh, où il fait le commerce. Il a des notions très-exactes sur les contrées de l'Ouest; il connoît aussi parfaitement la navigation de l'Ohio et du Mississipi, ayant fait plusieurs fois le voyage de la Nouvelle-Orléans, et il donne, avec toute la complaisance possible, au petit nombre de ses compatriotes qui se rendent dans ces contrées, les renseignemens qui peuvent faciliter leur voyage, et prévenir les accidens qui pourroient leur arriver.

Pendant mon séjour à Pittsburgh, je me liai, d'une manière plus particulière, avec mon compagnon de voyage, M. Samuel Craft, habitant de l'Etat de Vermont, que j'avois ren-

contré, pour la première fois, à Greenburgh.
J'appris de lui, entre autres choses, que dans cet Etat, et dans ceux qui lui sont contigus, les frais occasionnés par le défrichement des terres, sont toujours couverts par le produit de la potasse, extraite de la cendre des arbres que l'on brûle, et qu'il est même des gens qui se chargent des défrichemens, à la seule condition d'avoir cette potasse. Ce genre d'économie, bien entendu, n'existe pas dans le reste de l'Amérique septentrionale; car, dans tous les Etats de l'Est, à partir de celui de New-Yorck, et dans ceux de l'Ouest, les arbres sont brûlés en pure perte : il est vrai que les habitans de la Nouvelle-Angleterre proprement dite, qui comprend tous les Etats à l'est de celui de New-Yorck, sont reconnus pour être, de tous les Américains, les plus entreprenans, les plus industrieux, et sur-tout ceux qui entendent le mieux l'économie domestique.

M. Craft me fit part ensuite du but de son voyage, qui étoit de s'assurer, par lui-même, si tout ce que l'on publioit sur la salubrité et la fertilité extraordinaire des bords de la rivière Yazous, étoit exact; et dans ce cas, d'y acquérir, pour lui et pour quelques amis, plusieurs milliers d'acres de terre, et d'aller s'y fixer avec

quelques familles, peu aisées, de son voisinage. Le motif de son émigration, dans un pays aussi éloigné, étoit fondé, d'une part, sur la longueur des hivers, qui, dans l'Etat de Vermont, sont aussi rigoureux que dans le Canada, et qui entravent l'activité de ses habitans plus d'un tiers de l'année; et de l'autre, sur le peu de valeur des produits du pays : au lieu que, dans les contrées qu'arrose la rivière Yazous (1), la température du climat, et la fertilité du sol, permettent d'y cultiver le coton, l'indigo et le tabac, dont les produits sont beaucoup plus lucratifs que ceux de la partie septentrionale des Etats-Unis, et dont le débit est assuré par leur exportation à la Nouvelle-Orléans, où l'on peut aller et revenir, par le fleuve, en moins de quinze jours.

---

(1) La rivière Yazous se jette dans le Mississipi, entre le trente-deuxième et le trente-troisième degré de latitude.

CHAPITRE VIII.

Départ de Pittsburgh pour le Kentucky; voyage par terre jusqu'à Wheeling; état de l'agriculture sur cette route; West-Liberty-Town dans la Virginie. Wheeling.

Nous convînmes, M. Craft et moi, d'aller ensemble jusqu'au Kentucky, par l'Ohio, préférant cette voie, quoique plus longue de cent quarante milles, à celle de terre, qui est plus dispendieuse. Mais, comme la saison où nous nous trouvions, étoit celle où les eaux sont les plus basses, pour gagner du temps et éviter un détour assez considérable que fait la rivière en quittant Pittsburgh, on nous conseilla d'aller nous embarquer à Wheeling, petite ville située sur l'Ohio, à quatre-vingts milles plus bas, en suivant la rivière, mais beaucoup moins éloignée par terre. Le 14 juillet au soir, nous partîmes à pied, et nous traversâmes la Monongahela à Johns-Ferry, située sur le bord opposé, au bas de *Coal-Hill*, colline fort élevée, qui, de ce côté, borde cette rivière dans une assez longue

étendue, et qui borne la vue de toutes les maisons de Pittsburgh, bâties sur sa rive droite. Après avoir côtoyé les bords de l'Ohio, environ un mille et demi, nous entrâmes dans le bois, et nous vînmes coucher dans une assez mauvaise taverne, sur Chartier-Creek, où il n'y avoit qu'un seul lit destiné pour les voyageurs. Lorsqu'il se rencontre plusieurs personnes, les derniers venus couchent sur le plancher, enveloppés de leur couverture, que l'on porte toujours avec soi, quand on voyage dans les parties reculées des États-Unis.

Le lendemain nous fîmes ving-huit milles, et nous vînmes loger chez un nommé Patterson. Sur cette route, les habitations sont à deux ou trois milles de distance, et elles y sont plus multipliées que dans l'intérieur du pays; ce que l'on observe également sur toutes celles qui traversent ces contrées. Les habitans de cette partie de la Pensylvanie ont des mœurs très-régulières et sont très-religieux : nous vîmes, dans quelques endroits, des églises isolées dans les bois, et dans d'autres, des chaires à prêcher, placées sous de gros chênes. Patterson possède une ferme assez considérable et un bon moulin à blé, bâti sur une petite rivière : il envoie ses farines à la Nouvelle-Orléans. Les

rivières et creeks sont assez rares dans cette partie de la Virginie, pour que l'on soit forcé d'avoir recours aux moulins que l'on fait tourner par des chevaux, mais la farine qui en sort se consomme dans le pays, n'étant pas susceptible d'entrer dans le commerce. Personne n'a encore pensé à construire des moulins à vent, quoiqu'il se trouve, sur le sommet de quelques collines, des défrichemens assez étendus, qui offrent des situations favorables.

Le 16 juillet, nous arrivâmes à Wheeling, très-fatigués; nous étions à pied, et la chaleur étoit extrême; notre marche étoit encore rendue plus pénible par la nature du pays, couvert de collines très-rapprochées, dont on ne peut atteindre le sommet qu'en vingt ou vingt-cinq minutes. A six milles de Patterson, on trouve la ligne de démarcation qui sépare la Pensylvanie de la Virginie, et qui coupe la route à angle droit. Cette ligne est tracée par l'abattis que l'on a fait sur les endroits élevés, de tous les gros arbres, dans une largeur de trente à quarante pieds. Douze milles avant d'arriver à Wheeling, on passe par West-Liberty-Town, petite ville de cent maisons, bâtie sur une colline. Les habitations sont multipliées dans les environs; et le sol, quoique inégal, y est

fertile. Le produit des terres varie : elles rapportent quinze à vingt boisseaux de bled par acre, lorsqu'elles sont entièrement défrichées, et seulement douze à quinze, lorsque le défrichement n'est pas complet, c'est-à-dire, lorsqu'il y reste encore beaucoup de souches; car, dans les défrichemens, on commence par couper les arbres à deux pieds de terre, et ensuite, on enlève successivement les souches. Il est bon d'observer que les habitans ne donnent qu'un seul labour, qu'ils ne mettent point d'engrais, et qu'ils ne laissent jamais reposer le sol. Le prix de ces terres suit leur qualité. Les meilleures, dans la proportion de vingt à vingt-cinq acres défrichés, sur un lot de deux à trois cents, ne valent pas plus de 3 à 4 piastres l'acre ; les impositions sont de 1 à 2 sous par acre. Les bras étant rares, la main-d'œuvre est fort chère, et elle ne se trouve nullement en proportion avec le prix des productions; d'où il résulte que, dans tous les États du Milieu et du Midi, à partir de cinquante milles des bords de la mer, chaque propriétaire ne défriche que fort peu au-delà de ce qu'il peut cultiver avec sa famille, ou avec l'aide réciproque de quelques voisins. Ceci doit s'appliquer, d'une manière particulière, aux contrées de l'Ouest, où tout individu peut

se procurer aisément du terrein, et est excité au travail par l'incomparable fertilité du sol.

A un mille et demi de West-Liberty-Town, la route passe par une vallée étroite et longue de quatre milles, dont les bords élevés, en quelques endroits, de vingt-cinq à trente pieds, laissent appercevoir des lits de charbon-de-terre, de cinq à six pieds d'épaisseur, et placés horizontalement. Cette substance est extrêmement commune dans toute cette partie de la Pensylvanie et de la Virginie; mais comme ce pays n'est qu'une forêt continue, et que sa population est rare, eu égard à son immense étendue, ces mines ne sont point exploitées. Elles le seroient avantageusement, si elles étoient situées dans les Etats de l'Est, où l'on brûle, dans les grandes villes, du charbon-de-terre, importé d'Angleterre, à cause de la cherté extrême du bois.

Les arbres qui croissent dans cette vallée sont très-rapprochés, leur diamètre est très-grand, et leurs espèces sont beaucoup plus variées que dans les contrées que j'avois parcourues jusqu'alors. Ces signes, qui annoncent un terrein extrêmement fertile, se font remarquer dans toutes les vallées, où, comme dans celle-ci, coulent de gros ruisseaux ou creeks, qui se

jettent dans l'Ohio, et dont le sol approche beaucoup de la nature des bas-fonds qui bordent cette rivière, et présentent à-peu-près les mêmes productions.

Wheeling, situé sur un des bancs élevés de l'Ohio, n'existoit pas il y a douze ans. On y compte aujourd'hui environ soixante-dix maisons, bâties en planches, qui, comme dans toutes les villes naissantes des Etats-Unis, sont séparées par un intervalle de plusieurs toises. Cette petite ville est resserrée par une longue colline, haute de cent quatre-vingts à deux cents toises, dont la base n'est éloignée des bords de la rivière que d'environ deux cents toises. C'est dans cet intervalle que les maisons sont bâties; elles ne forment qu'une rue, au milieu de laquelle passe la route, qui suit le cours de la rivière, dans un espace de plus de deux cents milles. On y trouve douze à quinze magasins, bien fournis, où viennent s'approvisionner les habitans établis à vingt milles à la ronde. Cette petite ville participe encore au commerce d'exportation que fait Pittsburgh avec les contrées de l'Ouest. Plusieurs négocians de Philadelphie préfèrent d'y envoyer leurs marchandises, quoiqu'il y ait une journée de marche de plus; mais ce léger incon-

vénient est bien compensé par l'avantage que l'on trouve, à éviter le long détour que fait l'Ohio en quittant Pittsburgh, où les hauts-fonds, très-multipliés, et le peu de rapidité du courant, pendant l'été, retardent la navigation.

Nous logeâmes à Wheeling chez le capitaine Reymer, qui tient taverne à l'enseigne du Chariot, et qui prend des pensionnaires à raison de deux piastres par semaine. L'on est fort bien chez lui à ce prix; car les denrées ne sont pas chères dans le pays : douze poules se vendent une piastre, et le quintal de farine ne valoit alors qu'une piastre et demie.

CHAPITRE IX.

Départ de Wheeling pour Marietta; aspect des bords de l'Ohio; nature des forêts; grosseur extraordinaire de quelques espèces d'arbres.

Le 18 juillet, au matin, nous achetâmes une pirogue ou canot, d'environ vingt-quatre pieds de long, dix-huit pouces de large, sur autant de profondeur. Ces canots sont toujours faits d'un seul tronc d'arbre. Le Pin et le Tulipier sont préférablement employés à cet usage, leur bois étant plus léger. Ces canots sont trop étroits pour que l'on se serve aisément de la rame. On les fait avancer avec une pagaie, ou avec une perche, lorsqu'il y a peu d'eau. Obligés quelquefois, pour abréger notre marche, de quitter les bords de la rivière, où l'on est à l'ombre, pour la suivre dans son milieu, ou de passer d'une pointe à une autre, et d'être exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, nous couvrîmes notre canot, dans un quart de sa longueur, d'une toile portée sur deux cerceaux. En moins de trois quarts d'heure, toutes

nos dispositions furent faites pour continuer notre voyage par eau. Nous fûmes cependant obligés de différer notre départ jusqu'à l'après-midi, pour attendre notre provision de pain, dont on est exposé à manquer dans la route; parce que les habitans, qui demeurent de distance à autre sur les bords de la rivière, en sont souvent mal approvisionnés. Il convient donc de se précautionner avant que de partir, et de renouveler ses provisions dans les petites villes où l'on s'arrête en passant.

Nous quittâmes Wheeling à cinq heures du soir. Nous fîmes douze milles dans cette soirée, et nous vînmes coucher sur la rive droite de l'Ohio, qui forme la limite du gouvernement, désigné sous le nom de territoire Nord-Ouest de l'Ohio, et qui est actuellement admis dans l'Union, sous la dénomination d'Etat de l'Ohio. Quoique nous n'eussions fait que douze milles, nous nous trouvâmes cependant fatigués, moins de *pagayer* continuellement, que de rester constamment assis, les jambes étendues. Notre canot, très-resserré à son fond, nous forçoit de garder cette position; le moindre mouvement nous eût exposés à chavirer. Cependant, au bout de quelques jours, l'habitude fit disparoître ces inconvéniens, et nous

parvînmes à voyager à notre aise et commodément.

Nous mîmes trois jours et demi à nous rendre à Marietta, éloignées de cent milles de Wheeling. Notre seconde journée fut de trente milles, la troisième de quarante, et le quatrième jour, au matin, nous arrivâmes dans cette petite ville, située à l'embouchure de la grande Muskingum. Le premier jour, entièrement occupé de cette manière de voyager, toute nouvelle pour nous, et qui ne me paroissoit pas très-sûre, je ne portai pas mon attention plus loin; mais, dès le lendemain, plus fait à ce genre de navigation, j'observai plus tranquillement, de notre canot, l'aspect que présentent les bords de cette magnifique rivière.

A partir de Pittsburgh, l'Ohio coule entre deux ridges ou hautes collines, à-peu-près de la même élévation, que nous jugeâmes de cent cinquante à deux cents toises. Souvent, elles paroissent comme ondulées à leur sommet; d'autres fois, au contraire, il semble qu'elles aient été soumises au plus parfait nivellement. Ces collines continuent, sans interruption, l'espace d'un ou plusieurs milles, puis on observe un léger intervalle, qui donne quelquefois passage aux rivières qui se jettent dans l'Ohio;

mais le plus ordinairement, une autre colline, de la même hauteur, prend naissance à une très-petite distance de l'endroit où a fini celle qui l'a précédée. Ces collines se prolongent ainsi dans un espace d'environ trois cents milles; et de notre pirogue, nous pouvions les observer d'autant plus distinctement, qu'elles étoient plus ou moins éloignées des bords de la rivière. Leur direction est parallèle à la chaîne des monts Alléghanys; et quoiqu'elles en soient éloignées parfois de quarante à cent milles, et cela dans une étendue de cent à deux cents milles, on ne peut cependant s'empêcher de les considérer comme étant une dépendance de ces montagnes. Toute la partie de la Virginie, située sur la rive gauche de l'Ohio, est excessivement montagneuse, couverte de forêts, et presque inhabitée; c'est du moins ce qui m'a été rapporté par les habitans des bords de l'Ohio, qui, tous les hivers, vont à la chasse de l'ours dans ces contrées désertes.

On donne le nom de *Rivers-Bottoms*, ou encore de *Flat-Bottoms*, aux terreins plats et couverts de bois, compris entre le pied de ces collines et les bords de la rivière, et dont la largeur est quelquefois de cinq à six milles. La plupart des grandes et petites rivières qui se jettent dans

l'Ohio, ont aussi de ces *Rivers-Bottoms*, qui, ainsi que ceux dont il est ici question, sont d'une culture facile, mais rien n'égale la fertilité des bords de l'Ohio. Le sol est un véritable humus végétal, produit par le lit épais des feuilles, dont la terre se charge tous les ans, et qui est promptement converti en terreau par l'humidité qui règne dans ces sombres forêts. Mais, ce qui ajoute encore beaucoup à l'épaisseur de ces couches successives de terres végétales, ce sont les troncs des arbres énormes, abattus par le temps, dont la surface du sol est jonchée de toutes parts, et qui tombent rapidement en pourriture. Dans plus de mille lieues de pays que j'ai parcourues, à différentes époques, dans l'Amérique septentrionale, je ne me souviens pas d'en avoir vu un, qui puisse être comparé à celui-ci pour la force végétative des forêts. Les meilleures terres du Kentucky, et de la partie du Tennessée, située au-delà des montagnes de Comberland, donnent bien des récoltes aussi abondantes; mais les arbres n'y parviennent pas à une grosseur, et à une élévation aussi considérables, que sur les bords de l'Ohio. Trente-six milles avant d'arriver à Marietta, nous nous

arrêtâmes chez un habitant de la rive droite, qui nous fit voir, à cinquante pas de sa maison, un Platane, *Platanus occidentalis*, dont le tronc, à deux pieds d'élévation, étoit renflé d'une manière prodigieuse; nous le mesurâmes quatre pieds au-dessus de la surface du sol, et nous lui trouvâmes quarante-sept pieds de circonférence. Il paroissoit conserver la même dimension jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds; alors il se partageoit en plusieurs branches, d'une grosseur proportionnée. Rien n'annonçoit au-dehors que cet arbre fût creux; je m'en assurai, autant qu'il me fut possible, en donnant plusieurs coups de bûche en différens endroits. Notre hôte nous dit que, si nous voulions passer la journée chez lui, il nous en montreroit d'aussi gros, dans d'autres parties du bois, à deux ou trois milles de la rivière. Ce fait vient à l'appui de l'observation que fit mon père, lorsqu'il voyageoit dans ces contrées, tendant à constater que le Tulipier et le Platane sont, de tous les arbres de l'Amérique septentrionale, ceux qui parviennent à un plus grand diamètre.

« A quinze milles, dit-il, au-dessus de la rivière Muskingum, dans une petite île de l'Ohio, on trouve un Platane, *Platanus occidentalis*,

dont la circonférence, à cinq pieds de terre, où la tige est plus uniforme, est de quarante pieds quatre pouces, ce qui fait environ treize pieds de diamètre. Vingt ans avant mon passage, le général Washington, avoit mesuré ce même arbre, et lui avoit trouvé, à-peu-près, les mêmes dimensions. J'ai aussi mesuré des platanes au Kentucky, mais je ne leur ai trouvé que quinze à seize pieds de circonférence. Cet arbre croît dans les lieux humides.

» Le plus gros arbre de l'Amérique septentrionale, après le Platane, est le Tulipier, *Liriodendron tulipifera* (nommé par les Américains des contrées de l'Ouest, *Poplar*). Sa circonférence est quelquefois de quinze, seize, et même dix-huit pieds. Le Kentucky est le pays natal des Tulipiers ; entre Beard-Town et Louisville, on voit des parties de bois qui en sont exclusivement composées. Le terrein est argileux, frais et humide ; mais jamais submergé ».

Les arbres, que l'on trouve ordinairement dans les forêts qui bordent l'Ohio, sont : le Platane, *Platanus occidentalis;* le Tulipier, le Hêtre, le *Magnolia acuminata;* le *Celtis occidentalis*, l'*Acacia*, l'Erable à sucre, l'Erable rouge, le

Populus nigra, et plusieurs espèces de noyers. Les arbrisseaux les plus communs sont : l'*Annona triloba*, l'*Evonimus latifolius* et le *Laurus bensoin*.

CHAPITRE X.

Marietta ; constructions de navires ; départ pour Gallipoli ; rencontre d'un Kentucky-Boat (*bateau du Kentucky*) *; Point-Pleasant ; Grande-Kenhaway.*

MARIETTA, chef-lieu des établissemens du Nouveau-Continent, dans l'Etat de l'Ohio, est située sur la rive gauche de la grande Muskingum, à son embouchure dans l'Ohio. Cette ville, qui n'existoit pas, il y a quinze ans, est déjà composée de plus de deux cents maisons, dont quelques-unes sont bâties en briques, mais la plupart seulement en planches. Il y en a beaucoup de deux et trois étages, qui sont assez élégamment construites. Presque toutes font face à l'Ohio. Les collines, qui, depuis Pittsburgh, longent cette rivière, se trouvent, à Marietta, à quelque distance de ses bords, et laissent une étendue assez considérable de terrein uni, qui facilitera, en tout sens, l'agrandissement de cette ville sur un plan régulier, et permettra à ses habitans les dispositions les plus avantageuses et les plus agréables ; elle

n'aura pas l'inconvénient qu'offre Pittsburgh, qui est déjà resserré par les hautes collines qui l'entourent.

Ce sont les habitans de Marietta, qui, les premiers, eurent l'idée d'exporter, directement aux Antilles, les produits du pays, dans un vaisseau construit dans leur ville, qu'ils envoyèrent à la Jamaïque. Le succès qui couronna cette première tentative, jeta une telle émulation parmi les habitans de cette partie des contrées de l'Ouest, que de nouveaux vaisseaux furent lancés à Pittsburgh et à Louisville, et expédiés directement pour les îles ou pour New-Yorck et Philadelphie. Le chantier de Marietta est situé près de la ville, sur la grande Muskingum. Lors de mon passage, on y construisoit trois bricks, dont l'un du port de deux cent vingt tonneaux. Les travaux étoient dirigés par des chefs constructeurs venus de Boston.

La rivière Muskingum prend sa source vers le lac Erié; elle n'est navigable qu'à deux cent cinquante milles de son embouchure dans l'Ohio, où elle a cent soixante toises de largeur. Le pays qu'elle traverse, et sur-tout ses bords, sont fertiles. On y trouve des habitations jusqu'à cent milles au-dessus de Marietta.

Près de cette ville on voit les restes d'anciens ouvrages en terre, que l'on suppose avoir autrefois servi de fortifications aux Indiens. Lorsqu'on les découvrit, ils étoient couverts d'arbres de même nature que ceux des forêts voisines, dont quelques-uns avoient même plus de trois pieds de diamètre. Ces arbres ont été abattus, et le terrein est aujourd'hui presque entièrement cultivé en maïs.

Le major-général S. Hart, dont j'ai connu le fils à Marietta, a donné, dans la *Columbia-Magazin*, de l'année 1787, vol. 1, n° 9, un plan et une description très-détaillée de ces anciens ouvrages des Indiens, dont la traduction se trouve dans le voyage dans la Haute-Pensylvanie. Cet officier, d'un mérite très-distingué, a péri à la fameuse bataille que le général Saint-Clair perdit en 1791, près du lac Erié, contre les Sauvages réunis. Lors de mon passage à Marietta, le général Saint-Clair étoit gouverneur de l'Etat de l'Ohio, place qu'il a occupée jusqu'à l'admission de cet Etat dans l'Union. Son excellence venant de Pittsburgh, et se rendant à Chillicothe, descendit dans la taverne où j'étois logé. Comme il voyageoit dans un vieux cabriolet, et sans domestique, il ne fixa pas

d'abord mon attention. Dans les Etats-Unis, les hommes qui sont appelés, par le vœu de leurs concitoyens, à exercer ces fonctions importantes, ne changent rien à leurs habitudes, continuent d'habiter leurs propres maisons et de vivre comme de simples particuliers, sans montrer plus d'ostentation, ni faire plus de dépense. Les émolumens attachés à cette place varient dans chaque État; celui de la Caroline méridionale, un des plus riches de l'Union, donne à son gouverneur 4,280 piastres, tandis que le gouverneur du Kentucky n'en reçoit que 12 ou 1,500. Les habitans de l'Etat de l'Ohio sont partagés d'opinion sur la conduite politique du général Saint-Clair. Sous le rapport des talens, il a la réputation d'être meilleur jurisconsulte, que bon militaire.

La veille de mon départ, je rencontrai à Marietta un Français, qui est établi sur les bords de la Grande-Muskingum, à dix-huit milles au-dessus de cette ville. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir répondre à l'invitation qu'il me fit d'aller le voir dans son habitation, ce qui m'auroit mis à même de faire des observations plus étendues sur cette partie des contrées de l'Ouest.

Le 21 juillet, nous partîmes de Marietta pour

Gallipoli, qui en est à cent milles. Nous n'y arrivâmes qu'après quatre jours de navigation. Les habitans du pays, en se laissant dériver pendant la nuit, auroient fait ce trajet en trois, et même en deux jours et demi. D'après l'estimation que nous en fîmes, la force moyenne du courant étoit d'un mille et demi à l'heure; il est à peine sensible dans les endroits où l'eau est très-profonde : mais à mesure que l'on approche des îles, qui, comme je l'ai déjà dit, sont très-multipliées, le lit de la rivière diminue de profondeur, au point que souvent il n'y a pas un pied d'eau hors du chenal. Lorsqu'on s'approche de ces hauts-fonds, la vîtesse du courant devient extrême, et le canot est emporté comme un trait, et ce n'est qu'à mesure que l'on s'éloigne de ces îles, que le lit augmente de profondeur, et que le courant devient moins rapide.

Le jour de notre départ, nous joignîmes, sur le soir, un bateau du Kentucky, *Kentucky-Boat*, destiné pour Cincinnati. Ce bateau, de quarante pieds de long, sur quinze de large, étoit chargé de fer en barres et de chaudières de potin. Il s'y trouvoit aussi une famille d'émigrans, composée du père, de la mère, et de sept enfans, emportant avec elle ses meubles

et ses instrumens aratoires. Les conducteurs, au nombre de trois, nous accordèrent, sans difficulté, la permission d'attacher notre pirogue à la suite de leur bateau, et de passer la nuit avec eux. Nous nous proposions par-là d'accélérer notre marche, en ne nous arrêtant pas la nuit, comme nous avions coutume de le faire chaque soir; et nous espérions passer une nuit plus tranquille que les précédentes, pendant lesquelles nous avions été cruellement tourmentés par les puces, dont la plupart des maisons où nous avions couché, depuis le moment de notre embarquement, étoient remplies. Mais notre espérance fut trompée, car loin d'être plus heureux, nous en fûmes encore plus incommodés. Dans le cours de mon voyage, ce n'est que sur les bords de l'Ohio que j'ai éprouvé ce désagrément.

Nous étions sur le point de nous séparer, à deux heures du matin, lorsque le bateau s'engrava. Dans cette circonstance, nous ne pouvions pas abandonner nos hôtes, qui nous avoient accueillis de leur mieux, et qui même nous avoient fait partager, de très-bon cœur, un Dindon sauvage, qu'ils avoient tué la veille sur le bord de la rivière. Nous entrâmes dans l'eau avec les conducteurs, et à l'aide de gros

bâtons, qui nous servirent de leviers, nous vînmes à bout de remettre le bateau à flot, après deux heures de pénibles efforts.

Pendant cette nuit, nous passâmes devant l'embouchure de la Petite-Kenhaway, qui, après avoir arrosé cette partie de la Virginie, vient se jeter dans l'Ohio, à sa rive gauche. Ses bords ne sont habités que jusqu'à quinze à dix-huit milles de son embouchure; le reste du pays est tellement montagneux, que de long-temps on ne pensera à y former des établissemens. Cinq milles avant d'arriver à l'embouchure de cette petite rivière, et sur la rive droite de l'Ohio, est située Belleprée, où l'on ne compte encore qu'une douzaine de maisons; mais les établissemens formés dans ses environs, augmentent rapidement. Ces renseignemens nous furent donnés dans une maison où nous nous arrêtâmes après avoir quitté les conducteurs du Kentucky-Boat.

Le 23 juillet, sur les dix heures du matin, nous découvrîmes Point-Pleasant, situé un peu au-dessus de l'embouchure de la grande Kenhaway, à l'extrémité d'une pointe formée par la rive gauche de cette rivière, qui se prolonge, presqu'en ligne droite, jusqu'au milieu de l'Ohio. Cette position est d'autant plus belle, que quatre à cinq

milles avant d'y arriver, l'Ohio, large d'environ quatre cents toises, conserve cette largeur dans toute cette étendue, et présente de chaque côté l'alignement le plus parfait. Ses bords, en talus, élevés de vingt-cinq à quarante pieds, sont, comme dans le reste de son cours, plantés, à leur base, de Saules de quinze à dix-huit pieds de haut, et dont les branches pendantes et le feuillage, d'un vert clair, tranchent agréablement sur celui des Erables à sucre, des Erables rouges et des Frênes, situés immédiatement au-dessus. Ceux-ci, à leur tour, sont dominés par des Platanes, des Tulipiers, des Hêtres, des Magnolia, de la plus haute élévation, dont les grosses branches, attirées par une lumière plus vive, et par une expansion plus facile, s'étendent vers les bords, en couvrant entièrement les arbres situés au-dessous, et en s'étendant même beaucoup plus avant sur la rivière. Cette disposition naturelle, qui règne sur les deux rives, offre de chaque côté un cintre régulier, dont l'image, réfléchie par le cristal des eaux, embellit ce magnifique point de vue.

L'Ohio, à Marietta, présente une perspective à-peu-près semblable, peut-être même plus pittoresque, par l'ensemble des maisons de cette petite ville, que l'on apperçoit à cinq ou

six milles de distance, et dont la situation fait face au milieu de la rivière, lorsqu'on la remonte.

La Grande-Kenhaway, plus connue dans le pays sous cette dénomination, que sous celle de *New-River*, Nouvelle-Rivière, qu'elle porte dans quelques cartes, prend sa source au pied de la Montagne-Jaune, dans le Tennessée; mais la masse de ses eaux lui vient de la partie des monts Alléghanys. Les chutes et les *rapides*, que présente assez fréquemment cette rivière, dans un cours de plus de quatre cents milles, seront long-temps un obstacle à l'exportation, par l'Ohio et le Mississipi, des denrées de la partie de la Virginie qu'elle arrose. Ses bords sont habités, mais moins que ceux de l'Ohio.

CHAPITRE XI.

Gallipoli ; état de la colonie française de Scioto ; Alexandrie à l'embouchure de la Grande-Scioto ; arrivée à Limestone au Kentucky.

Quatre milles plus bas que Point-Pleasant, sur la rive droite de l'Ohio, est situé Gallipoli. C'est à cet endroit que se réunit, à-peu-près le quart des Français qui, en 1789 et 1790, quittèrent leur patrie pour aller s'établir au Scioto; mais ce ne fut qu'après un séjour de quinze mois à Alexandrie en Virginie, où ils attendirent la fin de la guerre avec les Sauvages, qu'ils purent venir prendre possession des terres qu'ils avoient si chèrement payées. Ils furent même sur le point d'en être dépossédés, par suite des contestations qui s'élevèrent entre la compagnie du Scioto et celle de l'Ohio, de qui la première avoit primitivement acheté ces terres; mais à peine furent-ils arrivés sur le sol qui leur étoit destiné, que la guerre éclata de nouveau entre les Américains et les Indiens, et acheva de désoler ces malheureux colons.

Il est hors de doute que, seuls et sans appui, au milieu de ces forêts, ils auroient tous été massacrés, sans l'espèce de prédilection que toutes les nations indiennes voisines du Canada et de la Louisiane ont pour les Français; aussi tant qu'ils ne prirent point une part active à cette guerre, ils ne furent point inquiétés; mais l'armée américaine ayant obtenu un avantage marqué, près l'embouchure de la Grande-Kenhaway, et traversé l'Ohio, les habitans de Gallipoli se réunirent à elle. Dès-lors ils ne furent plus ménagés, et ne purent plus sortir de l'enceinte de leur village. De deux d'entre eux, qui s'en étoient éloignés de deux portées de fusil, l'un fut tué et scalpé, et l'autre fait prisonnier et emmené à une très-grande distance dans l'intérieur des terres. A mon passage à Gallipoli, on venoit de recevoir de ses nouvelles; il gagnoit fort bien sa vie à raccommoder les fusils, et à exercer son métier d'orfèvre, dans le village indien où il étoit, et n'annonçoit aucun desir de revenir avec ses compatriotes.

La guerre étant terminée, le congrès, pour indemniser ces malheureux Français des pertes successives qu'ils avoient éprouvées, leur donna vingt mille acres de terres, situées entre les

ceux qui partoient pour le Scioto, il n'y avoit pas un dixième qui fût propre aux travaux auxquels il devoit se livrer. Mais il ne convenoit pas aux spéculateurs, qui vendoient six livres l'acre de terre, qui ne valoit alors que vingt sous en Amérique, d'annoncer à ceux qu'ils engageoient à aller les exploiter, qu'ils seroient obligés, pendant les deux premières années, d'avoir, neuf heures par jour, la hache à la main, et qu'un bon bûcheron, n'ayant que ses bras, seroit plutôt à son aise sur ces bords fertiles, mais qu'il faut auparavant défricher, que celui qui, y arrivant avec deux ou trois cents louis dans sa bourse, ne seroit pas accoutumé à ce genre de travail. Cette cause, indépendamment de la guerre avec les Sauvages, étoit plus que suffisante pour plonger les nouveaux colons dans la misère, et étouffer la colonie dans sa naissance.

Le 25 juillet, nous partîmes de Gallipoli pour Alexandrie, qui en est éloignée de cent quatre milles, et nous y arrivâmes en trois jours et demi. L'emplacement désigné pour cette ville est à l'embouchure de la Grande-Scioto, et dans l'angle que forme la rive droite de cette rivière avec le bord nord-ouest de l'Ohio. Quoique le plan d'Alexandrie soit dressé depuis plusieurs

années, personne ne vient s'y fixer ; et le nombre de ses maisons n'est encore que de vingt, dont la plupart sont même des logs-houses. Cependant sa position est très-favorable, relativement aux nombreux établissemens, déjà formés au-dessus de cette nouvelle ville, sur la Grande-Scioto, dont les bords, moins élevés et plus humides, sont, dit-on, presque aussi fertiles que ceux de l'Ohio. La population seroit bien plus considérable, si les habitans n'y étoient pas, chaque automne, sujets à des fièvres intermittentes, extrêmement tenaces, et qui ne cessent qu'aux approches de l'hiver. Cette contrée est la plus insalubre de toutes celles qui composent le vaste Etat de l'Ohio. Le siége du gouvernement de ce nouvel Etat est à Chillicothe ; cette ville, où l'on compte environ cent cinquante maisons, est située à soixante milles de l'embouchure de la Grande Scioto. Il s'y publie une gazette qui paroît une fois la semaine.

A Alexandrie, et dans les autres petites villes des contrées de l'Ouest, qui sont situées sur un sol très-riche, l'intervalle qui existe entre chaque maison est presqu'entièrement couvert de Stramonium. Cette plante, dangereuse et d'une odeur désagréable, s'est propagée d'une

manière surprenante dans tous les endroits où le terrein a été découvert et cultivé depuis douze à quinze ans; et quoi que puissent faire les habitans, elle repousse tous les ans en plus grande quantité. On croit qu'elle a paru la première à James-Town en Virginie, d'où lui est venu le nom de *James-Weed*. Les voyageurs recouvrent de ses feuilles les plaies faites au dos de leurs chevaux par le froissement de la selle.

Le Bouillon-Blanc est la seconde plante européenne que j'ai trouvée très-multipliée dans les Etats-Unis, quoique dans une moindre proportion que le Stramonium. Elle est extrêmement commune sur la route qui conduit de Philadelphie à Lancaster; elle l'est moins passé cette ville, et je ne l'ai plus vue au-delà des monts Alléghanys.

Le 1[er] avril, nous arrivâmes à Limestone au Kentucky, cinquante milles plus bas qu'Alexandrie: ce fut là où se termina mon voyage sur l'Ohio. Nous avions fait trois cent quarante-huit milles en canot, depuis Wheeling, et mis dix jours à parcourir cette distance, pendant laquelle nous fûmes obligés de pagayer sans cesse, à cause du peu de rapidité du courant. Ce travail, déjà pénible à la longue, pour ceux

qui n'y sont point accoutumés, le devenoit encore davantage, à cause de la grande chaleur. Nous souffrions aussi beaucoup de la soif, ne pouvant nous désaltérer qu'en abordant aux habitations situées sur les bords de la rivière; car, pendant l'été, les eaux de l'Ohio acquièrent un tel degré de chaleur, qu'elles ne sont potables qu'après avoir été gardées à l'ombre pendant vingt-quatre heures. Cette chaleur excessive est causée, d'un côté, par la chaleur extrême du climat, dans cette saison, et de l'autre, par le peu de rapidité du courant.

J'avois fixé au 1er octobre, l'époque de mon retour à Charleston, dans la Caroline méridionale, et j'avois près de 1,000 milles à faire par terre, avant que d'y arriver, en exécutant le projet que j'avois conçu de passer par l'Etat de Tennessée, ce qui allongeoit beaucoup ma route. Pressé par le temps, j'abandonnai le projet que j'avois eu de descendre l'Ohio jusqu'aux *rapides*, et je me séparai de M. Samuel Craft, qui poursuivit seul, en canot, son voyage pour Louisville; d'où, après avoir descendu l'Ohio et le Mississipi, il devoit remonter la rivière des Yazous, pour se rendre aux Natchès, et revenir ensuite, par terre, dans l'Etat de

Vermont, où il espéroit être de retour vers le 15 novembre suivant, après avoir fait, en six mois, une tournée de près de 4,000 milles (onze cents lieues).

CHAPITRE XII.

Poissons et coquillages de l'Ohio; habitans des bords de cette rivière; agriculture; émigrant américain; rapports commerciaux de cette partie des Etats-Unis.

Les bords de l'Ohio, quoique élevés de vingt à soixante pieds, offrent à peine quelques substances pierreuses depuis Pittsburgh; et à l'exception de larges pierres détachées, de couleur grise, et assez tendres, que l'on remarque dans une étendue de dix à douze milles au-dessous de Wheeling, le reste ne paroît être qu'une terre végétale. Ce n'est que quelques milles avant Limestone, que l'on commence à observer un banc de pierre calcaire, dont l'épaisseur, assez considérable, ne permet pas de douter qu'il ne soit d'une grande étendue.

Deux espèces de cailloux, arrondis et de moyenne grosseur, garnissent abondamment le lit de l'Ohio, sur-tout à l'approche des îles, où ils sont accumulés par la force du courant; les uns, de couleur foncée, se cassent aisément; les autres, plus petits, et en moindre

quantité, sont d'un quartz blanc et à peine transparens.

Dans l'Ohio, ainsi que dans l'Alléghany, la Monongahela, et les autres rivières de l'Ouest, on trouve en abondance une espèce de Mulette, qui a depuis deux jusqu'à cinq pouces de longueur. On ne la mange point; mais la nacre, qui en est épaisse, sert à faire des boutons de manche. J'en ai vu à Lexington, qui étoient aussi beaux que ceux que l'on auroit pu faire avec la nacre que l'on emploie en Europe. Cette nouvelle espèce, que j'ai rapportée, a été désignée, par le citoyen Bosc, sous le nom de *Unio ohiotensis*.

L'Ohio abonde en poissons de différentes espèces. Le plus commun est le *Cat-Fish, Silurus Felis*. On le pêche à la ligne de fond, et on en prend de cette manière qui pèsent jusqu'à cent livres. Le premier pli de la nageoire supérieure de ce poisson, est formé par une arrête très-forte et très-aiguë, dont il se sert pour en tuer d'autres d'une moindre grosseur. Il nage quelques pouces au-dessous de celui qu'il veut attaquer, puis s'élevant rapidement, il lui perce le ventre à plusieurs reprises; c'est ce que nous eûmes occasion d'observer deux fois dans le cours de notre navigation. On

prend aussi le poisson à la lumière, en le perçant avec un long bâton, garni d'une pointe de fer, lorsqu'il s'approche du vase où elle est contenue.

Jusqu'en 1796 et 1797, les rives de l'Ohio furent si peu peuplées, que l'on comptoit à peine vingt-cinq à trente familles dans un espace de quatre cents milles (cent trente-trois lieues); mais depuis cette époque, des émigrans venus, la plupart, des contrées montagneuses de la Pensylvanie et de la Virginie, se sont portés, en grand nombre, sur ces bords fertiles, et les habitations se sont tellement multipliées, que, maintenant, elles ne sont éloignées les unes des autres que d'un à trois milles, et que du milieu de la rivière, nous en appercevions toujours quelques-unes.

Les habitans des bords de l'Ohio emploient la plus grande partie de leur temps à la chasse du cerf et de l'ours, dont ils vendent la peau. Le goût qu'ils ont contracté pour ce genre de vie, nuit à la culture de leurs terres; aussi, n'améliorent-ils pas sensiblement leurs nouvelles propriétés, qui sont ordinairement composées de cent à quatre cents acres, dont il n'y a que huit à dix de défrichés. Cependant, le produit qu'ils en retirent, avec le laitage de leurs vaches, fournit abondamment à leur subsistance

et à celle de leur famille, toujours très-nombreuse : car il en est peu où l'on ne compte six à sept enfans. Les maisons qu'ils habitent sont bâties sur les bords de la rivière, presque toujours dans des sites agréables, d'où l'on jouit de la plus belle perspective ; mais leur construction est loin de répondre à une situation aussi belle ; ce ne sont que de miserables logs-houses, sans fenêtres, et si petites, que deux lits en occupent une grande partie. Cependant deux hommes peuvent élever et terminer, en moins de trois jours, une de ces constructions, qui, par leur petitesse et leur chétive apparence, semblent plutôt appartenir à un pays où l'on ne peut se procurer le bois que très-difficilement, qu'à des contrées couvertes de forêts. Les habitans des bords de l'Ohio reçoivent, sans difficulté, les voyageurs qui leur demandent l'hospitalité ; ils leur donnent le couvert, c'est-à-dire, qu'ils leur permettent de coucher sur le plancher, enveloppés de leurs couvertures. On trouve chez eux du pain de maïs, du jambon fumé, du lait et du beurre, mais rarement autre chose ; aussi les dépenses pour la nourriture sont-elles peu coûteuses, dans cette partie des Etats-Unis, et généralement dans les contrées de l'Ouest.

La culture du maïs est à-peu-près la seule à laquelle ils se livrent, et quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elle soit perfectionnée, et que le sol soit encore plein de racines, il est cependant si fertile, que les tiges s'élèvent à dix ou douze pieds, et que l'on recueille annuellement vingt-cinq à trente quintaux de grains par acre. Pendant les trois premières années qui suivent les défrichemens, le bled pousse avec trop de force, et verse avant que d'épier, de sorte qu'on n'en peut semer qu'au bout de quatre à cinq ans, lorsque la terre a été dégagée de la plus grande partie des souches et des racines qui y restent dans les premiers temps. Les Américains de l'intérieur cultivent le bled, plutôt par spéculation pour en envoyer la farine dans les ports de mer, que pour leur consommation particulière : car les neuf dixièmes d'entr'eux ne font usage que du pain de maïs ; ils en font des pains de huit à dix livres, qu'ils font cuire dans des fours de campagne, ou de petites galettes, cuites sur une planche devant le feu. Ce pain se mange ordinairement chaud, et ne paroît pas très-bon à ceux qui n'y sont pas habitués.

Le Pêcher est le seul arbre à fruit que l'on cultive, jusqu'à présent, dans le pays. On ne

le soigne en aucune manière, et cependant il pousse avec tant de vigueur, qu'il rapporte dès la troisième année.

Le prix des meilleures terres, sur les bords de l'Ohio, n'excédoit pas encore trois piastres l'acre ; elles étoient même moins chères sur la rive gauche, dans les Etats de la Virginie et du Kentucky, où les titres de propriétés sont regardés comme moins bons.

Les deux rives de l'Ohio n'étant, pour ainsi dire, habitées que depuis huit à neuf ans, ainsi que les bords des rivières qui s'y jettent, les Américains qui sont venus s'y fixer ne participent encore que foiblement au commerce qui se fait par le Mississipi ; ce commerce consiste, en ce moment, en jambons et en morceaux de porc fumés, eaux-de-vie de grains et de pêches, beurre en baril, chanvre, pelleteries, et quelques farines. Ils envoient encore des bestiaux dans les Etats Atlantiques. De petits marchands, qui se fournissent à Pittsburgh et Wheeling, et qui descendent et remontent la rivière en canot, leur apportent de la menue mercerie, et sur-tout du thé et du café, et prennent quelques-uns de leurs produits en retour.

Plus de la moitié de ceux qui habitent les bords de l'Ohio, en sont encore les premiers

habitans, ou, comme on les nomme dans les Etats-Unis, les *First-Settlers*, espèces d'hommes qui ne peuvent se fixer sur le sol qu'ils ont défriché, et qui, sous prétexte de trouver des terres meilleures, un pays plus sain, une chasse plus abondante, poussent toujours en avant, se portent constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et vont s'établir dans le voisinage des nations sauvages, qu'ils bravent jusque dans leur pays. La mauvaise conduite qu'ils tiennent à leur égard, excite des querelles continuelles, qui amènent souvent des guerres sanglantes, dont ces peuples finissent toujours par être victimes, plutôt à cause de leur petit nombre, que par défaut de courage.

Avant d'arriver à Marietta, nous rencontrâmes un de ces *Settlers*, habitant des environs de Wheeling, qui, comme nous, descendoit l'Ohio, et avec lequel nous voyageâmes pendant deux jours. Seul, dans un canot de dix-huit à vingt pieds de long, et de douze à quinze pouces de large, il alloit visiter les bords du Missouri (1), à cent cinquante milles

---

(1) Les rives de cette rivière sont déjà habitées par les Américains, jusqu'à quarante milles de son em-

de son embouchure. L'excellente qualité des terres, qui passent pour y être plus fertiles que celles des bords de l'Ohio, et que le gouvernement espagnol faisoit alors distribuer *gratis*; la multitude de Castors, d'Élans, et surtout de Bisons, étoient les motifs qui l'engageoient à émigrer dans ces contrées lointaines, d'où, après avoir déterminé un lieu convenable pour s'y fixer avec sa famille, il devoit revenir la chercher sur les bords de l'Ohio, ce qui l'obligeoit à faire trois fois un voyage de quatorze à quinze cents milles (cinq cents lieues). Son costume, comme celui de tous les chasseurs américains, consistoit en une veste ronde à manches, un pantalon et une large ceinture de laine, de couleur jaune et rouge. Une carabine, un *Tomahauck*, petite hache dont les Indiens se servent pour couper du bois et achever de tuer leurs ennemis, deux piéges à castor, et un large couteau, pendu à sa ceinture, constituoient son attirail de chasse. Une couverture composoit tout son bagage. Tous les

---

bouchure dans le Mississipi. On porte le nombre de ceux qui y sont établis à trois mille, et il augmente continuellement par les émigrations successives qui se font du Kentucky et des Hautes-Carolines.

soirs, il campoit sur les bords de la rivière, où il passoit la nuit auprès du feu; et lorsqu'il jugeoit l'endroit favorable à la chasse, il s'enfonçoit dans les bois, pour plusieurs jours : et avec le produit de sa chasse, il se procuroit les moyens de subsister, et de nouvelles munitions, avec les peaux des animaux qu'il avoit tués. Tels étoient les premiers habitans du Kentucky et du Tennessée, dont il ne reste aujourd'hui qu'un très-petit nombre. Ce sont eux qui commencèrent à défricher ces contrées fertiles, et les arrachèrent aux Sauvages, qui leur en disputèrent la possession avec acharnement ; ce sont eux qui s'en assurèrent enfin la propriété, après cinq à six années d'une guerre sanglante : mais la longue habitude d'une vie errante et inoccupée, les a empêchés de jouir du fruit de leurs travaux, et de profiter du prix extraordinaire auquel se sont élevées ces terres en peu de temps ; ils ont émigré dans des contrées plus éloignées, où ils ont été former de nouveaux établissemens. Il en sera de même de la plupart de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant, qui les y a amenés, les en fera émigrer. A ceux-ci succéderont de nouveaux émigrans, venant également des Etats Atlantiques, qui abandonneront leurs terres,

pour veuir chercher une température plus douce, et un sol plus fertile. Le prix qu'ils en retireront, suffira pour payer leurs nouvelles acquisitions, dont la jouissance paisible est assurée par une population nombreuse. Ces derniers venus, au lieu de logs-houses, dont les habitans actuels se contentent, bâtiront des maisons en planches, ils défricheront une plus grande quantité de terres, et mettront autant d'activité et de persévérance, à améliorer leurs nouvelles propriétés, que les premiers en mettent à se livrer à leur passion pour la chasse. A la culture du maïs, ils joindront celle du bled, du tabac et du chanvre. De riches pâturages nourriront de nombreux troupeaux, et un débit avantageux de tous les produits du pays, leur sera assuré par l'Ohio.

La position de cette rivière, la plus heureuse qui soit dans les Etats-Unis, doit la faire considérer comme le centre d'activité du commerce entre les Etats de l'Est et ceux de l'Ouest; c'est par elle, que ces derniers reçoivent les objets manufacturés, que l'Europe, l'Inde et les Antilles fournissent aux premiers, et elle est la seule voie de communication ouverte avec l'Océan, pour l'exportation des denrées que fournit la vaste et fertile partie des Etats-Unis, com-

prise entre les monts Alléghanys, les lacs et la rive gauche du Mississipi.

Tous ces avantages, réunis à la salubrité du climat et à la beauté des sites, animés, au printemps, par une foule de bateaux de transport, que le courant entraîne avec une rapidité incroyable, et par le spectacle extraordinaire de vaisseaux de haut tonnage, qui, du milieu de ce vaste continent, se rendent directement aux Antilles; tous ces avantages, dis-je, me font envisager les bords de l'Ohio, depuis Pittsburgh jusqu'à Louisville inclusivement, comme devant être, d'ici à vingt ans, la partie des Etats-Unis la plus peuplée et la plus commerçante. C'est aussi celle à laquelle je n'hésiterois pas de donner la préférence, pour y fixer mon séjour.

CHAPITRE XIII.

Limestone ; route de Limestone à Lexington ; Washington ; salines de Mays-Lick ; Millesburgh ; Paris.

LIMESTONE, située sur la rive gauche de l'Ohio, n'est composée que de trente à quarante maisons, construites en planches. Cette petite ville, bâtie depuis plus de quinze ans, auroit dû, à ce qu'il semble, avoir acquis plus d'extension. Elle a été long-temps le lieu où abordoient tous les émigrans venus des Etats du Nord, par la voie de Pittsburgh, et elle est encore l'entrepôt de toutes les marchandises envoyées de Philadelphie et de Baltimore, au Kentucky.

Les voyageurs qui arrivent à Limestone, par l'Ohio, trouvent difficilement des chevaux à louer pour se rendre à leur première destination. On n'en trouve guère qu'à acheter, et je crois que les habitans savent, aussi bien que ceux de Shippensburgh, profiter de l'occasion. Comme je me proposois de séjourner quelque temps à Lexington, et, par suite, d'être à même

de faire un marché moins désavantageux, je me décidai à faire la route à pied, et je laissai, au maître de la taverne où j'étois descendu, mon porte-manteau, qu'il se chargea, moyennant une piastre, de me faire passer à Lexington, et je partis le même jour. On compte, de Limestone à Lexington, soixante-cinq milles, que je fis en deux jours et demi. La première ville que l'on rencontre est Washington, qui n'en est qu'à quatre milles. Elle est plus considérable que Limestone; on y compte environ deux cents maisons, toutes en planches, et bâties des deux côtés de la route. Le commerce y est très-actif; il consiste principalement en farines, que l'on exporte à la Nouvelle-Orléans. On voit, dans les environs, de très-belles habitations, dont les terres sont aussi bien cultivées, et les clôtures aussi bien entretenues, que dans la Virginie et la Pensylvanie. Je fis sept milles dans la première soirée, et le lendemain je me rendis à Springfield, composée de cinq à six maisons, au nombre desquelles sont deux tavernes spacieuses et bien bâties, où se rassemblent les habitans des environs. De-là, je passai par Mays-Lick, où l'on trouve une saline. Je m'y arrêtai pour examiner les procédés que l'on suit dans ce pays, pour l'extraction du sel.

Le puits qui fournit l'eau salée, a environ vingt pieds de profondeur, et n'est éloigné que de cinquante à soixante toises de la rivière *Salt-Lick*, dont les eaux sont légèrement saumâtres, pendant l'été. On se sert, pour l'évaporation, de chaudières de potin, contenant environ deux cents pintes et semblables, pour la forme, à celles dont on se sert en France pour faire la lessive. On en met dix ou douze, à la file, sur une fosse de quatre pieds de profondeur, et d'une largeur proportionnée à leur diamètre, de manière que leurs côtés reposent sur les bords du fossé, et y sont affermis par quelques poignées d'argile, qui ne remplissent que très-imparfaitement les vides qui existent entre ces chaudières. Le bois, que l'on coupe en bûches d'environ trois pieds, est jeté par une des extrémités de la fosse. Ces espèces de fourneaux sont peu économiques, et consomment une quantité prodigieuse de bois. J'en fis l'observation aux gens employés à cet atelier; ils me répondirent qu'ils n'ignoroient pas qu'il existoit de meilleurs procédés, mais qu'ils n'en suivroient pas moins leur méthode, jusqu'à ce que quelques gens *du Vieux pays* (c'est ainsi que l'on nomme les Européens) fussent venus leur apprendre à mieux faire. La cherté

de la main-d'œuvre, pour l'exploitation et le transport du bois, et le peu de principes salins que l'eau tient en dissolution, font que le sel y est toujours à un très-haut prix; on le vend environ quatre piastres le quintal. C'est cette cherté qui engage beaucoup de gens à chercher des sources salées. On les trouve ordinairement dans les endroits désignés sous le nom de *Licks*, où les Bisons, les Elans et les Cerfs, qui existoient dans le Kentucky avant l'arrivée des Européens, alloient, par centaines, lécher les molécules salines, dont le sol est imprégné. Il existe dans cet Etat, et dans celui du Tennessée, de ces charlatans qui, au moyen d'une baguette de noisetier, prétendent découvrir les sources d'eaux salées et celles d'eaux douces; mais ils ne sont consultés que par les gens les moins éclairés du pays, qui même ne les appellent, que lorsque quelques circonstances les ont déterminés à fouiller une partie de terrein, où ils supposent une de ces sources.

Le pays que l'on traverse, dix milles avant d'arriver à Mays-Lick, et huit milles après qu'on l'a quitté, n'offre aucune habitation. Le sol en est sec et aride; le chemin est couvert de grosses pierres calcaires plates, de couleur

bleue dans l'intérieur, et dont les bords sont arrondis. Les seuls arbres que l'on observe, sont des Chênes blancs, *Quercus alba*, et des Noyers, *Juglans hickery*, dont le peu d'élévation et la mauvaise apparence indiquent assez la stérilité du sol, causée, sans doute, par les mines de sel qu'il renferme.

De Mays-Lick, je me rendis à Millesburgh, composé de cinquante maisons; j'y fus rendre visite à M. Savary, qui avoit été lié assez particulièrement avec mon père, et sur son invitation, je quittai mon auberge, et vins loger chez lui. M. Savary est un des grands propriétaires de ces contrées; il possède plus de quatre-vingt mille acres de terres, tant dans la Virginie, que dans le Kentucky et le Tennessée. Les impôts qu'il paye, quoique modiques, lui sont cependant onéreux, d'autant plus qu'il ne trouve que difficilement aujourd'hui, à vendre ses terres; parce que les émigrations des Etats de l'Est, ayant pris une autre direction, ne se portent plus que foiblement vers le Kentucky.

Près de Millesburgh, coule une petite rivière de cinq à six toises de large, sur laquelle sont établis deux moulins à scie. Les eaux étoient alors si basses, que je la traversai sur de grosses pierres calcaires, qui en formoient, en partie,

le fond, et qui étoient alors hors de l'eau. Dans l'hiver, au contraire, elle grossit à un tel point, que l'on ne peut la passer que sur un pont élevé de plus de vingt-cinq pieds. Les ponts établis sur les petites rivières, *Creeks*, que l'on rencontre fréquemment dans l'intérieur du pays, sur-tout dans les Etats de l'Est, sont tous faits avec des troncs d'arbres, non assujetis, et placés transversalement les uns à côté des autres. Ces ponts ne sont point entretenus; et lorsque l'on voyage à cheval, il est toujours prudent d'en descendre, pour les traverser.

Avant d'arriver à Lexington, on passe par Paris, chef-lieu du comté de Bourbon. Cette petite ville, où l'on ne comptoit que dix-huit maisons en 1796, en a aujourd'hui plus de cent cinquante, dont plus de la moitié sont en briques. Elle est située au milieu d'une plaine agréable, assez étendue, et arrosée par une petite rivière, sur laquelle sont plusieurs moulins à bled. Tout y annonce l'aisance des habitans. Sept à huit étoient à boire le whiskey, dans une fort belle taverne, où je m'étois arrêté pour laisser passer la grande chaleur. Après avoir répondu aux différentes questions qui me furent faites concernant le but de mon

voyage, l'un d'eux m'engagea à venir dîner chez lui, voulant absolument me faire faire connoissance avec un de mes compatriotes, arrivé, depuis peu, du Bengale. Je cédai à ses instances, et je trouvai, en effet, un Français, qui avoit quitté Calcutta, pour venir demeurer au Kentucky. Il s'étoit fixé à Paris, où il exerçoit la profession de maître-d'école.

CHAPITRE XIV.

Lexington ; fabriques qui y sont établies ; commerce ; M. le D. S. Brown.

LEXINGTON, chef-lieu du comté de la Fayette, est situé au milieu d'un *éclairci* d'environ trois cents arpens, entouré de bois, comme toutes les autres petites villes des Etats-Unis, qui ne sont pas sur les bords de la mer. Cette ville est tracée sur un plan régulier, et ses rues, suffisamment larges, se coupent à angles droits. Le défaut de pavés les rend très-boueuses en hiver, et même quand il pleut. Les maisons, dont la plupart sont en briques, se trouvent disséminées sur une étendue de quatre-vingts à cent arpens, à l'exception de celles qui forment la principale rue, *Main-Street*, où elles sont contiguës les unes aux autres. Cette ville, fondée en 1780, est la plus ancienne et la plus considérable des trois nouveaux Etats de l'Ouest; elle contient environ trois mille habitans. Francfort, siége du gouvernement du Kentucky, qui en est éloigné de vingt-quatre milles, est moins peuplé. On peut attribuer

l'accroissement rapide de Lexington, à sa position au centre d'une des parties les plus fertiles du pays, comprise dans une espèce de demi-cercle, formé, à cet endroit par la rivière du Kentucky.

Il y a à Lexington deux imprimeries, dans chacune desquelles il se publie une gazette, qui paroît deux fois la semaine. Une partie du papier est fabriqué dans le pays : il revient à un tiers plus cher qu'en France. Celui qui est employé pour l'écriture, originairement importé d'Angleterre, vient par la voie de Philadelphie et de Baltimore. Deux belles corderies, toujours en activité, fournissent au gréement des navires, que l'on construit sur l'Ohio. Sur les bords de la petite rivière, qui coule auprès de la ville, sont établies plusieurs tanneries, qui suffisent aux besoins des habitans. J'apperçus, à la porte de ces tanneries, des cuirs forts, de couleur jaune, tannés avec le Chêne Quercitron; je vis par là que cet arbre croissoit dans le Kentucky, quoique je ne l'eusse pas remarqué entre Limestone et Lexington; il est vrai que je n'avois vu que des terreins arides, ou extrêmement fertiles, et cet arbre ne croît, ni dans l'un, ni dans l'autre, ainsi que je l'ai observé depuis. Il se plaît de

préférence dans les parties montagneuses, où le terrein est graveleux et un peu humide.

Le défaut de bras excite l'industrie des habitans de ce pays. A mon passage à Lexington, un d'entre eux venoit d'obtenir une patente pour une nouvelle machine à clous, plus parfaite et plus expéditive, que celle dont on se sert dans les prisons de New-Yorck et de Philadelphie, et un autre en annonçoit une propre à moudre et à nettoyer le chanvre, et scier le bois et les pierres. Cette machine, mue par un cheval, ou par un courant d'eau, peut, suivant son inventeur, briser et nettoyer huit milliers pesant, de chanvre, par jour.

Les fabriques de Lexington se soutiennent, et les entrepreneurs passent même pour faire de bonnes affaires, malgré l'extrême cherté de la main-d'œuvre. Cette cherté vient de ce que les habitans se livrent de préférence à l'agriculture, et qu'il en est peu qui fassent apprendre des métiers à leurs enfans, dont ils ont besoin pour les aider dans leurs travaux; La comparaison suivante va rendre plus sensible cette disette d'artisans dans les Etats de l'Ouest. A Charleston en Caroline, et à Savannah en Géorgie, un ouvrier blanc, de l'état de menuisier, charpentier, maçon, ferblan-

tier, tailleur, cordonnier, &c. gagne deux piastres par jour, et ne peut vivre à moins de six par semaine. A New-Yorck et Philadelphie, il n'a qu'une piastre, et il lui en coûte quatre par semaine. A Marietta, Lexington et Nasheville, dans le Tennessée, cet ouvrier gagne d'une piastre à une piastre et demie par jour; et il peut subsister une semaine avec le produit d'une journée. Un autre exemple pourra servir encore à donner une idée du bas prix des denrées de première nécessité dans les Etats de l'Ouest. La pension où j'ai vécu pendant mon séjour à Lexington, passe pour une des meilleures de la ville, et on est très-abondamment servi, à raison de deux piastres par semaine. L'on vit, dit-on, à aussi bon compte dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, qui comprend le Connecticut, le Massachusets et le New-Hampshire; mais le prix de la main-d'œuvre y est moins élevé, et se trouve par-là plus en proportion avec le prix des denrées.

Indépendamment de ces manufactures, qui sont établies à Lexington, il existe encore dans le pays, quelques fabriques de poterie commune, et un ou deux moulins à poudre, dont les produits sont consommés dans le pays, et exportés, mais en petite quantité, dans la Haute-

Caroline et dans la Basse-Louisiane. Le soufre se tire de Philadelphie, et le salpêtre se fabrique dans le pays. Les terres qui fournissent aux lessivages, sont tirées des grottes ou cavernes, que l'on trouve sur le penchant des hautes collines, dans la partie la plus montagneuse de cet Etat. Les terres y sont extrêmement riches en principes nitreux; ce qui est évidemment dû à la roche calcaire, aux dépens de laquelle toutes ces excavations sont formées, ainsi qu'aux substances végétales, qui sont accidentellement poussées dans leur intérieur. Ce qui paroîtroit démontrer que l'assimilation des matières animales n'est pas absolument nécessaire, même dans la formation des nitrières artificielles, pour produire un plus haut degré de nitrification. Le salpêtre de première cuite se vend un huitième de piastre la livre (environ treize sous, argent de France). Dans les divers échantillons que j'ai vus, je n'ai apperçu aucun indice de sel marin. Les procédés que l'on suit dans les travaux, sont tout aussi défectueux que ceux de la fabrication du sel; je parle seulement ici de ce qui concerne l'extraction du salpêtre, n'ayant pas vu les moulins à poudre. Je finirai par observer que ce n'est que dans le Kentucky et le Tennessée,

qu'il se fabrique du salpêtre, et que cette fabrication n'a pas lieu dans les Etats Atlantiques.

Les marchands de Lexington font, presque tous, le commerce du Kentucky. Ils reçoivent leurs marchandises de Philadelphie et de Baltimore, en trente-cinq ou quarante jours, y compris les deux journées et demie de marche, depuis Limestone, où débarquent toutes les marchandises destinées pour le Kentucky. Le prix total du transport est de sept à huit piastres par quintal. Les sept dixièmes des objets fabriqués, qui se consomment au Kentucky, ainsi que dans le reste des Etats-Unis, y sont importés d'Angleterre; ils consistent principalement en grosse et fine quincaillerie; viennent ensuite la coutellerie, la clouterie et la ferblanterie; et enfin, la draperie, la mercerie, la droguerie et la poterie fine. Les mousselines, les nankins, le thé, &c. sont directement importés de l'Inde dans les Etats-Unis, par les vaisseaux américains; et l'on tire des Antilles, le café et le sucre brut, de plusieurs qualités : car il n'y a que les habitans les moins fortunés qui fassent usage du sucre d'Erable.

Les marchandises françaises, qui pénètrent dans ces contrées, se réduisent à quelques soie-

ries, comme taffetas, bas de soie de gange, &c. aux eaux-de-vie et aux meules de moulins, malgré leur poids considérable et la distance des ports de mer.

De Lexington, les diverses marchandises se répartissent dans l'intérieur de l'Etat, et l'excédent est envoyé, par terre, dans le Tennessée. Il est facile aux marchands de faire de bonnes affaires; car, d'une part, ils reçoivent ordinairement un an de crédit, des maisons de commerce de Philadelphie et de Baltimore; et de l'autre, comme ils sont peu nombreux, ils sont toujours les maîtres de fixer, en leur faveur, le cours des produits territoriaux, qu'ils prennent en échange de leurs marchandises : car, vu la rareté extrême du numéraire, la plupart des transactions se font par voie d'échange. Néanmoins, les marchands mettent tout en usage pour attirer à eux le peu qui existe en circulation; et dans quelques circonstances, il est telles ou telles marchandises qui ne se vendent que pour de l'argent, ou en échange de certains produits, dont le débit est toujours assuré, tels que de la toile du pays ou du chanvre. Les paiemens en nature apportent toujours une différence de quinze à vingt pour cent, au profit du mar-

chand. Tout le numéraire, recueilli par le commerce, est envoyé, par terre, à dos de cheval, à Philadelphie : j'en ai vu partir des convois de quinze à vingt chevaux (1). La difficulté du transport, fait que l'on recherche beaucoup les billets de la banque des Etats-Unis; on les escompte contre des espèces monnoiées, avec un bénéfice de deux pour cent. Les marchands établis dans les parties les plus éloignées, les reçoivent sans difficulté; mais les habitans des campagnes n'en veulent point, parce qu'ils craignent d'en recevoir de faux. J'ajouterai qu'il n'existe aucune espèce de produits territoriaux du Kentucky, à l'exception du *Gensing*, qui soit susceptible, pour sa valeur, de pouvoir supporter les frais de transport, par terre, de cet Etat à Philadelphie; car il est démontré que vingt-cinq livres pesant, coûteroient davantage à expédier, par cette voie, même en remontant l'Ohio, qu'un

(1) La distance de Lexington à Philadelphie, par la route de la Pensylvanie, est d'environ six cent cinquante milles (deux cent seize lieues). Ceux qui sont appelés dans cette ville, pour des affaires de commerce, font ordinairement ce voyage en automne, et mettent vingt à vingt-quatre jours à parcourir cet espace.

millier par celle du fleuve, sans compter le trajet de mer, quoique l'on ait de fréquens exemples, que la traversée de la Nouvelle-Orléans à Philadelphie ou New-Yorck, soit quelquefois aussi longue que celle de France aux Etats-Unis.

La monnoie courante, dans les Etats du Kentucky et du Tennessée, a les mêmes divisions qu'en Virginie. On compte six shellings au dollar ou à la piastre. Les *cents*, qui correspondent à-peu-près à nos sous, quoiqu'ayant cours forcé, ne paroissent pas dans la circulation. Les quarts, les huitièmes et les seizièmes de piastres forment la petite monnoie blanche. Comme elle est très-rare, on y supplée par un moyen mauvais, mais qui paroît nécessaire, et qui consiste à couper les piastres en morceaux. Comme chacun est en droit de faire cette division, il y a des gens qui la font pour détourner, à leur profit, un peu de matière. Aussi, dans le commerce de détail, le vendeur lâche-t-il plus facilement la main pour une piastre ou dollar rond, que pour sa valeur en quatre ou huit morceaux.

J'ai su, de personnes bien instruites, que pendant la dernière guerre, les farines s'étant maintenues, à la Nouvelle-Orléans, à un taux

avantageux, l'on estimoit que les exportations qui en avoient été faites du Kentucky, avoient balancé le prix des importations des marchandises anglaises, venues de Philadelphie et de Baltimore, par la voie de l'Ohio; mais depuis la paix, les demandes de farines et de salaisons ayant cessé dans les Antilles, le bled est tombé à vil prix; de sorte que la balance du commerce se trouvoit être entièrement défavorable au pays.

Pendant mon séjour à Lexington, je vis fréquemment M. le docteur S. Brown, Virginien, médecin de la faculté de médecine d'Edimbourg, et membre de la société philosophique, pour lequel plusieurs membres de cette société m'avoient donné des lettres de recommandation. Une réputation méritée place, sans contredit, M. le docteur Brown, au premier rang des médecins établis dans toutes ces contrées. Recevant régulièrement les journaux scientifiques de Londres, il est toujours au courant des nouvelles découvertes, et il les fait tourner à l'avantage de ses concitoyens. C'est à lui qu'ils sont redevables de l'introduction de la vaccine. Il avoit déjà vacciné plus de cent cinquante personnes dans le Kentucky, que l'on étoit encore aux premiers essais, à New-Yorck et à Phila-

delphie. M. le D. S. Brown s'occupe aussi à recueillir les fossiles et autres productions naturelles, qui abondent dans ce pays intéressant. J'ai vu, chez lui, plusieurs dépouilles de très-gros poissons, inconnus, pêchés dans la rivière Kentucky, et qui étoient remarquables par leurs formes singulières. L'analyse des eaux minérales de Mud-Lick, devoit occuper ses premiers loisirs. Ces eaux sont à soixante milles de Lexington; elles ont de la réputation, et les personnes les plus distinguées du pays étoient à les prendre, lorsque je passai dans cette ville. Les Transactions philosophiques, et le *Monthly-Review*, publiés à New-Yorck, par le docteur Micthill, sont les ouvrages périodiques, où M. le docteur Brown dépose le fruit de ses observations et de ses recherches.

J'eus aussi le plaisir de faire connoissance avec plusieurs Français, établis dans ces contrées; M. Robert, auquel j'étois recommandé de la part de M. Marbois, le jeune, alors dans les Etats-Unis, et MM. Duhamel et Mentelle, fils des membres de l'Institut national du même nom. Ces deux derniers sont établis aux environs de Lexington; le premier comme médecin, et le second comme cultivateur. Je re-

çus d'eux les marques d'attentions et d'égards, si précieuses à un étranger, éloigné de sa patrie et de ses amis; et je m'estime heureux de pouvoir ici leur en témoigner publiquement ma reconnoissance.

CHAPITRE XV.

Départ de Lexington; culture de la Vigne au Kentucky; passage des rivières Kentucky et Dick; départ pour Nasheville; Mulder-Hill; passage de Green-River.

Je partis, le 10 août, de Lexington, pour Nasheville, dans l'Etat de Tennessée; et comme l'établissement, formé pour naturaliser la vigne, dans le Kentucky, n'étoit qu'à quelques milles hors de ma route, je me décidai à aller le visiter. Il n'est point d'Américain, qui ne mette un intérêt très-vif à toutes les tentatives de ce genre; et plusieurs personnes, dans les Etats Atlantiques, m'avoient parlé des succès qui avoient couronné cette entreprise. Les vins de France, étant un des principaux articles de notre commerce avec les Etats-Unis, je voulus savoir à quoi m'en tenir, sur le degré de prospérité, que cet établissement pouvoit avoir acquis. Cependant, d'après la manière assez indifférente dont j'en avois entendu parler dans le pays, je soupçonnois d'avance, que les premiers essais n'avoient pas été très-heureux.

A quatorze milles de Lexington, je quittai la route d'Hickman-Ferry; je pris sur la gauche, et je m'égarai au milieu des bois, de sorte que je n'arrivai que le soir *à la Vigne* (Vine-Yard), où je fus fort bien accueilli par M. Dufour, qui en dirige les travaux. Il m'engagea à coucher, et à passer la journée suivante avec lui: ce que j'acceptai.

Il règne, dans les Etats-Unis, un esprit public, qui fait saisir avidement tous les projets qui tendent à enrichir le pays, par l'agriculture et le commerce. Celui d'acclimater la vigne, au Kentucky, fut accueilli avec empressement. Plusieurs particuliers se réunirent, en société, pour le mettre à exécution; et il fut arrêté que l'on établiroit un capital de dix mille piastres, divisé en deux cents actions, de cinquante piastres chacune. Ce capital fut bientôt rempli. M. Dufour, chef d'une petite colonie suisse, qui, depuis sept à huit ans, étoit venu s'établir au Kentucky, et qui avoit proposé cette entreprise, fut chargé de chercher le sol convenable, de se procurer des plants de vigne, et de faire tout ce qu'il jugeroit nécessaire, pour en assurer la réussite. L'emplacement qu'il a choisi et défriché, est situé sur la rivière Kentucky, à

vingt milles de Lexington. Le sol en est excellent, et la vigne est plantée sur un coteau à pente et rapide, exposé au midi, et dont la base est à deux cents toises de la rivière.

M. Dufour se proposoit de passer en France, pour se procurer les plants de vignes; et pour cet effet, il s'étoit rendu à New-Yorck : mais la guerre, ou d'autres causes que j'ignore, l'empêchèrent de partir, et il se contenta de rassembler, dans cette ville et à Philadelphie, des pieds de toutes les espèces qu'il put trouver chez les particuliers qui en avoient dans leurs jardins. Il en fit une collection de vingt-cinq espèces, qu'il rapporta au Kentucky, où il s'occupa de les multiplier. Mais le succès ne répondit pas à ses soins; il n'est resté que quatre ou cinq variétés, entre autres celles qu'il désigne sous le nom de Bourgogne et de Madère, et la première ne réussit pas bien: le raisin pourrit toujours avant la maturité. Lorsque je les vis, les grappes étoient rares et maigres, les grains petits, et tout annonçoit que la vendange de l'année 1802, ne seroit pas plus abondante que celles des années précédentes. Les ceps de Madère paroissoient, au contraire, donner quelques espérances; sur cent cinquante à deux cents, il y avoit un tiers qui étoit chargé

de grappes très-belles. Ces vignes n'occupent qu'une étendue de six arpens; elles sont plantées et fixées avec des échalas, comme dans les environs de Paris. Le voisinage des bois y attire une espèce d'oiseaux, qui fait beaucoup de dégâts, et la nature du pays est un grand obstacle à ce que l'on puisse les en écarter.

Telle étoit alors la situation de cet établissement, auquel les actionnaires ne prenoient plus qu'un foible intérêt, et qui devoit encore éprouver un échec, par la division de la famille de M. Dufour, dont une partie étoit sur le point de partir, pour aller s'établir sur les rives de l'Ohio. Ces détails suffisent pour donner, sur l'état, prétendu florissant, des vignes du Kentucky, une idée bien différente de celle que l'on auroit pu s'en former, d'après le récit pompeux qui en a été fait, il y a quelques mois, dans nos papiers publics.

Je profitai de mon séjour chez M. Dufour, pour lui demander dans quelle partie du Kentucky s'étoit fixée la nombreuse émigration de ses compatriotes, dont il fut aussi beaucoup question dans nos gazettes en 1793 et 1794. Il me répondit qu'en effet un grand nombre de Suisses avoient eu le projet d'y passer; mais qu'au moment de partir, la plupart avoient

changé d'avis, et que toute la colonie s'étoit réduite à sa famille et à quelques amis, formant en totalité onze personnes.

Je ne partis de *la Vigne* que le second jour de mon arrivée. M. Dufour m'offrit, pour abréger ma route, de me conduire à travers bois, à Hickman-Ferry, où l'on traverse la rivière Kentucky. J'acceptai sa proposition, et quoique la distance ne fût que de quatre milles, nous mîmes cependant près de deux heures à y arriver, parce que nous étions obligés de mettre pied à terre, soit pour gravir ou descendre des collines très-escarpées, soit pour faire sauter plus aisément nos chevaux par-dessus des troncs d'arbres pourris, entassés les uns sur les autres. Le sol, aussi fertile que dans les environs de Lexington, sera d'une culture plus difficile, à cause de la grande inégalité du terrein. Les Hêtres, les Noyers, les Chênes à gros glands, forment principalement la masse des forêts. Nous traversâmes cependant les parties de bas-fond, attenantes à la rivière, couvertes exclusivement de superbes platanes. Quelques personnes du pays redoutent le voisinage de ces arbres; ils croyent que le duvet, dont le dessous des feuilles est tapissé dans le printemps, et qui s'en détache dans

le cours de l'été, est une cause prédisposante de la pulmonie, en produisant une irritation des poumons, presque insensible, mais continue.

Dans cette saison, la rivière Kentucky est si basse, à Hickman-Ferry, qu'on la passe à gué.

Je m'arrêtai quelques momens à la taverne où l'on tient le bac dans les hautes eaux; et pendant que l'on donnoit le maïs à mon cheval, je descendis sur le bord de la rivière, pour la considérer plus à mon aise. Ses bords sont formés par une masse énorme de pierres calcaires, taillée à pic, haute de cent cinquante pieds, et qui porte, depuis le bas jusqu'en haut, les traces évidentes de l'action des eaux, qui l'ont usée. Une rue large et longue, dont les maisons sont disposées en ligne droite, peut donner une idée du canal de cette rivière à Hickman-Ferry; elle grossit prodigieusement au printemps et en automne, et ses eaux s'élèvent alors, en quelques jours, de soixante à soixante-dix pieds.

Je rencontrai, dans cette taverne, un habitant du pays, qui demeuroit à soixante milles plus loin. Cet homme, avec lequel je liai conversation, et qui me parut jouir d'une exis-

tence aisée, m'engagea beaucoup à venir passer une huitaine de jours chez lui; et comme il supposoit que je cherchois des terres pour m'établir, ce qui est ordinairement le but des personnes qui visitent le Kentucky, il m'offrit de m'en indiquer de bonnes, desirant beaucoup, disoit-il, avoir pour voisin un habitant *du Vieux pays*. Il m'est souvent arrivé, dans cet Etat et dans celui du Tennessée, de refuser de pareilles propositions, de personnes inconnues, que je rencontrois dans les tavernes, ou chez lesquelles je demandois à loger, et qui m'invitoient ensuite à passer quelques jours dans leur famille.

A un mille de la *Kentucky,* je quittai la route de Danville, et je pris celle d'Harrods-Burgh, pour me rendre chez le général Adair, pour lequel le docteur D. Ramsay, de Charleston, m'avoit donné une lettre de recommandation. J'arrivai chez lui dans la même journée. Je traversai *Dicks-River,* moins large de moitié que la *Kentucky*, et qui, comme cette rivière, est agréable dans cette saison. Son lit est également creusé, et comme encaissé dans le roc. La partie de la rive droite, opposée à l'endroit où l'on aborde, présente un roc vif, de substance calcaire, de plus de deux cent cinquante

pieds d'élévation. Les couches forment une masse continue, qui ne présente aucun interstice, et qui sont seulement distinguées par des zônes bleuâtres et parallèles, dont la couleur tranche sur la blancheur du reste de la masse. A partir du sommet, on voit, à différentes hauteurs, des sillons creusés dans le roc, très-rapprochés, et qui se prolongent indéfiniment. Ces sillons ont été visiblement formés par le courant de la rivière, qui, à des époques réculées, avoit son lit à ces différens niveaux. Ainsi que la *Kentucky*, *Dicks-River* éprouve, au printemps et dans l'automne, des crues d'eaux extraordinaires. La couche de terre végétale, qui couvre le roc, ne paroît pas avoir plus de deux à trois pieds d'épaisseur. On y voit des Cèdres de Virginie. Cet arbre, qui aime les endroits élevés, où la substance calcaire est la plus rapprochée de la superficie du sol, y vient très-bien; mais les autres arbres, tels que le Chêne noir, le Noyer Hickery, &c., y sont rabougris, et de la plus chétive apparence.

Le général Adair étoit absent, lorsque j'arrivai dans son habitation. Madame son épouse m'accueillit de la manière la plus obligeante, et pendant cinq à six jours, que je restai chez

elle, j'en reçus toutes les marques d'attention et de bienveillance, qu'auroit eu droit d'attendre un ami particulier de la maison.

Une maison vaste et commode, un grand nombre de domestiques noirs, des équipages, tout annonçoit l'opulence du général, qui, comme l'on sait, n'est pas toujours, en Amérique, l'apanage des personnes qui sont décorées de ce titre. Son habitation est située près de Harrods-Burgh, dans *Mercer-Conty*. De magnifiques vergers de Pêchers, de vastes champs de maïs, environnent la maison. Le sol y est d'une fertilité extrême, qui se manifeste par la grosseur des tiges, par leur hauteur extraordinaire, et par l'abondance des récoltes, qui donnent annuellement trente-cinq à quarante quintaux de grain, par acre. La masse des forêts environnantes, est composée des espèces d'arbres, que l'on observe dans les meilleurs cantons, tels que le *Gleditsia 3-acanthos*, *Guilandina dioica*, *Ulmus viscosa*, *Morus rubra*, *Corylus*, *Annona triloba*. Enfin, plusieurs milles à la ronde, la surface du terrein est plane, ce qui est assez rare dans ce pays.

Ne pouvant différer davantage à continuer mon voyage, je n'acceptai pas l'invitation de madame Adair, qui m'engageoit à rester jus-

qu'au retour de son mari, et je partis le 20 août, pour continuer ma route vers Nasheville, regrettant beaucoup de n'avoir pas pu faire la connoissance du général.

Ma première journée fut de vingt-quatre milles, et je vins coucher chez Hays, qui tient taverne à cinquante milles de Lexington. Harrods-Burgh, que je traversai ce jour-là, n'est encore composé que d'une vingtaine de maisons, éparses et bâties en planches. Douze milles plus loin, je regagnai, à Chaplain-Fork, la route de Danville. Dans cet intervalle, qui n'est pas habité, le sol est excellent, mais extrêmement inégal.

Le second jour, je fis vingt-cinq milles, et je m'arrêtai à la taverne de Skeggs. Dix milles avant d'y arriver, on trouve *Mulder-Hill*, haute colline, assez roide, et disposée en amphithéâtre. Je la montai à pied. De son sommet, le pays que l'on vient de traverser se présente sous l'aspect d'une immense vallée, couverte de forêts, dont on n'apperçoit les limites, ni sur la droite, ni sur la gauche, et d'où, autant que la vue peut s'étendre, on ne voit qu'un tapis d'une sombre verdure, formé par la cime des arbres, qui se touchent, et à travers lesquels on ne distingue aucune habitation : elles

sont encore trop clair-semées pour marquer dans l'éloignement. Le profond silence qui règne dans ces bois, l'absence de tout animal dangereux, et la sécurité dont on y jouit, offrent un ensemble, qu'on rencontre rarement dans d'autres pays. Au sommet de Mulder-Hill, la route se partage, pour se réunir quelques milles après. Je pris la gauche, et la première habitation que je rencontrai, fut celle de M. Mac-Mahon, ancien professeur d'un collége de Virginie, qui est venu récemment habiter ce pays, où il exerce l'office de ministre.

La taverne de Skeggs, où je m'arrêtai après avoir quitté Mulder-Hill, fut la plus mauvaise station que je fis depuis Limestone jusqu'à Nasheville; elle étoit dépourvue de toute espèce de provisions, et je fus obligé de me coucher sur le plancher, enveloppé de ma couverture, sans avoir pu me procurer à souper. Comme il n'y avoit pas d'écurie dans cette habitation, je mis mon cheval dans un verger de Pêchers, servant de pâture. Les clôtures en étoient brisées, et dans la crainte qu'il ne s'échappât pendant la nuit, je lui mis au col une sonnette, dont les voyageurs, qui sont exposés de coucher dans les bois, ont toujours

soin de se munir. Les Pêchers touchoient alors à leur maturité, et je m'apperçus que mon cheval en avoit mangé toute la nuit, à la grande quantité de noyaux disséminés sous trois à quatre arbres, dont il ne s'étoit pas écarté; ce qui lui fut d'autant plus facile, que les branches, chargées de fruits, tomboient jusqu'à terre.

A huit milles de chez Skeggs, je traversai à gué *Green-River,* qui se jette dans l'Ohio, après de longs détours, et coule à travers un vallon étroit, qui a rarement plus d'un mille de largeur. Dans l'endroit où je la passai, elle n'avoit que trois pieds d'eau, dans une étendue de quinze à vingt toises de large; mais au printemps, seule époque où elle est navigable, ses eaux s'élèvent de dix-huit pieds, à en juger par les racines de quelques-uns des arbres qui garnissent ses bords, et que le courant des eaux a mises à nu. Après qu'on a quitté la rivière, on retrouve la route, qui, pendant deux milles, serpente dans la partie du vallon qui est sur la rive droite. Le sol de ces bas-fonds n'est qu'une terre limoneuse, extrêmement féconde, où croissent, exclusivement à toutes autres espèces d'arbres, des Hêtres d'un diamètre proportionné à leur

grande élévation, et dégarnis de leurs branches, jusqu'à vingt-cinq pieds de terre. Le sol occupé par ces arbres, passe, parmi les habitans, pour le plus difficile à défricher.

CHAPITRE XVI.

Passage des Barrens, Prairies ; *habitations qui sont formées sur la route qui les traverse ; aspect qu'elles présentent ; plantes que l'on y observe ; arrivée à Nasheville.*

A dix milles de Green-River, coule *Little-Barren*, petite rivière, large de trente à quarante pieds, dont les hords sont élevés et rocailleux. Le terrein, dans les environs, est sec et aride, et ne produit que quelques Cèdres de Virginie, des Pins à deux feuilles, et des Chênes noirs. C'est à partir de ce lieu que commencent les *Barrens*, ou prairies du Kentucky. Je fis, le premier jour, treize milles, à travers ces prairies, et je vins loger chez Williamson, près *Bears-Wallow*.

Le lendemain, avant mon départ, je voulus faire boire mon cheval. Mon hôte m'indiqua, pour cet effet, à un quart de mille de la maison, une source où sa famille s'approvisionnoit d'eau, et d'où un sentier devoit me conduire dans la route. Je m'égarai en faisant cette re-

cherche, et après deux heures de marche forcée, je découvris, dans un vallon étroit et profond, une habitation, où j'appris que je m'étois fort éloigné de mon chemin, et qu'il falloit que je retournasse à l'endroit d'où j'étois parti. La maîtresse de la maison me dit qu'il y avoit trois ans qu'elle habitoit ces *Barrens*; que depuis dix-huit mois elle n'avoit vu personne; que lassé de demeurer ainsi isolé, son mari étoit parti, depuis deux mois, pour aller chercher d'autres terres vers l'embouchure de l'Ohio. Tel étoit le prétexte de ce déplacement, qui devoit être le troisième, depuis que cette famille avoit quitté les derrières de la Virginie. Une fille de quatorze ans, et deux enfans beaucoup plus jeunes, étoient la seule compagnie de cette femme, dont la maison, d'ailleurs, étoit assez abondamment pourvue de maïs et de laitage.

Cette partie des *Barrens*, que le hasard me fit parcourir, étoit entièrement semblable à celle que j'avois traversée la veille. Je trouvai dans un trou, en forme d'entonnoir, une source, où je mis une heure à puiser un demi-seau d'eau, pour mon cheval. Le temps que j'y employai, celui que j'avois perdu en m'égarant; enfin, la grande chaleur, me forcèrent d'abré-

ger ma route, et je vins coucher à *Dripping-Spring*, seulement à dix-neuf milles de *Bears-Wallow*.

Le lendemain, 26, je fis vingt-huit milles, et je m'arrêtai chez Jacob Kesly, de la secte des Dunkers, ce que je reconnus à sa longue barbe. A dix milles de Dripping-Spring, je traversai à gué *Big-Barrens-River*. Cette rivière, dont les bords sont boisés dans l'espace d'un à trois milles, m'a paru un tiers plus large que *Green-River*. L'habitation de Macfiddit, qui tient le bac pendant les hautes eaux, et celle de Chapman, qui est à trois milles plus loin, sont les deux établissemens le plus anciennement formés sur la route, c'est-à-dire, depuis treize à quatorze ans. A mon passage par cet endroit, un bateau, chargé de sel, venoit d'y arriver de Sainte-Geneviève, village français, situé sur la rive droite du Mississipi, à cent milles au-dessus de l'embouchure de l'Ohio.

La maison de mon hôte étoit aussi mal fournie que celles où j'avois logé les jours précédens, et je fus également obligé de coucher sur le plancher. La plupart des habitans de cette partie du Kentucky, y sont établis depuis trop peu de temps, pour avoir pu amé-

liorer sensiblement leurs propriétés ; ils ne sont bien approvisionnés qu'en maïs et en fourrages.

Le 27 août, je partis de grand matin; et à treize milles de chez J. Kesly, je traversai la ligne qui sépare l'Etat du Tennessée de celui du Kentucky. Là aussi se terminent les Barrens; et, à ma grande satisfaction, je rentrai dans les bois ; car, rien n'est plus ennuyeux que la triste uniformité qu'offrent ces immenses prairies, où l'on ne rencontre personne, et où, à l'exception d'un grand nombre de perdrix, *Perdix-Marylanda,* on ne voit, ni n'entend aucune espèce d'êtres vivans, et l'on se trouve encore plus isolé qu'au milieu des forêts.

La première habitation que je trouvai en entrant dans le Tennessée, fut celle d'un nommé Cheeks, dont je conçus une assez mauvaise opinion, par la conversation qu'il tenoit avec sept ou huit de ses voisins, avec lesquels il buvoit force whiskey. Craignant d'être témoin de quelques scènes sanglantes, qui, parmi les habitans de ces contrées, sont, assez souvent, la suite de l'ivresse, produite par cette liqueur spiritueuse, je quittai promptement cette taverne, et vins loger à trois milles plus loin, chez

un propriétaire fort honnête, dont la maison étoit bien approvisionnée. Les fils du ci-devant duc d'Orléans, avoient logé dans cette maison, quelques années auparavant. Le jour suivant j'arrivai à Nasheville, après avoir fait vingt-sept milles.

Les *Barrens*, ou prairies du Kentucky, comprennent une étendue de soixante à soixante-dix milles en longueur, sur cinquante à soixante milles en largeur. D'après la signification de ce mot, je croyois avoir à traverser un espace nu, semé, par-ci, par-là, de quelques plantes. J'étois confirmé dans mon opinion, par celle que quelques habitans m'avoient donnée de ces prairies, avant d'y arriver; ils m'avoient dit que, dans cette saison, j'y périrois de chaleur et de soif, et que je ne trouverois point d'ombrage le long du chemin : car, la plupart des Américains, qui demeurent dans les bois, ne conçoivent pas qu'il existe des contrées entièrement découvertes, et encore moins que l'on puisse y habiter. Au lieu de trouver un pays tel qu'on me l'avoit dépeint, je fus agréablement surpris de voir une belle prairie, dont l'herbe, bien fournie, haute de deux à trois pieds, sert de nourriture aux bestiaux. Au milieu de ces graminées, croît une grande variété

de plantes, parmi lesquelles dominoient alors: la *Gerardia flava, gall of the earth*, Fiel de terre; le *Gnaphalium dioicum*, Plantain blanc, et le *Rudbekia purpurea*. Je remarquai que les racines de cette dernière plante, participent, jusqu'à un certain point, de la saveur âcre des feuilles du *Spilanthus oleracea*. Lorsque je traversai ces prairies, la floraison étoit passée dans les trois quarts des plantes, mais l'époque de la maturité de la plupart des graines, étoit encore éloignée; néanmoins j'en récoltai environ quatre-vingt-dix espèces, que j'ai apportées en France.

Dans quelques endroits de ces prairies, on trouve plusieurs espèces de vignes sauvages rampantes, et notamment celle appelée par les habitans, *Summers grappes*, Raisins d'été. Les grappes en sont aussi grosses, et les raisins d'une aussi bonne qualité, que ceux des vignes des environs de Paris, avec cette différence, que les grains en sont moins serrés.

Il me semble que les essais que l'on a faits au Kentucky, pour y établir la culture de la vigne, auroient été plus heureux dans les *Barrens*, dont le sol m'a paru plus propre à ce genre de culture, que celui des bords de la Kentucky; celui-ci est plus riche, il est vrai,

mais aussi la nature du pays, et le voisinage des forêts le rend plus humide. Telle étoit aussi l'opinion de mon père; il pensoit que des différentes parties de l'Amérique septentrionale, qu'il avoit parcourues pendant un séjour de douze ans, les Etats du Kentucky et du Tennessée et notamment les Barrens, qui en dépendent, étoient les lieux où la vigne pourroit être cultivée avec le plus d'apparence de réussite. Son opinion étoit fondée, en grande partie, sur ce que, dans ces deux Etats, la couche végétale repose sur un lit de masse calcaire.

Les Barrens sont circonscrites par une lisière de bois, de deux à trois milles de largeur, qui fait suite aux forêts qui couvrent le pays. Les arbres qui la composent sont clair-semés, et à des distances d'autant plus éloignées les unes des autres, que l'on approche de la prairie. Du côté du Tennessée, cette lisière est exclusivement formée par des Chênes à poteau, *Post-Oaks, Quercus obtusiloba,* dont le bois, très-dur, et pourrissant très-difficilement, est, préférablement à tout autre, employé pour les clôtures. Cet arbre, d'un grand usage, seroit d'autant plus facile à naturaliser en France, qu'il vient, parmi les Pins, dans de très-mau-

vais terreins. On apperçoit encore, çà et là, dans la prairie, des Chênes noirs, *Quercus nigra*, et des Noyers, *Juglans hickery*, qui s'élèvent à environ douze et quinze pieds; quelquefois ils forment de petits bouquets de bois, mais toujours assez éloignés les uns des autres, pour ne borner la vue en aucune manière. A l'exception de petits Saules de deux pieds de haut, *Salix longirostris*, et de quelques Sumacs, on ne voit aucun arbrisseau. La surface de ces prairies est généralement très-égale; vers Dripping-Spring, j'ai seulement remarqué une haute et longue colline, peu garnie de bois, et parsemée d'énormes rochers, qui s'apperçoivent de la route.

Il paroît qu'il existe, dans les *Barrens*, un grand nombre de cavernes souterraines, dont quelques-unes sont très rapprochées de la surface. Un peu avant mon passage, un éboulement avoit eu lieu sur la route, près Bears-Wallow, sous les pas d'un voyageur qui n'échappa que par le plus heureux hasard. On conçoit combien de pareils accidens sont dangereux, dans un pays où les habitations sont si éloignées les unes des autres, et où, peut-être, il ne passe pas un voyageur en quinze jours.

On remarque encore, dans ces prairies, des

trous évasés, en forme d'entonnoirs, dont la largeur varie, suivant leur profondeur, de quinze à trente pieds. Dans quelques-uns de ces trous, à cinq ou six pieds du fond, coule un petit filet d'eau, qui se perd à fur et mesure, par une crevasse, qui se trouve au fond de l'entonnoir. Ces espèces de sources ne tarissent jamais; c'est ce qui a engagé plusieurs habitans à se fixer dans leur voisinage : car, excepté la rivière *Big-Barren,* je n'ai pas vu, dans ces plaines, le plus petit ruisseau ou creek. Je n'ai pas non plus entendu dire qu'on ait essayé de creuser des puits, et j'ignore de quel succès seront les tentatives qu'on fera, sans doute, par la suite, à cet égard. D'après les observations que nous venons de faire, le manque d'eau, et de bois propre à faire des clôtures, sera long-temps un obstacle à la multiplication des établissemens dans cette partie du Kentucky. On pourroit cependant obvier à un de ces deux inconvéniens, en changeant la manière actuelle d'enclore les propriétés et en lui substituant des haies vives : alors le Fèvier, *Gleditsia triacanthos,* un des arbres les plus communs du pays, pourroit être employé avec succès. Les Barrens sont donc actuellement peu peuplees, relativement à leur étendue; car,

sur la route où les habitations sont le plus rapprochées, on n'en compte que dix-huit, dans un espace de soixante et dix milles (vingt-trois lieues).

Quelques habitans divisent en trois classes les terres des *Barrens* du Kentucky, relativement à leur qualité; et, selon leur opinion, la classe moyenne en occupe la plus grande partie. Celle que j'ai traversée, où le sol est jaunâtre, et un peu graveleux, m'a paru très-propre à la culture du bled. Celle du maïs est, à-peu-près, la seule dont s'occupent les habitans; mais comme les établissemens sont de fraîche date, les propriétés n'ont pu encore acquérir ce degré de prospérité, que l'on observe avant d'arriver à Mulder-Hill. La plupart des émigrans qui viennent s'établir dans le pays, se portent sur la lisière, ou le long des rivières Litle et Big-Barrens, où ils sont attirés par l'avantage que leur offrent les prairies pour élever des bestiaux, avantage dont sont, en partie, privés les habitans fixés dans les cantons les plus fertiles, mais couverts de bois, où l'on ne voit presqu'aucune graminée.

Tous les ans, dans le courant du mois de mars ou d'avril, les habitans mettent le feu aux herbes, qui, à cette époque, sont desséchées,

et dont l'extrême longueur déroberoit aux bestiaux, pendant quinze jours ou trois semaines de plus, l'herbe nouvelle, qui, alors, commence à pointer. Cette coutume est cependant généralement blâmée, et avec raison; car le feu étant mis de trop bonne heure, l'herbe sèche, et en partie repliée sur elle-même, ne protège plus la nouvelle contre les gelées du printemps, et la végétation de celle-ci en est retardée. Cette coutume d'incendier les prairies, étoit autrefois pratiquée par les naturels, qui venoient chasser dans ces contrées, et l'est encore, par eux, dans les autres parties de l'Amérique septentrionale, où il existe des savannes d'une vaste étendue. Leur but, en y mettant le feu, est d'attirer les Cerfs, les Bisons, &c. dans les parties brûlées, où on les apperçoit de plus loin. A moins d'avoir vu de ces incendies épouvantables, l'on ne peut s'en faire une idée. La flamme, qui occupe ordinairement une ligne de plusieurs milles d'étendue, est quelquefois poussée par le vent avec une telle rapidité, que quelquefois des hommes, même à cheval, en ont été la proie. Les chasseurs américains et les Sauvages, se préservent de ce danger par un moyen aussi simple qu'ingénieux; ils mettent promptement

le feu à l'endroit de la prairie où ils se trouvent, et se retirent ensuite dans cette partie brûlée, où la flamme, qui les menaçoit, s'arrête, faute d'aliment : c'est ce que les Canadiens chasseurs appellent *faire leur brûlé*.

CHAPITRE XVII.

Observations générales sur le Kentucky; nature du sol; premiers établissemens de cet Etat; peu de sûreté des titres de propriétés; population.

L'ÉTAT du Kentucky est situé entre les 36° 30', et 39° 30' de latitude, et entre les 28° et 89° de longitude. Ses limites sont: au nord-ouest, l'Ohio, dans une étendue d'environ sept cent soixante milles; à l'est la Virginie, et au sud l'Etat de Tennessée. Il est séparé de la Virginie par la rivière Sandy et par Laurel-Montains, un des principaux chaînons des monts Alléghanys. La plus grande longueur de cet Etat est de quatre cent milles, et sa plus grande largeur d'environ deux cents. Cette vaste étendue paroît reposer sur un banc de pierre calcaire, identique dans sa nature, et couvert par une couche de terre végétale, qui varie dans sa composition, et a, depuis quelques pouces, jusqu'à dix et quinze pieds d'épaisseur. Les limites de ce banc immense, ne sont pas encore fixées d'une manière très-exacte; mais

son épaisseur doit être très-considérable, à en juger par les indices qu'offrent les rivières du pays, dont les bords, et notamment ceux de la *Kentucky* et de *Dick-River*, qui en est une branche, s'élèvent, dans quelques endroits, à trois cents pieds de hauteur perpendiculaire, et laissent voir, dans cet intervalle, la pierre calcaire à nu.

Le sol du Kentucky, quoique irrégulier, n'est pas montueux, si l'on en excepte quelques parties, entrecoupées de collines, qui se trouvent près de l'Ohio, et du côté de la Virginie. La pierre calcaire, et des mines abondantes de charbon de terre, non exploitées, sont, à-peu-près, les seules substances minérales qu'on y observe. Les mines de fer y sont rares, et autant que je puis me le rappeler, on n'en exploite qu'une seule, qui est loin de suffire aux besoins du pays.

Les rivières *Kentucky* et *Green*, les deux plus considérables de cet Etat, se jettent dans l'Ohio, après un cours de trois cents milles; elles baissent tellement pendant l'été, qu'on les passe à gué à cent cinquante milles de leur embouchure; mais dans l'hiver et au printemps, elles éprouvent souvent des crues si subites et si fortes, que les eaux de la Kentucky, par

exemple, s'élèvent de quarante pieds en vingt-quatre heures. Cette variation est encore plus marquée dans les rivières secondaires qui s'y jettent; celles-ci, quoique souvent de dix à quinze toises de largeur, conservent si peu d'eau, en été, qu'il n'en est presqu'aucune que l'on ne puisse passer à pied sec, dans cette saison; et le filet d'eau qui serpente sur le lit de roche calcaire, se trouve alors réduit à quelques pouces de profondeur. On peut donc considérer le Kentucky, comme un vaste bassin, qui, indépendamment de l'écoulement naturel de ses eaux, par le canal des rivières, en laisse échapper une grande partie par des ouvertures intérieures. La partie Atlantique des Etats-Unis, offre, à cet égard, un contraste parfait avec le Kentucky; dès qu'on a franchi les monts Alléghanys, on n'apperçoit plus aucune trace de pierre calcaire. Les rivières, grandes et petites, à quelque distance qu'elles soient de leur source, ne subissent d'autre changement, dans le volume de leurs eaux, que celui qui résulte d'une saison plus ou moins pluvieuse; et les sources, qui sont très-multipliées, fournissent toujours de l'eau en abondance: ceci doit s'appliquer, surtout, aux Etats méridionaux, qui me sont particulièrement connus.

D'après l'idée succincte que nous venons de donner du Kentucky, il est facile de juger que les habitans sont exposés à un inconvénient très-grave, celui de manquer d'eau pendant l'été. Il faut en excepter néanmoins ceux qui sont dans le voisinage des grandes rivières et de leurs principaux affluens, qui conservent toujours assez d'eau pour fournir à leurs besoins domestiques. De là il résulte que beaucoup de terres, même parmi les plus fertiles, ne sont pas défrichées, et que les propriétaires ne peuvent s'en défaire que très-difficilement, parce que les émigrans, mieux instruits aujourd'hui, ne font des acquisitions, qu'après une connoissance très-exacte des localités.

Le Kentucky est celui des trois Etats, situés à l'ouest des Alléghanys, qui a été le premier peuplé. Ce pays fut reconnu, en 1770, par quelques chasseurs virginiens; et les rapports avantageux qu'ils en firent, en engagèrent d'autres à y passer. Cependant aucun établissement fixe n'y fut formé avant 1780. A cette époque, cette vaste contrée n'étoit occupée par aucune nation indienne; elles y venoient chasser, mais toutes, d'un commun accord, faisoient une guerre d'extermination à celles qui vouloient s'y fixer. C'est de là que cette contrée

a pris le nom de *Kentucky*, qui signifie, dit-on, dans le langage des indigènes, *Terre de sang*. Lorsque les blancs y parurent, les naturels montrèrent encore plus d'opposition à leur établissement; ils portèrent long-temps, dans ce pays, la désolation et la mort, et faisoient, suivant leur coutume, périr les prisonniers dans les plus cruels tourmens. Cet état de choses dura jusqu'en 1783, époque à laquelle, la population américaine étant devenue trop forte, pour qu'ils pussent pénétrer au centre des établissemens, ils se réduisirent à attaquer les émigrans dans leur route; et d'ailleurs, ils furent alors abandonnés par les Anglais du Canada, qui les avoient animés et soutenus dans cette guerre.

Ce fut en 1782 que l'on commença à ouvrir, dans l'intérieur du pays, des routes pour les voitures; avant cette époque, il n'y avoit que des sentiers, praticables seulement pour les personnes à pied et à cheval. Jusqu'en 1788, la voie de la Virginie étoit la seule suivie par les émigrans, qui, des Etats de l'Est, passoient au Kentucky. Ils se rendoient d'abord à Block-Housse, situé dans le Holston, à l'ouest des montagnes; et comme le gouvernement des Etats-Unis ne leur fournissoit point d'escorte,

ils attendoient, à cet endroit, qu'ils fussent en nombre suffisant, pour passer en sûreté les *Wilderness*, intervalle inhabité de cent trente milles, qu'il falloit traverser avant d'arriver à Crab-Ochard, premier poste occupé par les blancs. L'enthousiasme pour l'émigration au Kentucky, étoit alors porté à un tel degré, dans les Etats-Unis, qu'il est des années où l'on y a vu passer jusqu'à vingt mille émigrans; et même plusieurs d'entre eux abandonnèrent leurs propriétés, dont ils n'avoient pas trouvé à se défaire assez promptement. Cette affluence de nouveaux colons, fit bientôt hausser le prix des terres du Kentucky; de quatre à cinq sous l'acre, qu'on les vendoit, elles montèrent subitement à huit et dix francs. L'agiotage profita de cet engouement. Une foule de moyens illicites furent employés pour faire vendre ces terres avec avantage. On alla jusqu'à fabriquer de faux plans, sur lesquels on avoit tracé des rivières favorables à l'établissement de moulins et autres usines : c'est ainsi que beaucoup de lots idéals de cinq cents, jusqu'à cent mille acres, furent vendus dans toute l'Europe, et même dans quelques grandes villes des Etats-Unis.

Le Kentucky fit, jusqu'en 1792, partie

de la Virginie; mais l'éloignement de Richmond, siége du gouvernement de cet Etat, distant de Lexington de six ou sept cents milles (plus de deux cents lieues), occasionnant les inconvéniens les plus graves pour les habitans; et leur nombre s'élevant beaucoup au delà de celui requis pour former un Etat indépendant, ils furent admis dans l'Union, au mois de mars de la même année. L'Etat de Virginie, en abandonnant ses prétentions sur ce pays, n'y consentit qu'à des conditions particulières; il imposa, à la convention du Kentucky, l'obligation de suivre, en partie, son code, et notamment de maintenir l'esclavage des nègres.

Avant 1782, le nombre des habitans du Kentucky n'excédoit pas trois mille; il étoit de cent mille en 1790; et dans le recensement général, fait en 1800, il est porté à deux cent vingt mille. A mon passage à Lexington, au mois d'août 1802, on évaluoit sa population à deux cent cinquante mille, y compris vingt mille nègres esclaves. Ainsi, dans cet Etat, où on ne trouveroit peut-être pas aisément dix individus, de l'âge de vingt-cinq ans, qui y fussent nés, le nombre des habitans est déjà aussi considérable que dans sept

des anciens Etats ; et il n'y en a que quatre, dont la population soit deux fois plus nombreuse. Cet accroissement, déjà si rapide, l'eût été bien davantage, sans une circonstance particulière, qui empêche les émigrans de s'y porter, je veux parler de la difficulté d'y constater les titres de propriétés. De tous les Etats de l'Union, c'est celui où les titres sont le plus sujets à contestation. Je ne me suis pas arrêté chez un habitant, qui, tout en paroissant bien persuadé de la validité de son titre, ne doutât de celui de son voisin.

Parmi les causes multipliées qui ont produit cette confusion incroyable dans les propriétés, une des principales peut être attribuée à l'impéritie des arpenteurs, ou, plutôt encore, à la difficulté qu'ils éprouvoient, dans les premiers temps, à suivre leurs opérations. L'état de guerre continuel, où ce pays se trouvoit alors, les forçoit souvent de suspendre leurs travaux, pour éviter d'être fusillés par les naturels, qui les épioient dans les bois. Le danger qu'ils couroient étoit extrême ; car, on sait que pour tuer un seul ennemi, un Sauvage fait souvent cinquante lieues ; qu'il reste plusieurs jours de suite dans le creux d'un arbre, pour le surprendre, et que, lorsqu'il l'a tué,

et lui a enlevé sa chevelure, il s'en retourne avec la même rapidité. De cet état de choses, il est résulté que, non-seulement le même lot a été mesuré plusieurs fois, par divers arpenteurs; mais que, le plus souvent, il a été traversé par des lignes différentes, qui font dépendre, telle ou telle partie de ce lot, des lots adjacens, lesquels, à leur tour, sont dans le même cas, à l'égard de ceux qui leur sont contigus. Enfin, il est des lots de mille acres, où il ne s'en trouve pas cent qui ne soient réclamés. Les concessions militaires, *Military Rights*, sont cependant regardées comme plus assurées. Une chose assez remarquable, c'est que quelques habitans trouvent la garantie de leurs propriétés dans cette confusion même; car la loi, favorisant d'une manière particulière l'agriculture, elle veut que les défrichemens et les améliorations soient remboursés par celui qui est parvenu à évincer le premier occupant; et comme l'estimation, à cause de l'extrême cherté de la main-d'œuvre, est toujours faite en faveur des cultivateurs, il s'ensuit que beaucoup de gens n'osent pas faire valoir leurs droits, dans la crainte d'être forcés à des dédommagemens considérables, et d'être, à leur tour, expulsés par d'autres, qui pourroient les

attaquer au moment où ils s'y attendroient le moins. Cette incertitude, dans les titres de propriétés, est une source intarrissable de procès, aussi longs que dispendieux, qui font gagner beaucoup d'argent aux avocats du pays.

CHAPITRE XVIII.

De la distinction des terres; espèces d'arbres particuliers à chacune d'elles; Ginseng; animaux naturels au Kentucky.

DANS le Kentucky, comme dans la Pensylvanie, la Virginie et les Carolines, les terres sont partagées en trois classes, pour une plus juste répartition de l'impôt foncier. Cette division, sous le rapport de la fertilité des terres, est relative à chacun de ces Etats; ainsi, dans le Kentucky, par exemple, l'on mettroit dans la seconde classe, des terres qui, à l'est des montagnes, seroient rangées dans la première; et dans la troisième, celles qui, dans la Géorgie et la Basse-Caroline, seroient de la seconde. Je ne prétends cependant pas dire par-là que, dans les Etats de l'Est, il n'existe pas des terres aussi fertiles que dans ceux de l'Ouest; mais elles sont rares, ne se trouvent guère que le long des rivières et dans les vallons, et n'embrassent pas une étendue considérable de pays, comme au Kentucky et dans la partie du Tennessée située à l'ouest des montagnes de Cumberland.

Dans ces deux états l'on apprécie également le degré de fertilité des terres par les différentes espèces d'arbres qui y croissent; ainsi, lorsque l'on annonce la vente d'un lot de terre, on a soin de spécifier que telles ou telles espèces d'arbres croissent dans telle ou telle partie, ce qui est un indice suffisant pour l'acheteur. Cette règle souffre cependant une exception pour les Barrens, dont le sol, comme je l'ai remarqué, est assez fertile, et où il se trouve cependant çà et là, des Chênes noirs, *Scroby oaks* (*Quercus nigra*) et des Juglans hickery, qui, dans les forêts, caractérisent le sol le plus mauvais. A l'appui de cette manière d'apprécier en Amérique la fécondité du sol par la nature des arbres qu'il produit, je ferai part d'une observation assez remarquable que j'ai faite dès mon entrée dans cet Etat. Au Kentucky et dans le Cumberland (1), indépendamment de quelques arbres qui sont naturels à ces contrées, la masse des forêts, dans les terres de première classe, est composée des mêmes espèces que l'on ne trouve que très-rarement à l'est des montagnes dans

(1) Dans les Etats-Unis on donne le nom de Cumberland, à la partie du Tennessée, située à l'ouest des montagnes du même nom.

Unis que j'ai parcourues. Le *Laurus bensoin*, Spice wood, s'y trouve aussi en quantité. Les deux genres *Vaccinium* et *Andromeda*, qui forment une série de plus de trente espèces, toutes très-multipliées dans les Etats de l'Est, semblent, en quelque manière exclus de ceux de l'Ouest et de la région calcaire, où l'on ne trouve que l'*Andromeda arborea*.

Dans toutes les parties fertiles, couvertes de forêts, le sol est entièrement dégarni de graminées, il ne croît que quelques plantes çà et là, et les arbres sont toujours assez éloignés, pour que l'on puisse appercevoir un cerf à cent ou cent cinquante toises de distance. Avant l'établissement des Européens, tout cet espace, nu aujourd'hui, étoit couvert d'une espèce de grand Roseau articulé, *Arundinaria macrosperma, Cane* qui a, dans les bois, trois à quatre lignes de diamètre, et s'élève à sept à huit pieds, mais qui parvient jusqu'à vingt pieds, dans les Swamps ou Marais qui bordent le Mississipi, et acquiert une grosseur proportionnée. Quoi qu'il gèle souvent au Kentucky, de cinq à six degrés pendant plusieurs jours de suite, son feuillage reste toujours verd, et ne paroît pas souffrir du froid.

Quoique le Ginseng ne soit pas une plante

particulière au Kentucky, il y est cependant assez multiplié ; c'est ce qui me détermine à en parler ici. Le Ginseng, *Nisi*, Cuisses d'hommes, *Panax 5-folia*, se trouve en Amérique, depuis le bas Canada, jusque dans l'État de Géorgie, ce qui comprend une étendue de plus de cinq cents lieues. Il affecte principalement la région montagneuse des Alléghanys, où il est d'autant plus abondant, que la chaîne de ces monts s'avance vers le Sud-Ouest. On le trouve aussi aux environs de New-Yorck et de Philadelphie, ainsi que dans la partie des Etats du Nord, située entre les montagnes et la mer : mais il est assez rare pour que l'on ne se donne pas la peine de le chercher. On n'en voit pas non plus dans les parties basses de la Virginie et des Carolines. Il croît sur le penchant des montagnes, dans les lieux frais et constamment ombragés, où le sol est le plus riche. Un homme ne peut guère arracher par jour que huit à neuf livres de racines fraîches ; ces racines ont toujours moins d'un pouce de diamètre, même après quinze ans de croissance, si toutefois, l'on peut s'en rapporter avec quelque certitude, au nombre des impressions que l'on observe sur la partie supérieure du collet de la racine, impressions produites par les tiges qui se succèdent annuelle-

ment. La forme de ces racines est ordinairement elliptique ; et lorsqu'elle est bifurquée, ce qui est assez rare, une des divisions est toujours beaucoup plus grosse et plus longue que l'autre. Les graines du Ginseng sont d'un rouge éclatant, et accolées l'une à l'autre. Chaque pied en donne rarement plus de deux ou trois ; elles sont assez semblables pour la forme et la grosseur, à celle du Chèvre-feuille des bois. Lorsqu'on les a débarrassées de la substance qui les enveloppe, elles sont applaties et demi-circulaires. Leur saveur est plus aromatique et moins amère que celle de la racine. Un mois ou deux après qu'on les a cueillies, elles deviennent comme huileuses ; et c'est probablement à la rancidité qui, par suite se développe dans ces graines, qu'il faut attribuer la difficulté qu'elles ont à lever lorsqu'elles ont été gardées trop long-temps. Elles sont en pleine maturité depuis le 15 septembre jusqu'au 1er octobre. J'en ai récolté environ une demi-once, ce qui est beaucoup, vu la difficulté de se les procurer.

Ce fut un missionnaire français qui, le premier, découvrit le Ginseng au Canada. Lorsqu'il fut constaté que cette plante étoit la même que celle qui croît dans la Tartarie, et dont la racine a des qualités si précieuses aux yeux des

Chinois, elle devint un objet de commerce avec la Chine. Dans les premiers temps qui suivirent sa découverte, cette racine fut vendue au poids de l'or : mais un commerce si avantageux ne fut pas de longue durée. Le Ginseng exporté de l'Amérique, étoit si mal préparé, qu'il tomba à vil prix, et que le commerce en cessa presqu'entièrement. Cependant, depuis quelque temps, il s'est un peu relevé. Si les Américains ont été si long-temps privés de ce commerce lucratif, on ne peut l'attribuer qu'au peu de précautions qu'ils mettent, soit à la récolte, soit à la préparation du Ginseng. Dans la Tartarie chinoise, cette récolte appartient exclusivement à l'empereur; elle ne se fait que par ses ordres, et l'on y procède avec un soin extrême. Elle commence en automne, et continue tout l'hiver, époque à laquelle la racine a acquis tout le degré de maturité et de perfection dont elle est susceptible; et, au moyen d'un procédé très-simple, on lui donne une demi-transparence.

Dans les Etats-Unis, au contraire, on commence la récolte du Ginseng au printemps, et on la termine aux premières gelées. Sa racine, alors molle et aqueuse, se ride en séchant, finit par être extrêmement dure, et perd ainsi un tiers de son volume et près de la moitié de

son poids. Ces causes ont contribué à en faire tomber le prix. Il n'est récolté en Amérique, que par les habitans à qui leurs occupations habituelles laissent quelque loisir, et par les chasseurs qui, avec leur carabine, se munissent à cet effet, d'un sac et d'une petite pioche. Les marchands établis dans l'intérieur des terres, achètent le Ginseng sec, à raison de vingt à vingt-quatre sous la livre, et le revendent trente à quarante dans les ports de mer. Je n'ai aucunes données particulières sur la quantité qui s'en exporte annuellement en Chine, mais je crois qu'elle doit excéder vingt-cinq à trente milliers pesant. Depuis quatre à cinq ans, ce commerce a repris une nouvelle activité. Quelques personnes commencent même à employer le moyen dont les Chinois se servent pour donner à cette racine de la transparence. Ce procédé, depuis long-temps décrit dans plusieurs ouvrages, est encore un secret qui se vend quatre cents piastres au Kentucky. Le Ginseng, ainsi préparé, est acheté six à sept piastres la livre, par quelques négocians de Philadelphie; et est, dit-on, revendu à Canton, sur le pied de cinquante à cent piastres, suivant le choix des racines. Au surplus, il faut que le bénéfice soit bien considérable, puisqu'il y a des gens qui

l'exportent eux-mêmes du Kentucky en Chine.

On retrouva au Kentucky, et dans les contrées de l'Ouest, les mêmes animaux qui existent à l'est des montagnes, et même au Canada ; mais peu après l'établissement des Européens, quelques espèces en disparurent entièrement, notament les Elans, *Elks*, et les Bisons. Ces derniers cependant y étoient plus communs que dans aucune autre partie de l'Amérique septentrionale. La non-occupation du pays, la quantité de grands Roseaux et de Pois sauvages, qui leur fournissoit abondamment de quoi se nourrir pendant toute l'année ; et les *Licks*, endroits imprégnés de sel dont on a parlé, sont les causes qui les y retenoient. Leur nombre étoit alors si considérable, qu'on les rencontroit par bande de cent cinquante à deux cents. Ils étoient si peu farouches, qu'ils ne craignoient pas l'approche des chasseurs, qui les tuoient quelquefois, uniquement pour en avoir la langue, que l'on regarde comme un morceau délicat. A quatre ans, ils pèsent douze à quatorze cents, et leur chair est, dit-on, préférable à celle du bœuf. Actuellement il en existe à peine, depuis l'Ohio, jusqu'à la rivière des Illinois ; ils sont, presque tous, passés sur la rive droite du Mississipi.

Les seules espèces d'animaux, qui soient encore assez communes dans le pays, sont les suivantes, savoir : le Cerf nain, *Deer*, l'Ours, le Loup, le Renard gris et roux, le *Chat sauvage*, le Racoon, l'Oppossum, et trois à quatre espèces d'Ecureuils.

L'animal auquel les Américains donnent le nom de Chat sauvage, *Vild-Cat*, est le Linx du Canada, *Felis-Lynx*, ou simplement une variété, et c'est par erreur que quelques auteurs ont avancé que le vrai Chat sauvage, que l'on regarde comme la souche de l'espèce domestique, existoit dans les Etats-Unis, ou plus au nord.

Le Racoon, *Ursus lotor*, est de la grosseur d'un Renard, mais il est moins haut et plus ramassé. Pris jeune, il s'apprivoise très-bien, et reste dans les maisons, où il attrape les souris pendant la nuit. Le nom de *Laveur* (*Lotor*), lui convient très-bien; car il se retire préférablement dans les arbres creux, qui croissent sur le bord des creeks, ou petites rivières, qui traversent les Swamps; et c'est dans ces sortes de marais qu'on le trouve le plus ordinairement. Cet animal est très commun dans les Etats du Sud et de l'Ouest, ainsi que dans les parties reculées de la Pensylvanie et de la

Virginie. Il fait de très-grands dégâts dans les champs de maïs; il monte sur les tiges, les abat par son poids, et ronge les épis. On lui fait la chasse, avec des chiens, pendant la nuit; car il sort rarement pendant le jour. Sa peau est estimée, dans tous les Etats-Unis, par les fabriquans de chapeaux, qui les payent à raison de vingt à vingt-quatre sous de notre monnoie.

Aux approches de la maison, les habitans ont encore à redouter les Ecureuils, qui font beaucoup de dégâts dans les champs de bled. Cette espèce, *Sciurus coroliniamus*, est de couleur grise, et un peu plus grosse que celle d'Europe. Le nombre en est si considérable, que plusieurs fois par jour, on envoie les enfans autour des champs pour les épouvanter. Au plus petit bruit ils en sortent par douzaines, et se réfugient sur les arbres, d'où ils redescendent l'instant d'après. Ainsi que les Ours de l'Amérique septentrionale, ils sont sujets aux émigrations; aux approches de l'hiver, ils paroissent au Kentucky en si grand nombre, que les habitans sont obligés de se réunir, pour leur faire la chasse. Cette chasse devient quelquefois, pour eux, une partie de plaisir; ils se réunissent ordinairement deux à deux, et peuvent

Dindons domestiques étoient déjà naturalisés en Espagne, d'où ils furent introduits dans le reste de l'Europe, il est probable qu'ils sont originaires de quelques parties plus méridionales de l'Amérique, où il existe sans doute une espèce différente de celle qu'on trouve dans les Etats-Unis.

CHAPITRE XIX.

Des différentes espèces de cultures établies dans le Kentucky ; exportation des produits territoriaux ; Pêchers ; impositions.

DANS l'Etat du Kentucky, comme dans ceux du Milieu et du Sud, la presque totalité des habitans, isolés au milieu des bois, cultivent eux-mêmes leur propriété, dont ils n'ont jamais, en valeur, que la vingtième, la trentième, ou même la quarantième partie. Ils s'entr'aident cependant au moment de la moisson, et quelques uns, plus aisés, font cultiver leurs terres par des nègres esclaves.

On cultive dans cet Etat le Tabac, le Chanvre et les différens grains d'Europe, principalement le maïs et le froment. Les froids, qui commencent de très-bonne heure, rendent trop incertaine la culture du Coton, qui, présentant beaucoup de bénéfice, seroit déjà en grande activité, si les habitans avoient eu quelque espérance de réussite. C'est par la culture du maïs que commencent tous ceux qui forment des établissemens ; car,

dans les premières années qui suivent le défrichement, le sol est si fertile dans les terres de première classe, que le bled verse avant d'épier. Voici comment on procède à cette culture: après avoir ouvert à la charrue des sillons à environ trois pieds les uns des autres, on les coupe transversalement par d'autres, à égale distance, et on plante sept à huit grains dans les points d'intersection. Lorsqu'ils ont tous levé, on ne laisse subsister que deux ou trois pieds, précaution nécessaire pour favoriser, d'une manière plus complète, le développement de la végétation, et assurer une récolte plus abondante. Dans le cours de la saison on donne encore plusieurs labours pour détruire les mauvaises herbes, qui poussent avec une abondance extraordinaire, dès que le terrein a été découvert et mis en culture. Vers le milieu de l'été, les feuilles du bas de la tige commencent à se dessécher, et successivement celles du haut. A mesure que cette dessication se fait, on les enlève avec soin, et on les met en réserve pour nourrir, pendant l'hiver, les chevaux, qui préfèrent ce fourrage au meilleur foin.

Dans les terres de première classe, qui rapportent tous les ans, le maïs s'élève à dix et

onze pieds, et donne, année commune, quarante à cinquante boisseaux anglais, par acre, et soixante à soixante-quinze dans les années abondantes; on en a même vu qui, la deuxième et la troisième année, après le défrichement, en ont donné jusqu'à cent. Le boisseau, pesant environ cinquante à cinquante-cinq livres, ne se vend jamais plus d'un quart de piastre (vingt-six sous), et quelquefois ne vaut que la moitié de ce prix.

L'espèce de maïs que l'on cultive est celle dont le grain est long et applati, et de couleur jaune ou blanc. La récolte s'en fait à la fin de septembre. Un homme seul peut en cultiver huit à dix acres.

La culture du bled est une des plus importantes du pays, bien plus cependant sous le rapport de l'exportation, que comme objet de consommation. Le comté de la Fayette, dont Lexington est le chef-lieu, et les comtés environnans, sont ceux qui en fournissent le plus. Les bonnes terres rapportent par acre vingt-cinq à trente boisseaux du pays, pesant de soixante à soixante-cinq livres, quoiqu'on ne soit pas dans l'usage de mettre d'engrais, et qu'on ne donne qu'un seul labour.

La récolte se fait dans le commencement de

juillet. On coupe le bled à la faucille, et on le bat au fléau, dans la grange. Le grain est d'une belle couleur, et ressemble assez à celui qu'on récolte dans la ci-devant Beauce. Lorsque le pays sera plus découvert, et que la culture y sera plus soignée, je suis convaincu, vu l'excellence du sol, que la farine sera d'une qualité supérieure à celle de Philadelphie, qui, comme on sait, surpasse en blancheur les plus belles de France, mais qui rend moins à la boulangerie.

La charrue dont on se sert est légère, sans roues, et tirée par des chevaux ; elle est la même dans tous les Etats du Milieu et du Sud.

La Nielle, le Bleuet et le Coquelicot, si communs dans nos champs, parmi les bleds, ne se sont pas multipliés dans l'Amérique septentrionale.

La récolte du bled, en 1802, avoit été tellement abondante au Kentucky, qu'au mois d'août, époque à laquelle j'étois à Lexington, on n'en offroit qu'un quart de piastre le boisseau (environ quarante-cinq sous le quintal). Il n'étoit jamais tombé à un aussi bas prix ; cependant cette baisse n'étoit pas seulement attribuée à l'abondance de la récolte, mais aussi au retour de

la paix en Europe. On est convaincu, dans le pays, qu'à ce prix, la culture du bled ne peut se soutenir comme objet de commerce, et que, pour que les habitans puissent se couvrir de leurs frais, le baril de farine ne doit pas se vendre, à la Nouvelle-Orléans, au-dessous de quatre à cinq piastres.

Dans tous les Etats-Unis, la farine que l'on exporte est mise dans des barils légers, faits de bois de Chêne, et de grandeur uniforme. Au Kentucky, leur prix est de trois huitièmes de piastre (environ trente-huit à quarante sous). Ils doivent contenir cent quatre-vingt-seize livres de farine marchande, pour lesquels il faut cinq boisseaux de bled, y compris les frais de mouture.

Les bateaux destinés à transporter les farines dans la Basse-Louisiane, coûtent environ cent piastres; ils contiennent deux cent cinquante à trois cents barils, et sont conduits par cinq hommes, dont le chef-conducteur reçoit cent piastres pour le voyage, et les autres, chacun cinquante. Ils mettent de Louisville, où se fait la presque totalité des embarquemens, trente à trente-cinq jours pour se rendre à la Nouvelle-Orléans. On compte quatre cent trente-cinq milles (cent quarante-cinq lieues), de Louis-

ville à l'embouchure de l'Ohio, et environ 1000 milles (trois cent trente-trois lieues), delà à la Nouvelle-Orléans, ce qui fait en tout un trajet de quatorze cent trente-cinq milles (à-peu-près quatre cent soixante dix-huit lieues); et ces bateaux ont à parcourir, sur le fleuve, un espace de huit à neuf cents milles (trois cents lieues), sans rencontrer aucune habitation. Une partie des conducteurs retournent à Lexington par la route de terre, qui est de onze cents milles (trois cent soixante-six lieues), en quarante ou quarante-cinq jours. Ce voyage est extrêmement pénible, et ceux qui en redoutent les fatigues, reviennent par mer; ils s'embarquent à la Nouvelle-Orléans, pour New-Yorck ou Philadelphie, d'où ils se rendent à Pittsburgh, et de là descendent l'Ohio jusqu'au Kentucky.

Un état de l'inspecteur du port de Louisville inséré dans la *Kentucky-Gazette,* du 6 août 1802, porte à 85,570 le nombre des barils de farine qui, depuis le 1er janvier, jusqu'au 30 juin, de la même année, ont passé par ce port, pour se rendre dans la Basse-Louisiane: Plus des deux tiers de cette quantité peuvent être considérés comme venant de l'Etat du Kentucky, et le reste de celui de l'Ohio, et notamment des

établissemens situés sur les rivières Monongahela et Alléghany. Le printemps et l'automne sont principalement les saisons pendant lesquelles se fait cette exportation; elle est presque nulle en été, époque à laquelle presque tous les moulins manquent d'eau, dans ce pays. Le Seigle et l'Avoine, viennent aussi, très-bien, au Kentucky. Le Seigle est presqu'entièrement employé à la distillation du Whiskey, et l'Avoine fait partie de la nourriture des chevaux, auxquels on la donne souvent en petite botte, de deux à trois livres, sans être battue.

La culture du Tabac a pris une très-grande extension, depuis quelques années. La température du climat, et l'extraordinaire fertilité du sol, donnent, à cet égard, à cet Etat, un très-grand avantage sur celui de la Virginie; et le Tabac forme, avec les farines, la principale branche de son commerce. Il s'en exporte annuellement plusieurs milliers de boucauts du poids de 1000 à 1200 livres. Son prix est de deux à trois piastres le quintal.

Le Chanvre, soit en nature, soit manufacturé, est aussi un article d'exportation. Dans la même année, 1802, il en a été expédié, en nature, 42,048 livres pesant, et 2,402 quintaux, convertis en cables et cordages.

Beaucoup d'habitans cultivent le Lin. Les femmes en fabriquent de la toile pour les besoins de leurs familles, et échangent le surplus avec les marchands, contre des objets importés d'Europe. Ces toiles, quoique grosses, sont de bonne qualité; il n'y a cependant que les habitans les moins aisés qui s'en servent, les autres emploient des toiles plates d'Irlande, qui font un objet de commerce considérable. Quoique plus blanches, elles sont moins bonnes que nos toiles de Bretagne; ces dernières auroient trouvé un grand débit, dans les Etats de l'Ouest, sans la cession de la Louisiane: car il est bien démontré actuellement, que les frais de transport des marchandises, qui remontent le fleuve de la Nouvelle-Orléans à Louisville, sont moins dispendieux, que ceux de Philadelphie à Limestone.

Quoique la température du Kentucky, et des autres Etats de l'Ouest, soit très-favorable à la culture des arbres fruitiers, et notamment de ceux à noyau, ces Etats sont peuplés depuis trop peu de temps, pour que les habitans s'en soient beaucoup occupés. Les Américains ne mettent pas, d'ailleurs, à ce genre de culture, le même degré d'intérêt, que nous y attachons en France. Ils se sont bornés, jusqu'à pré-

sent, a la plantation de quelques Pommiers, et a celle d'un très-grand nombre de Pêchers.

Ceux-ci y sont très-multipliés, et viennent dans la dernière perfection. Il y en a cinq ou six espèces, les unes hâtives et les autres tardives, dont la chair est blanche, rouge, jaune, quitte ou ne quitte pas le noyau. Les Pêches de ces différentes espèces sont de forme ovale, et plus grosses que nos Pêches de vigne. Tous les Pêchers sont à plein vent, et viennent de noyaux, sans être jamais ni greffés ni taillés. Ils poussent si vigoureusement, que dès la quatrième année, ils sont en plein rapport. Presque tous les habitans en plantent autour de leurs maisons, et d'autres en ont de grands vergers, disposés en quinconce. On y met les cochons pendant les deux mois qui précèdent la maturité des fruits; ces animaux recherchent avec avidité, les Pêches qui tombent en grand nombre, et en cassent les noyaux pour en manger l'amande.

L'immense quantité de Pêches que l'on récolte est convertie en eau-de-vie, dont il se fait une grande consommation dans le pays, et dont le reste s'exporte par le fleuve. Quelques habitans seulement ont des alambics : les autres portent leurs Pêches chez eux, et en retirent une

quantité d'eau-de-vie proportionnée à la quantité de Pêches qu'ils ont apportée, à l'exception d'une partie qui reste aux premiers pour les frais de distillation. L'eau-de-vie de Pêche, *Peach brandy*, se vend une piastre le gallon, correspondant à un peu plus de quatre pintes.

Dans le Kentucky, les contributions sont réparties de la manière suivante : on paye une somme égale à quarante sous tournois par tête de blanc, treize sous par tête de nègre, six sous par cheval, cinquante-deux sous par cent acres de terres de première classe, cultivées ou non cultivées, trente-cinq sols par cent acres de seconde classe, et treize sous par cent de troisième classe. Quoique ces taxes soient, comme on le voit, très-modérées, et que personne ne s'en plaigne, cependant un grand nombre de contribuables sont toujours en retard pour le payement : c'est ce dont je me suis apperçu par les avertissemens réitérés des collecteurs que j'ai vus affichés en différens endroits dans la ville de Lexington. Au surplus, ces retards ne sont point particuliers à l'Etat du Kentucky, car j'ai fait la même remarque dans ceux de l'Est.

CHAPITRE XX.

Quelques détails sur les mœurs des habitans du Kentucky; chevaux et bestiaux; nécessité de leur donner du sel; chevaux sauvages pris dans les plaines du Nouveau-Mexique; exportation de salaisons.

DEPUIS quelque temps les habitans du Kentucky se sont adonnés à faire des élevcs de chevaux, et par cette branche lucrative de commerce, ils ont trouvé le moyen de tirer un parti avantageux de la quantité surabondante de maïs qu'ils récoltent, ainsi que de l'Avoine et autres fourrages qui ne pourroient pas trouver de débouchés à la Nouvelle-Orléans.

C'est de la Virginie, celui de tous les Etats de l'Union qui passe pour avoir les plus beaux chevaux de selle et de carrosse, que viennent originairement ceux qui existent dans ce pays, et dont la plus grande partie y fut amenée par les émigrans qui, de la Virginie, sont venus s'établir dans cet Etat. Le nombre des chevaux, déjà très-considérable, augmente tous les jours. Presque tous les habitans s'occupent du soin de faire des élèves, et d'améliorer les races, et

l'on attache même un tel degré d'importance à cette amélioration, que les propriétaires de beaux étalons, font payer jusqu'à quinze à vingt piastres, pour faire saillir une jument. Ces étalons viennent de la Virginie, quelques-uns même, à ce qu'on m'a assuré, ont été importés d'Angleterre. Les chevaux qui en proviennent ont la jambe fine, la tête bien proportionnée et la taille élégante et svelte. Il n'en est pas de même des chevaux de trait. Les habitans ne s'appliquent nullement à en perfectionner la race : aussi sont-ils petits, de mauvaise apparence, et semblables à ceux dont se servent les débardeurs de bois dans nos forêts. Ils m'ont paru encore plus mauvais dans la Géorgie et les Hautes Carolines. Enfin, je ne crains point d'assurer que, dans tous les Etats-Unis, il n'existe pas un seul cheval de trait, qui puisse, sous aucun rapport, être mis en comparaison avec ceux de seconde force, qu'on élève pour cet usage, dans les départemens de la ci-devant Picardie. C'est une assertion à laquelle ne croiront pas beaucoup d'Américains, mais qui cependant est exacte.

Quelques individus se mêlent de traiter les chevaux malades, mais aucun d'eux n'a des notions régulières de l'art vétérinaire, art qui

seroit si nécessaire dans un pays d'élèves, et qui, dans ces derniers temps, a acquis un si haut degré de perfection en France et en Angleterre.

Au Kentucky, ainsi que dans les Etats du Milieu et du Sud, le maïs est le grain que l'on donne ordinairement aux chevaux. On estime sa qualité nutritive au double de celle de l'avoine: cependant quelquefois on les mêle ensemble. Dans cet Etat, on ne fixe pas de rations aux chevaux. Dans la plupart des habitations on emplit l'auge de maïs; ils en mangent à volonté, sortent de l'écurie pour aller à la pâture, et y rentrent à leur gré, pour se repaître encore de maïs. Ils ne sont pas non plus attachés, et restent, presque toujours, dans les enclos qui leur sont destinés. Les écuries ne sont que des logs-houses, à jour de tous côtés, l'intervalle qui sépare les troncs d'arbres, dont on les construit, n'étant pas rempli de terre glaise.

Les Etats méridionaux, et sur-tout la Caroline méridionale, sont le principal débouché des beaux chevaux du Kentucky. On les y conduit par bandes de quinze, vingt, et trente à la fois, au commencement de l'hiver, époque où l'on fait le plus d'affaires en Caroline, et où les conducteurs n'ont pas à redouter la fièvre jaune, dont les habitans de l'intérieur

ont la plus grande appréhension. On met ordinairement dix-huit à vingt jours, pour se rendre des environs de Lexington à Charleston. Cette distance, qui est de sept cents milles (deux cent trente-trois lieues), apporte une différence de vingt-cinq à trente pour cent, dans le prix des chevaux. Un beau cheval de selle, au Kentucky, coûte environ cent trente à cent quarante piastres.

Pendant mon séjour dans cet Etat, j'ai eu occasion de voir de ces chevaux sauvages, que l'on prend dans les plaines du Nouveau-Mexique, et qui descendent de ceux que les Espagnols y ont jetés autrefois. On se sert, pour les attraper, des chevaux domestiques, qui courent beaucoup mieux, et avec lesquels on les approche d'assez près pour les enlacer. On les amène à la Nouvelle-Orléans et au Natchèz, où ils se vendent environ cinquante piastres. Les conducteurs de bateaux, qui reviennent, par terre, au Kentucky, en achètent quelquefois. Les deux que j'ai vus, et que j'ai essayés, étoient de couleur rouan, avoient la taille moyenne, la tête épaisse, et hors de proportion avec le cou, les membres gros et la crinière médiocrement fournie. Ces chevaux ont le trot excessivement dur; ils sont très-capricieux, et

tirent sur leur bride, assez souvent même ils s'en débarrassent, et prennent la fuite.

Le nombre des bêtes à cornes est très-considérable, dans le Kentucky; on en trouve souvent quarante à cinquante dans la même habitation. Ceux qui en font le commerce, les achètent maigres, et les conduisent par troupeaux, de deux à trois cents, en Virginie, sur la rivière Potomack, où ils les vendent à des herbagers, qui les engraissent, pour en approvisionner ensuite les marchés de Baltimore et de Philadelphie. Le prix d'une bonne vache à lait est, au Kentucky, de dix à douze piastres. Le laitage fait, en grande partie, la nourriture des habitans. Le beurre, qui ne se consomme pas dans le pays, est mis en baril et exporté par le fleuve, et passe ensuite dans les Antilles.

On élève fort peu de moutons; car, quoique j'aie fait plus de deux cents milles dans cet Etat, je n'en ai pas vu dans quatre habitations. Leur chair est peu estimée, et leur laine est de la même qualité, que celle des moutons des Etats de l'Est. Je dirai, en passant, que c'est dans celui de Rhode-Island, où l'on en nourrit le plus.

De tous les animaux domestiques, les co-

chons sont ceux qui se sont le plus multipliés. On en trouve chez tous les habitans, dont plusieurs en ont jusqu'à cent cinquante à deux cents. Ces animaux ne quittent pas les forêts, où ils trouvent toujours de quoi se nourrir, sur-tout en automme et en hiver. Ils deviennent extrêmement sauvages, et ne marchent qu'en troupes. Lorsqu'ils sont surpris ou attaqués par un chien ou tout autre animal, ils fuient avec vîtesse, ou se réunissent, en formant un cercle, pour se défendre. Ils ont le corps ramassé, la taille moyenne, les jambes courtes, et les oreilles droites. Chaque habitant reconnoît ceux qui lui appartiennent, par la manière particulière dont il leur fend les oreilles. Ils s'éloignent quelquefois dans le fond des forêts, et ne reparoissent pas pendant plusieurs mois; on les habitue cependant à revenir de temps en temps à l'habitation, en leur distribuant du maïs, une ou deux fois la semaine. Il est surprenant que dans un pays aussi vaste, couvert de forêts, si peu peuplé, comparativement à son immense étendue, et où il se rencontre si peu d'animaux nuisibles, les cochons ne se soient pas multipliés, au point de devenir entièrement sauvages.

Dans tous les Etats de l'Ouest, et même

a l'est des monts Alléghanys, à partir de deux cents milles de la mer, on est obligé de donner du sel aux bestiaux. Sans cela, telle nourriture qu'on leur puisse donner, ils ne prendroient pas d'embonpoint; et c'est un besoin si impérieux pour eux, qu'ils viennent d'eux-mêmes le réclamer, aux portes des maisons, tous les huit ou quinze jours, et qu'ils passent des heures entières à lécher l'auge dans laquelle on leur en a éparpillé quelques pincées. C'est chez les chevaux, que ce besoin se manifeste le plus; peut-être aussi n'est-ce que parce qu'on leur en donne plus souvent.

Les salaisons forment encore un article important de commerce, pour le Kentucky. La quantité exportée, dans les six premiers mois de l'an 1802, se trouve portée, dans le tableau que nous avons cité plus haut, à deux cent soixante-douze milliers de porc fumé, et à deux mille quatre cent quatre-vingt-cinq barils de porc salé.

Malgré la surabondance de grains, que l'on récolte dans ces contrées, il n'y a presque aucun habitant qui élève de la volaille. Cette branche d'économie domestique n'ajouteroit, cependant, rien à leur dépense, et varieroit agréablement leur nourriture. Deux causes prin-

cipales paroissent les en empêcher; la première est, que l'usage des viandes salées (usage auquel on doit attribuer les maladies de peau, assez fréquentes parmi eux), les dégoûte de ces sortes de viandes, qu'ils trouvent probablement trop fades. La seconde, c'est que les champs de maïs, ordinairement contigus aux habitations, seroient exposés à beaucoup de dégâts, les clôtures, dont ils sont entourés, n'étant destinées qu'à empêcher les bestiaux et les cochons d'y entrer.

Les habitans du Kentucky, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont, presque tous, originaires de la Virginie, et notamment des parties les plus reculées de cet Etat; et, à l'exception des hommes de lois, des médecins, et d'un petit nombre de citoyens, qui ont reçu, dans les villes atlantiques, une éducation conforme à leur profession, ils ont conservé les mœurs des Virginiens. Chez eux, la passion du jeu et des liqueurs spiritueuses est portée à l'excès, et des rixes sanglantes en sont souvent la suite. Ils se rassemblent souvent dans les tavernes, sur-tout pendant la cession des cours de justice; alors ils y passent des journées entières. Les chevaux et les procès y font le sujet ordinaire de leurs conversations. Arrive-t-il un voyageur, du plus

loin qu'on l'apperçoit, son cheval est apprécié. S'il s'arrête, on lui offre un verre de whiskey; ensuite commence une foule de questions: d'où venez-vous? où allez-vous? quel est votre nom? quelle est votre résidence? votre profession? les habitans du pays où vous avez passé ont-ils les fièvres? &c. Ces questions, qui sont répétées mille fois, dans le cours d'un long voyage, finissent par devenir fatigantes; mais avec un peu d'adresse, il est facile de les faire cesser. Au reste, elles n'ont pas d'autre motif que celui de la curiosité, assez naturelle à des gens qui vivent isolés, au milieu des bois, sans presque jamais voir d'étrangers. Jamais elles ne sont dictées par la défiance; car, de quelques parties du monde qu'on arrive dans les Etats-Unis, on peut entrer dans tous les ports et villes principales, y séjourner, et voyager autant de temps qu'on veut, dans toutes les parties du pays, sans que jamais aucun officier public s'informe qui vous êtes, et quels sont les motifs qui vous ont amené.

Les habitans du Kentucky donnent volontiers, aux étrangers, les renseignemens qu'ils desirent sur le pays qu'ils habitent, et qu'ils regardent comme la meilleure partie des Etats-Unis, comme celle où le sol est le plus fertile,

le climat le plus salubre, et où tous ceux qui viennent s'établir, sont amenés par l'amour de la liberté et de l'indépendance. Dans l'intérieur de leurs maisons, ils sont décens et hospitaliers ; aussi, dans le cours de mon voyage, je préférois prendre un logement chez eux, plutôt que dans les tavernes, où l'on est souvent moins bien, en payant beaucoup plus cher.

Les femmes ne se mêlent presque point des travaux des champs; elles restent assidûment à la maison, où elles s'occupent des soins du ménage et à filer du chanvre ou du coton, qu'elles convertissent ensuite en étoffes, pour l'usage de leur famille. Ce seul travail est considérable, car il y a peu de maison où il y ait moins de quatre à cinq enfans.

Parmi les différentes sectes qui existent dans le Kentucky, celles des Méthodistes et des Anabaptistes sont les plus nombreuses. L'esprit religieux a acquis un nouveau degré de force depuis sept à huit ans, parmi les habitans des campagnes ; car indépendamment des dimanches, qui sont scrupuleusement observés, ils se rassemblent, pendant l'été, dans le cours de la semaine, pour entendre des prédications, qui durent plusieurs jours de suite. Ces ras-

semblemens, qui sont souvent de deux à trois mille personnes, et où l'on se rend de douze à quinze milles à la ronde, ont lieu dans les bois. Chacun apporte ses provisions, et passe la nuit autour du feu. Les ministres mettent beaucoup de véhémence dans leurs discours. Souvent, au milieu des sermons, les têtes se montent, les imaginations s'exaltent, et des inspirés tombent à la renverse en criant: *Glory, Glory*, gloire, gloire. C'est sur-tout chez les femmes que se manifeste cette espèce d'inspiration: alors on les emporte hors de la foule, et on les met sous un arbre, où elles restent long-temps étendues, en poussant de profonds soupirs.

Il est de ces assemblées où il tombe ainsi jusqu'à deux cents personnes, de manière qu'une partie des assistans est occupée à les secourir. Pendant que j'étois à Lexington, j'ai assisté à un de ces sermons. Les personnes les plus instruites ne partagent pas l'opinion de la multitude sur cet état d'extase; c'est ce qui leur attire souvent la qualification de *Bad folkes*, mauvaises gens. C'est à quoi, au reste, se réduit toute leur intolérance. Hors de la prêche il est rarement question de religion entre les citoyens. Quoique divisés en plusieurs sectes, ils vivent

dans la meilleure harmonie, et lorsqu'il s'agit d'alliance entre les familles, la différence de religion n'y apporte aucun obstacle : le mari et la femme suivent le culte qui leur convient; il en est de même des enfans lorsqu'ils sont grands, et cela sans le plus léger obstacle des pères et mères.

Dans toutes les contrées de l'Ouest, les enfans sont envoyés assez exactement aux écoles, où ils apprennent à lire, à écrire, et les élémens de l'arithmétique. Ces écoles sont entretenues aux frais des habitans, qui font venir des maîtres dès que la population et leurs facultés le leur permettent; aussi est-il très-rare de trouver un Américain qui ne sache lire et écrire. Sur l'Ohio et dans les Barrens, où les établissemens sont très-disséminés, les habitans n'ont pas encore pu se procurer cet avantage, qui fait l'objet de la sollicitude des chefs de famille.

CHAPITRE XXI.

Nasheville ; ses rapports commerciaux ; renseignemens sur l'établissement des Natchès.

NASHEVILLE, la principale et la plus ancienne ville de cette partie du Tennessée, est située sur la rivière de Cumberland, dont les bords, en cet endroit, sont formés d'une masse de pierre calcaire, de plus de soixante pieds de haut. A l'exception de sept à huit maisons, bâties en briques, les autres, au nombre d'environ cent vingt, sont construites en planches, et réparties sur une surface de vingt-cinq à trente arpens, où la roche se montre presque par-tout à nu. On ne peut se procurer de l'eau dans la ville qu'en faisant un assez long détour pour gagner le bord de la rivière, ou bien en descendant par un sentier roide et dangereux. A mon passage à Nasheville, un habitant essayoit de percer la roche, pour faire un puits; mais il n'en avoit encore creusé que quelques pieds, et la grande dureté de la pierre rendoit le travail long et difficile.

Cette petite ville, quoique bâtie depuis quinze à seize ans, n'offre encore aucune espèce de fabriques et d'établissemens publics. Il y existe cependant une imprimerie, qui publie une gazette qui paroît une fois la semaine. On s'occupe aussi d'y établir un collége, auquel on a attaché des fonds de terre et quelques autres revenus pour sa dotation; mais cet établissement ne fait que de naître, et sept à huit jeunes gens y sont seulement rassemblés sous un professeur.

Le prix de la main-d'œuvre est plus élevé dans cette ville qu'à Lexington, et la même disproportion existe entre ce prix et celui des denrées. Il s'y trouve douze à quinze magasins, qui s'approvisionnent également à Philadelphie et à Baltimore; mais ils m'ont paru moins bien assortis que ceux de Lexington, et les marchandises, quoique plus chères, sont aussi d'une qualité inférieure. La cause de cette cherté doit être, en partie, attribuée aux frais de transport, qui sont plus considérables, en raison de la très-grande distance, que les bateaux destinés pour le Tennessée ont à parcourir sur l'Ohio. En effet, après avoir dépassé Limestone, lieu de débarquement pour le Kentucky, et qui est éloigné de quatre cent vingt-cinq milles (trois cent huit lieues), de Pitts-

burg, ils ont encore à faire un trajet de six cent dix-neuf milles (deux cent six lieues), pour atteindre l'embouchure de la rivière de Cumberland, et cent quatre-vingts milles (soixante lieues), pour arriver jusqu'à Nasheville, en remontant cette rivière; ce qui, en tout, fait un espace de quinze cent vingt et un milles (cinq cent sept lieues), dont douze cents (quatre cents lieues), par eau depuis Philadelphie. Quelques négocians tirent aussi leurs marchandises de la Nouvelle-Orléans, d'où les bateaux remontent le Mississipi, l'Ohio et la Cumberland. Cette dernière distance est de douze cent quarante-trois milles (quatre cent quatorze lieues), savoir: 1000 milles de la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio; de-là soixante et trois milles jusqu'à celle de la Cumberland, et cent quatre-vingts milles sur cette rivière jusqu'à Nasheville.

Il est très-peu de cultivateurs qui se chargent eux-mêmes d'exporter le produit de leurs récoltes, consistant presqu'entièrement en coton: la plupart le vendent aux marchands de Nasheville, qui l'envoient par le fleuve à la Nouvelle-Orléans, où il est expédié pour New-Yorck et Philadelphie, ou même exporté directement pour l'Europe. Ces marchands, comme ceux de

Lexington, ne payent pas toujours en argent le coton qu'ils achètent, et font prendre aux cultivateurs des marchandises en échange, ce qui augmente beaucoup leurs bénéfices. On en fait aussi passer, par terre, une assez grande quantité dans le Kentucky, où chaque famille s'en approvisionne pour fabriquer les étoffes qui lui sont nécessaires.

A mon passage, en 1802, on venoit, pour la première fois, d'envoyer, par l'Ohio, des cotons à Pittsburgh, pour être de là répartis dans les parties reculées de la Pensylvanie et de la Virginie. Je rencontrai, près de Marietta, les barques qui en étoient chargées; elles remontoient la rivière à la perche, et faisoient environ vingt milles par jour. Ainsi, voilà les Etats de l'Ouest, les plus éloignés, liés par des rapports commerciaux, dont le coton est la base et l'Ohio le lien de communication, et dont les résultats doivent donner un haut degré de prospérité à cette partie du Tennessée, et assurer à ses habitans des avantages bien marqués sur ceux du Kentucky et de l'Ohio, dont les productions territoriales ne sont pas de nature à trouver un grand débit dans le pays ni dans les contrées voisines, et qu'on est obligé d'envoyer à la Nouvelle-Orléans.

J'avois une lettre du docteur Brown, de Lexington, pour M. William P. Anderson, homme de loi de Nasheville, qui m'accueillit de la manière la plus obligeante; je lui suis aussi redevable de la connoissance de différentes autres personnes, et entr'autres de M. Fisk, de la Nouvelle-Angleterre, président du collége, avec lequel j'ai eu le plaisir de voyager jusqu'à Knoxville. Les habitans ont le caractère liant et sont peu cérémonieux. Le jour de mon arrivée, à peine mettois-je pied à terre, que quelques-uns d'entr'eux, qui se trouvoient à la taverne où j'étois descendu, m'engagèrent à venir les voir dans leur habitation.

Tous les habitans des contrées de l'Ouest, qui se rendent par le fleuve à la Nouvelle-Orléans, pour leurs affaires de commerce, et qui reviennent par terre, passent à leur retour par Nasheville; qui est la première ville que l'on rencontre après avoir quitté les Natchès. L'intervalle qui les sépare est de six cents milles (deux cents lieues), et entièrement inhabité; et l'on est obligé de porter des provisions à dos de cheval, pour tout le temps de la route. On traverse, il est vrai, deux ou trois bourgades de Sauvages Chicasaw; mais loin d'y

trouver à les renouveler, ces Sauvages en sont eux-mêmes si mal fournis, qu'on a souvent de la peine à éviter qu'ils ne partagent avec vous. Plusieurs personnes, qui ont fait cette route, m'ont assuré que pendant un espace de quatre à cinq cents milles au-delà des Natchès, le pays est très-régulier, que le sol en est sablonneux, en partie couvert de Pins, et peu propre à aucun genre de culture; mais que les bords de la rivière Tennessée sont, au contraire, de la plus grande fertilité, et même supérieurs aux cantons les plus riches du Kentucky et du Tennessée.

L'établissement des Natchès, que l'on désigne sous le nom de territoire de Mississipi, *Mississipi territory*, acquiert tous les jours un nouveau degré de prospérité, malgré l'insalubrité du climat, qui est telle, que les trois quarts des habitans y sont, tous les ans, exposés à des fièvres intermittentes, pendant l'été et l'automne; cependant, les gros bénéfices que donne la culture du coton à longue soie, y attirent un grand nombre d'émigrans, et la population s'y monte déjà à cinq mille blancs et à trois mille nègres esclaves.

Le chemin qui conduit aux Natchès n'étoit qu'un sentier qui serpentoit à travers ces im-

menses forêts ; mais le gouvernement fédéral vient de faire ouvrir une route, qui est sur le point d'être achevée, et qui sera une des plus belles des Etats-Unis, autant par sa largeur que par la solidité des ponts construits sur les petites rivières qui la traversent. A ces avantages elle réunira celui d'être plus courte que l'autre de près de cent milles. Ainsi on pourra dorénavant, en traversant les contrées de l'ouest, aller en voiture de Boston à la Nouvelle-Orléans, ce qui donne une distance de plus de 2,000 milles (sept cents lieues).

CHAPITRE XXII.

Départ pour Knoxville; arrivée au fort Blount; remarque sur le dessèchement des rivières pendant l'été; des habitations sur cette route; fertilité du sol; excursions, en canot, sur la rivière Cumberland.

LE 5 septembre je partis de Nasheville pour Knoxville, avec M. Fisk, envoyé par l'Etat de Tennessée pour déterminer, d'une manière plus exacte, de concert avec les commissaires de celui de Virginie, les limites entre les deux Etats. Nous n'arrivâmes que le 9 au fort Blount, bâti sur la rivière Cumberland, à soixante-dix milles de Nasheville; nous nous arrêtâmes en route chez différens amis de M. Fisk, entre autres chez le général Smith, l'un des plus anciens habitans du pays, où il réside depuis seize à dix-sept ans. C'est à lui qu'on est redevable de la meilleure carte de cet Etat, qui se trouve dans l'*Atlas géographique*, publié par Mathieu Carey, libraire de Philadelphie. Il

m'avoua cependant que cette carte, levée il y a plusieurs années, étoit imparfaite à beaucoup d'égards. Ce général possède une belle habitation, cultivée en maïs et en coton; il a aussi une distillerie très-bien ordonnée, où il fabrique de l'eau-de-vie de pêches, qu'il vend une piastre le gallon. Dans ses loisirs il s'occupe de chimie. J'ai vu chez lui les traductions anglaises des ouvrages de Lavoisier et de Fourcroy.

Nous vîmes aussi, en passant, le général Winchester, qui étoit occupé à terminer une maison en pierres, magnifique pour le pays; elle étoit composée de quatre grandes pièces, au rez de-chaussée, d'un premier étage et d'un grenier. Les ouvriers qui travailloient aux boiseries étoient venus de Baltimore, éloigné de près de sept cents milles (deux cent trente lieues). Les pierres à bâtir sont de nature calcaire; il n'y en a point d'autres dans toute cette partie du Tennessée, si ce n'est des silex roulés, que l'on trouve dans le lit de quelques rivières, qui viennent originairement de la région montagneuse, d'où ils ont été entraînés par la force des torrens. Au surplus, il est peu d'habitans qui construisent de cette manière, à cause du prix de la main-d'œuvre,

les maçons étant encore plus rares que les charpentiers et les menuisiers.

Non loin de la maison du général, coule une rivière de quarante à cinquante pieds de large, que nous traversâmes à pied sec. Ses bords, en certains endroits, sont élevés de plus de vingt-cinq pieds, et le fond de son lit est formé d'une seule dalle, sillonnée par de petites rainures, creusées quarrément, et de trois à quatre lignes de largeur, sur autant de profondeur. C'est dans ces rainures que couloit le peu d'eau qu'il y avoit alors; mais au contraire, les eaux sont tellement abondantes en hiver, qu'au moyen d'une saignée on en détourne la quantité nécessaire pour faire aller un moulin, situé à plus de trente pieds de hauteur. Nous avions déjà passé plusieurs de ces rivières que nous aurions pu enjamber, et sur lesquelles on tient des bacs pendant cette saison.

A quelques milles de l'habitation du général Winchester, et hors de la route, est située une petite ville, fondée depuis quelques années, et à laquelle on a donné le nom de *Cairo*, en mémoire de la prise du Caire par les Français.

Entre Nasheville et le fort Blount, les habi-

tations, quoique toujours isolées au milieu des bois, sont cependant, sur la route, assez rapprochées les unes des autres, pour qu'on fasse rarement deux ou trois milles sans en rencontrer. Les habitans logent dans de bonnes log-houses, la plupart ont des nègres, et paroissent vivre heureux et dans l'abondance. Dans tout cet espace, le sol est presque toujours légèrement ondulé, parfois très-uni, et en général excellent : aussi les forêts sont-elles de la plus grande beauté. C'est sur-tout à cinquante milles de Nasheville, et quelques milles avant d'arriver chez le Major Dixon, à *Dixons-Spring*, où je séjournai un jour et demi, qu'on remarque cette grande fertilité. On voit encore, dans les environs, des masses considérables de forêts, remplies de ces cannes ou roseaux dont j'ai parlé plus haut, et qui croissent si près les uns des autres, qu'à dix ou quinze pieds on n'appercevroit pas un homme qui s'y seroit caché. Leur feuillage touffu offre une masse de verdure qui récrée la vue, au milieu de ces sombres et silencieuses forêts. J'ai déjà remarqué qu'à mesure qu'il se forme de nouvelles habitations, ces roseaux disparoissent en peu d'années, parce que les bestiaux en préfèrent les feuilles à toutes les autres es-

pèces de végétaux, et les détruisent encore plus, en brisant le corps de la plante qu'en broutant le sommet des tiges. Les cochons contribuent aussi à cette destruction, en fouillant la terre pour chercher les jeunes racines.

Le fort Blount fut construit, il y a environ dix-huit ans, pour protéger les émigrans, qui venoient alors s'établir dans le Cumberland, contre les attaques des Sauvages, qui leur faisoient une guerre à outrance pour les en éloigner; mais la paix ayant été conclue avec eux, et la population s'étant beaucoup accrue, ils ont été réduits à l'impossibilité de nuire, et le fort a été détruit; il existe seulement, à cet endroit, une bonne habitation, qui appartient au capitaine William Samson, chez lequel M. Fisk fait ordinairement sa résidence. Pendant les deux jours que nous restâmes chez lui, je parcourus, en canot, la rivière de Cumberland, dans un espace de plusieurs milles. Cette manière de reconnoître les productions naturelles, toujours plus variées sur le bord des rivières, est plus commode que toute autre, sur-tout lorsque les rivières sont comme celle-ci, bordées d'énormes rochers, dont l'escarpement est tel, qu'un homme à pied

n'en peut approcher que très-difficilement. Dans ces excursions j'enrichis mes collections de plusieurs graines d'arbres et de plantes particulières à ce pays, et de divers autres objets d'histoire naturelle.

CHAPITRE XXIII.

Départ du fort Blount pour West-point, à travers les Wilderness, Désert; *excursions botaniques sur Roaring-River; aspect que présentent les bords de cette rivière; produits salins qu'on y trouve; Indiens Cherokées; arrivée à Knoxville.*

Le 11 septembre, nous nous rendîmes du fort Blount chez Blackborn, dont l'habitation, située à quinze milles de ce fort, est la dernière que possèdent les blancs avant d'arriver à la ligne qui sépare, de ce côté, le territoire des Etats-Unis de celui des Indiens Cherokées. Cette ligne offre, jusqu'à West-point, sur la Clinch, un pays inhabité de quatre-vingts milles de largeur, auquel on donne le nom de *Wilderness*, et dont les montagnes de Cumberland occupent une grande partie. Comme M. Fisk étoit obligé de se rendre à la cour de justice, qui se tient à quelques milles de là, dans le comté de Jackson, nous différâmes quelques jours de traverser les *Wilderness*, et je profitai de son absence, pour aller visiter

Roaring-River, l'une des branches de la Cumberland. Cette rivière, large de dix à quinze toises, a reçu son nom du bruit confus qui se fait entendre à un mille de distance, et qui est occasionné par des chutes d'eau, produites par le surbaissement subit de son lit, formé de larges pierres plates, contiguës les unes aux autres. Ces chutes, hautes de six, huit et dix pieds, sont tellement rapprochées, qu'on en rencontre plusieurs dans l'espace de cinquante à cent toises. On remarque au milieu de cette rivière de grosses pierres de cinq à six pieds de diamètre, arrondies en tout sens, sans qu'il soit facile de déterminer comment elles y ont été transportées.

La rive droite de Roaring-River, est élevée, dans quelques endroits, de quatre-vingts à cent pieds, et surmontée, à cette hauteur, de rochers qui s'avancent de quinze à vingt pieds, et qui recouvrent des lits épais de schiste ferrugineux, situés horizontalement. Les lames qui les composent sont si peu adhérentes entre elles et si friables, que, pour peu qu'on y touche, elles se détachent par morceaux d'un pied de long, et qu'elles tombent d'elles-mêmes en poussière, ce qui, à la longue, forme sous ces rochers des excavations profondes. Sur les

feuillets de schiste, les moins exposés à l'eau et à la lumière, on observe une espèce d'efflorescence blanche, d'une ténuité extrême, et très-semblable à de la neige.

Il existe encore sur les bords de cette rivière et dans d'autres parties du Cumberland, des cavernes profondes, où l'on trouve des masses de substances alumineuses, tellement rapprochées du degré de pureté nécessaire pour être employées dans la teinture, que les habitans, non-seulement en vont chercher pour leur usage, mais qu'ils l'exportent au Kentucky. On les met en morceaux à coup de hache; mais il n'est personne qui connoisse les procédés employés, dans l'ancien continent, pour préparer les diverses substances, telles qu'elles se trouvent dans le commerce.

De gros ruisseaux, après avoir serpenté dans les forêts, viennent aboutir aux rives escarpées de cette rivière, d'où ils tombent avec fracas dans son lit, et forment de magnifiques cascades de plusieurs toises de largeur. L'humidité constante que ces cascades entretiennent dans ces lieux, donne naissance à une multitude de plantes, qui croissent au milieu d'une mousse épaisse, dont le rocher est couvert, et qui forment de très-beaux tapis de verdure.

Toutes ces circonstances rendent les bords de Roaring-River d'une fraîcheur extrême, et leur donnent un aspect qui ne ressemble en rien à celui des autres rivières que j'avois visitées jusqu'alors. On y voit aussi une variété d'arbres et d'arbustes, qu'on ne rencontre pas ailleurs. J'y trouvai réunis les *Magnolia auriculata, macrophilla, cordata, acuminata et tripetala*. Les fruits de ces arbres, aussi remarquables par la beauté de leurs fleurs que par leur superbe feuillage, étoient à leur maturité. J'en récoltai des graines pour les multiplier en France, et ajouter à l'embellissement de nos jardins. Ces graines rancissent avec la plus grande facilité. J'essayai de remédier à cet inconvénient, en les mettant dans de la mousse fraîche, que je renouvelai tous les quinze jours, jusqu'à mon retour en Caroline, où je continuai les mêmes précautions, jusqu'à l'époque de mon embarquement pour l'Europe. J'ai eu depuis la satisfaction de voir que mes soins n'ont pas été inutiles, et que j'ai réussi, par ce moyen, à leur conserver leur faculté germinative.

Le Major Russel, chez lequel je vins loger après avoir quitté Blackborn, et où vint me rejoindre M. Fisk, nous fournit, très-obligeamment, les provisions nécessaires pour les

deux jours de marche forcée, à travers le territoire des Cherokées. Malgré la bonne intelligence qui subsiste actuellement entre les blancs et ces Indiens, il est toujours plus prudent de se réunir cinq ou six pour faire ce trajet. Cependant, comme nous étions éloignés du rendez-vous ordinaire, où les voyageurs s'attendent, nous nous décidâmes à partir seuls, et nous arrivâmes heureusement à West-point. Ce pays est très-montueux, et nous ne pûmes faire que quarante-cinq milles le premier jour, quoique nous eussions marché jusqu'à minuit. Nous campâmes près d'une petite rivière, où l'herbe étoit abondante; et après avoir fait du feu, nous nous couchâmes dans nos couvertures, en veillant, tour à tour, pour faire paître nos chevaux à la longe, de crainte des Sauvages, qui les volent quelquefois, malgré toutes les précautions des voyageurs; car leur adresse, en ce point, surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Dans cette journée, nous ne vîmes que des Dindons sauvages, par bandes de trente à quarante.

Le second jour de notre départ, nous rencontrâmes un parti de huit à dix Indiens, qui cherchoient des raisins d'été et des Chinquapins, espèce de petites châtaignes, supérieures,

pour le goût, à celles d'Europe. Comme nous n'avions plus que vingt milles à faire pour nous rendre à West-point, nous leur donnâmes le reste de nos provisions, ce qui leur fit grand plaisir. Le pain est un grand régal pour eux, leur nourriture ordinaire ne consistant qu'en viande de cerf rôtie.

La route qui traverse cette partie du territoire indien, coupe les montagnes du Cumberland ; elle est aussi large et aussi battue que celles des environs de Philadelphie, à cause du grand nombre d'émigrans qui y passent pour aller s'établir dans les contrées de l'ouest. Elle est cependant, en quelques endroits, assez difficile, mais pas autant, à beaucoup près, que celle qui conduit de Strasburgh à Bedford, dans la Pensylvanie; et n'est pas non plus, comme celle-ci, encombrée de pierres énormes. A quarante milles de Nasheville, nous rencontrâmes des émigrans aisés, voyageant en berline, suivis de leurs nègres à pied, qui avoient fait le trajet sans accident. De petites planchettes, peintes en noir, et clouées sur les arbres, de trois milles en trois milles, indiquent aux voyageurs les distances qu'ils ont parcourues.

Dans cette partie du Tennessée, la masse

des forêts est composée de toutes les espèces d'arbres, qui appartiennent plus spécialement aux régions montagneuses de l'Amérique septentrionale, telles que les Chênes, les Erables et les Noyers. Les Pins abondent dans les endroits où le sol est le plus mauvais. Ce qui me parut assez extraordinaire, ce fut de trouver des parties de bois de plusieurs milles d'étendue, où tous les Pins, qui formoient au moins le cinquième des autres arbres, étoient morts depuis l'année précédente, et conservoient encore leurs feuilles desséchées. Je n'ai pu connoître les causes qui ont produit ce singulier phénomène : j'ai appris seulement qu'il se renouvelle tous les quinze ou vingt ans.

A West-point est établi un fort en palissade, bâti sur une haute colline, au confluent des rivières Clinch et Holston. Le gouvernement fédéral y entretient une compagnie de soldats, dont le but est de tenir en respect les Indiens, et en même temps de les protéger contre les habitans de la frontière, dont les mauvais procédés les excitent souvent à la guerre. Ces violences avoient souvent pour objet de les chasser de leurs terres; mais le gouvernement a prévenu cette source féconde de vexations et de guerres, en déclarant, comme faisant

partie du domaine de l'Etat, toutes les terres occupées par les Indiens dans les limites des Etats-Unis.

Le trait suivant donnera une idée du caractère atroce de quelques-uns de ces Américains des frontières. Un d'eux, des environs du fort Blount, avoit perdu un de ses chevaux, qui s'étoit éloigné de son habitation, et avoit pénétré assez avant dans le territoire indien. Quinze jours après, il lui fut ramené par deux Cherokées; ils étoient à peine à cinquante pas de la maison, que cet homme, les appercevant, tua l'un d'eux d'un coup de carabine : l'autre s'enfuit, et vint apporter cette nouvelle à ses compatriotes. Le meurtrier fut mis en prison; mais quelque temps après il fut relâché, attendu qu'il n'existoit aucune preuve de son crime, dont il resta cependant convaincu dans l'opinion publique. Pendant tout le temps qu'il resta en prison, les Indiens suspendirent les effets de leur ressentiment, dans l'espérance que la mort de leur compatriote seroit vengée; mais à peine furent-ils informés de son élargissement, qu'ils tuèrent un blanc à plus de cent cinquante milles de l'endroit où le premier meurtre avoit été commis. Jusqu'à présent on n'a pu faire entendre aux Indiens, de quelque

nation qu'ils soient, que le châtiment ne doit porter que sur le coupable ; ils croient que le meurtre d'un ou de plusieurs des leurs, doit être vengé par la mort d'un nombre égal d'individus appartenant à la nation de celui qui les a fait périr. C'est une coutume à laquelle il est impossible de les faire renoncer, sur-tout si celui qui a été tué appartient à une famille distinguée; car, parmi les Creeks et les Cherokées, il existe une classe supérieure au commun de la nation. Ces Indiens sont d'une taille au-dessus de la moyenne, bien proportionnée, et conservent assez d'embonpoint, malgré les jeûnes forcés qu'ils endurent souvent à la poursuite des animaux, dont la chair forme leur principale nourriture. La carabine est la seule arme dont ils se servent ; ils y sont fort adroits, et ils tuent à une très-grande distance. L'habillement ordinaire des hommes consiste en une chemise à l'européenne, qu'ils laissent flotter, et en un morceau de drap bleu, long d'une demi-aune, qui leur sert de culottes : ils le passent entre les cuisses, et en fixent les deux bouts derrière et devant, à leur ceinture. Ils portent de longues guêtres, et des chaussures ou mokassons de peau de cerf préparée. Dans les jours de parures on en voit qui ont un habit, une

veste et un chapeau, mais jamais de culottes. Les naturels de l'Amérique septentrionale, n'ont jamais pu adopter cette partie de notre vêtement. Ils ne laissent au sommet de la tête qu'une touffe de cheveux, dont ils font plusieurs tresses, qui pendent sur les côtés du visage; et assez ordinairement ils attachent aux extrémités des plumes ou de petits tuyaux d'argent. Un grand nombre d'entr'eux se percent la cloison du nez, pour y mettre des anneaux, et se découpent les oreilles, qui s'allongent de deux ou trois pouces, par le moyen de morceaux de plomb qu'ils y attachent, lorsqu'ils sont encore jeunes. Ils se peignent le visage de rouge, de bleu ou de noir.

Une chemise d'homme, et un jupon court, forment le vêtement des femmes, qui portent aussi des guêtres et des chaussons de peau de cerf; elles laissent croître tous leurs cheveux, qui, comme ceux des hommes, sont d'un noir de jais; mais elles ne se percent point le nez, et ne se découpent point les oreilles. En hiver, les hommes et les femmes, pour se garantir du froid, s'enveloppent d'une couverture de laine, qu'ils portent toujours avec eux, et qui forme une partie essentielle de leur bagage.

Près du fort est établi un magasin, où les

Cherokées apportent du Ginseng et des fourrures, consistant principalement en peaux d'ours, de cerfs et de loutres. On leur donne en échange des étoffes grossières, des couteaux, des haches, et d'autres objets à leur convenance.

J'appris à West-point, de plusieurs personnes qui font de fréquens voyages parmi les Cherokées, que, depuis quelques années, ils s'adonnent à la culture des terres, et qu'ils y font des progrès. Quelques-uns ont de bonnes habitations et même des nègres esclaves. Quelques femmes tricotent et fabriquent des étoffes de coton. Le gouvernement fédéral consacre annuellement une somme pour leur fournir des instrumens aratoires et des métiers. Pressé de continuer mon voyage, je ne pus m'enfoncer dans l'intérieur de leur pays, comme je me l'étois proposé, et je ne profitai point des lettres de recommandation, que M. W. P. Anderson, de Nasheville, m'avoit données, à cet effet, pour les officiers de la garnison du fort.

On compte trente-cinq milles de West-point à Knoxville. A un mille de West-point, on passe par Kingstown, composée d'une quarantaine de log-houses. Ensuite la route continue pendant huit à dix milles, à travers un

sol inégal et pierreux, quoique couvert d'une herbe assez bien fournie. Les arbres qui occupent cette étendue, croissent à vingt ou trente pas les uns des autres, ce qui feroit soupçonner que ce canton passe de l'état de prairie à celui de forêt. Après cette distance, le sol devient meilleur, et les habitations sont plus rapprochées.

CHAPITRE XXIV.

Knoxville ; rapports commerciaux ; arbres qui croissent aux environs ; conversion de quelques parties de prairies en forêts ; rivière Nolachuky ; Greensville ; arrivée à Jonesborough.

KNOXVILLE, siége de l'Etat du Tennessée, est située sur la rivière Holston, large, en cet endroit, de près de cent cinquante toises. Les maisons qui la composent, dont le nombre est d'environ deux cents, sont, presque toutes, construites en bois. Quoique fondée depuis dix-huit ou vingt ans, cette petite ville n'offre encore aucune espèce d'établissemens ou de manufactures, si ce n'est quelques tanneries. Le commerce y est cependant plus actif qu'à Nasheville. Les magasins, au nombre de quinze à vingt, y sont aussi mieux fournis. Les marchands tirent, par terre, leurs approvisionnemens de Philadelphie, Baltimore et Richemond en Virginie, et ils expédient en retour, par la même voie, des productions du pays, qu'ils achètent aux cultivateurs, ou qu'ils prennent

en échange de leurs marchandises. Baltimore et Richemond sont les deux villes avec lesquelles ces contrées font le plus d'affaires. Le prix du transport de Baltimore est de six à sept piastres le quintal. On compte cinq cents milles (cent soixante-six lieues), de cette ville à Knoxville, six cent quarante milles (deux cent treize lieues), de Philadelphie, et quatre cent vingt (cent quarante lieues), de Richemond.

On expédie encore, par la rivière Tennessée, des farines, du coton et de la chaux, à la Nouvelle-Orléans ; mais cette voie est peu pratiquée par le commerce, la navigation de cette grande rivière étant très-embarrassée, en deux endroits différens, par des hauts-fonds, remplis de rochers. On compte environ six cents milles (deux cents lieues), de Knoxville à l'embouchure de la Tennessée dans l'Ohio, et trente-huit milles de là à celle de l'Ohio dans le Mississipi.

Nous descendîmes, à Knoxville, chez Haynes, qui tient la meilleure taverne, à l'enseigne du général Washington. Les voyageurs y sont défrayés, eux et leurs chevaux, à raison d'une piastre par jour. On y est très-bien, mais ce prix est un peu cher, pour un pays dont la

position n'est nullement favorable à la vente des denrées, qu'on est obligé d'envoyer à une grande distance, à travers des contrées qui en fournissent de même nature, et qui ont les mêmes débouchés. Cette cherté vient du desir de s'enrichir en peu de temps, desir général dans les Etats-Unis, où tout homme, qui exerce une profession ou un art quelconque, veut y gagner beaucoup, et ne se contente pas d'un léger bénéfice, comme en Europe.

Il s'imprime à Knoxville une gazette qui paroît deux fois la semaine, et qui est rédigée et publiée par M. Roulstone, compatriote et ami de mon compagnon de voyage, M. Fisk. Il est à remarquer que la plupart des émigrans de la Nouvelle-Angleterre, l'emportent sur les autres par leur moralité, leurs connoissances et leur industrie.

Le 17 septembre, je pris congé de M. Fisk, et je dirigeai ma marche vers Jonesborough, éloignée de cent milles de Knoxville, et située au pied des hautes montagnes qui séparent la Caroline septentrionale de l'Etat de Tennessée. Au sortir de Knoxville, le sol est inégal, pierreux et mauvais ; ce dont il est facile de juger par la grande quantité de Pins,

Pinus mitis, qui se trouvent dans les forêts. On y voit aussi abondamment le Chêne Chinquapin, *Quercus prinus Chinquapin*, qui s'élève rarement à plus de trois pieds, et dont quelques-uns étoient, cette année, tellement chargés de glands, qu'ils étoient courbés jusqu'à terre. L'arbre à l'Oseille, *Sorel tree*, *Andromeda arborea*, est aussi très-commun. Cet arbre, qui s'élève jusqu'à quarante pieds, dans les montagnes, feroit un des plus beaux ornemens de nos jardins, par ses belles panicules de fleurs blanches. Ses feuilles sont très-acides, et quelques habitans les préfèrent au Sumac, pour la teinture en noir.

Je traversai la rivière Holston à Macby, à quinze milles de Knoxville; ici le sol devient meilleur, et les habitations sont plus rapprochées, quoique toujours assez éloignées pour n'être pas vues les unes des autres. A quelque distance de Macby, la route, dans un espace d'un à deux milles, côtoye un bois taillis, extrêmement fourré, dont les brins les plus grands ont vingt à vingt-cinq pieds. Je n'avois point encore vu de portion de forêt ainsi composée; j'en fis l'observation aux habitans du pays, qui m'apprirent que cet endroit faisoit anciennement partie d'une Barren ou prairie, qui s'étoit

que suffisant pour se procurer les objets secondaires, qui proviennent de manufactures anglaises.

Le jour suivant, je passai près d'une forge, *Iron-Work*, située à trente milles de Knoxville, où je m'arrêtai un instant pour prendre un échantillon du minerai. Le fer qui en provient est, dit-on, d'une excellente qualité. La route, à cet endroit, se partage en deux branches, qui conduisent également à Jonesborough; mais, comme je voulois visiter les bords de la rivière Nolachuky, renommés dans le pays, pour leur fertilité, je pris la droite, quoiqu'elle soit un peu plus longue et moins pratiquée. A six ou sept milles d'Iron-Work, on trouve, sur le chemin, de petits cristaux de roche, longs de deux à trois lignes, et de la plus belle transparence. Les facettes des pyramides, qui terminent les deux extrémités du prisme, sont parfaitement égales entre elles : ils sont libres et disséminés, dans une terre rougeâtre et un peu argileuse. En moins de dix minutes, j'en ramassai une quarantaine. Arrivé sur les bords de la rivière Nolachuky, je n'y remarquai aucune espèce d'arbres ou de plantes, que je n'eusse vue ailleurs, si ce n'est des Tulipiers et des Maronniers à fleurs jaunes,

d'une hauteur peu commune. Quelques-uns de ces Tulipiers avoient cinq à six pieds de diamètre, et étoient parfaitement droits et entièrement dégarnis de branches, jusqu'à trente à quarante pieds de terre.

Le 21, j'arrivai à Greenville, qui n'a guère que quarante maisons, construites en poutres équarries, et disposées comme les boulons qui forment les log-houses. On compte vingt-cinq milles de cet endroit à Jonesborough. Dans cet intervalle, le pays est légèrement montueux, le sol plus propre à la culture du bled qu'à celle du maïs, et les habitations sont situées sur la route, à une distance d'un à trois milles les unes des autres.

Jonesborough, dernière ville du Tennessée, est composée d'environ cent cinquante maisons, bâties en planches, et disposées des deux côtés de la route. Quatre à cinq magasins y sont établis, et les marchands qui les tiennent sont en rapport de commerce avec Richemond et Baltimore. Tout ce qui est de manufacture anglaise se vend fort cher, ici comme à Knoxville. Une gazette, format grand *in-folio*, y paroît une fois la semaine. Les feuilles périodiques sont, jusqu'à pré-

sent, les seuls ouvrages qui aient été imprimés dans les villes ou villages situés à l'ouest des Alléghanys, où se sont établis des imprimeurs.

CHAPITRE XXV.

Observations générales sur l'Etat de Tennessée ; des rivières Cumberland et Tennessée ; ce que l'on entend par l'Est Tennessée ou le Holston, et par l'Ouest Tennessée ou le Cumberland ; des premiers établissemens dans l'Ouest Tennessée ; des arbres naturels à ce pays.

L'ÉTAT du Tennessée est situé entre les 35 et 36 degrés 30 minutes de latitude, et les 80 et 90 degrés 30 minutes de longitude. Il a pour limites : au nord, le Kentucky ; au midi, le territoire réservé aux Indiens Cherokées et Chactaws ; à l'ouest, l'Ohio, et à l'est, les monts Alléghanys, qui le séparent de la Virginie et de la Caroline septentrionale. Son étendue en largeur est, d'à-peu-près cent trois milles, sur environ trois cent soixante de longueur. Avant 1796, époque de son admission dans l'Union, ce pays faisoit partie de la Caroline septentrionale. Les deux principales rivières qui l'arrosent, sont la Cumberland et la Tennessée, qui se jettent dans l'Ohio à onze milles

de distance l'une de l'autre, et sont séparées, dans la presque totalité de leur cours, par la chaîne des montagnes de Cumberland.

La rivière de Cumberland, désignée dans les cartes françaises, et connue des Français canadiens, sous le nom de rivière Shavanon, prend sa source dans le Kentucky, au milieu des montagnes qui le séparent de la Virginie. Son cours est d'environ quatre cent cinquante milles (cent cinquante lieues); elle est navigable en hiver et au printemps, jusqu'à trois cent cinquante milles (cent seize lieues), de son embouchure; mais dans l'été, on ne peut la remonter que jusqu'à cinquante milles au-dessus de Nasheville.

La rivière Tennessée, nommée par les Français canadiens, rivière des Cherokées, est la plus considérable de toutes celles qui se jettent dans l'Ohio. C'est à West-point que l'on peut en assigner le commencement; elle y est formée par la réunion des rivières Clinch et Holston, qui prennent leurs sources dans la partie des monts Alléghanys, située en Virginie, et qui ont chacune quatre-vingts à cent toises de largeur, à leur embouchure. Toutes deux sont navigables à une grande distance, et notamment la Holston, qui l'est jusqu'à deux cents milles. La rivière French-Broad, une des

principales branches de la Holston, reçoit elle-même les eaux de la Nolachuky, large de vingt à vingt-cinq toises, et qui porte aussi bateau dans le printemps. Ainsi la Tennessée avec la Holston, a en total un cours navigable de près de huit cents milles (deux cent soixante-six lieues); mais cette navigation est interrompue pendant six mois de l'année, par les *Muscles-shoals*, espèce de hauts-fonds, remplis de rochers, que l'on rencontre dans son lit, à deux cent cinquante milles de son embouchure dans l'Ohio. Depuis West-point, les bords de cette grande rivière sont encore presqu'entièrement inhabités. La signification du nom de Tennessée qu'elle porte, est inconnue aux Cherokées et aux Chactaws, qui occupoient ces contrées avant les blancs. M. Fisk, qui a eu différens rapports avec ces Indiens, n'a obtenu d'eux aucuns renseignemens à cet égard; et il est assez vraisemblable que ce nom lui a été donné par la nation à laquelle les Cherokées ont succédé.

Les montagnes du Cumberland ne sont qu'une continuité de Laurel-Montain, qui elle-même est un des principaux chaînons des monts Alléghanys. Ces montagnes, sur les confins de la Virginie, se portent plus à l'ouest, et, par la direction qu'elles suivent, coupent

obliquement en deux l'Etat de Tennessée, qui se trouve ainsi divisé en deux parties, l'*Est* et le *West-Tennessée*, toutes deux primitivement connues sous le nom d'établissemens de Holston et de Cumberland, et qui offrent chacune un aspect différent, soit par la nature du pays, soit par les productions qui y croissent.

L'Ouest Tennessée comprend les deux tiers de cet Etat. Il repose en grande partie sur un banc de substance calcaire de même nature, et dont les lits sont horizontaux. La couche de terre végétale dont il est couvert paroît généralement moins épaisse que dans le Kentucky, et participe moins de la nature argileuse; elle est ordinairement de couleur brune foncée, sans aucun mélange de substances pierreuses. Les forêts qui couvrent le pays annoncent combien le sol est favorable à la végétation, car les arbres y acquièrent tous un très-grand diamètre. Les mines de fer y sont aussi rares que dans le Kentucky; et si l'on en avoit découvert de nouvelles, elles seroient déjà exploitées; car le fer, qui est importé de la Pensylvanie ou du Holston, est à un prix assez élevé.

Les rivières secondaires, qui, dans cette partie du Tennessée se jettent toutes dans le Cumberland, sont presqu'entièrement à

sec pendant l'été ; et il est assez probable que, lorsque la population sera plus nombreuse, et que des habitations seront formées loin de leurs bords, le manque d'eau se fera peut-être encore plus vivement sentir dans cette partie que dans le Kentucky ; il y a cependant de gros ruisseaux ou creeks, qui sortent des excavations profondes situées au bas des collines peu élevées que l'on trouve en différens endroits. On a remarqué que ces espèces de sources dont les eaux sont très-bonnes, ne tarissoient jamais, quoique moins considérables en été. A leur sortie de ces souterrains, elles sont quelquefois accompagnées d'un courant d'air assez fort pour éteindre une lumière. J'ai observé cette particularité à la source du ruisseau qui porte le nom de Dixon-Spring, et d'un autre situé à quatre milles de Nasheville.

Ce fut en 1780 que les blancs tentèrent, pour la première fois, de franchir les montagnes du Cumberland, et de se fixer aux environs de Nasheville ; mais les émigrans ne s'y portèrent pas en grand nombre avant 1789. Ils eurent à soutenir, pendant plusieurs années, une guerre sanglante contre les Indiens Cherokées ; et, jusqu'en 1795, les établissemens du Holston et du Kentucky ne com-

muniquoient avec ceux du Cumberland que par caravanes, afin de traverser sûrement les espaces considérables de pays inhabités qui les en séparoient; mais, depuis cinq à six ans que la paix est faite avec les naturels, les communications entre ces différentes contrées sont parfaitement établies, et, quoique très-peu fréquentées, on y voyage avec autant de sûreté que dans aucune autre partie des Etats atlantiques.

Ce pays ayant été peuplé après celui du Kentucky, on a pris dès le commencement des mesures pour éviter l'extrême confusion qui existe dans les titres de propriété de ce dernier Etat; aussi les titres y sont-ils regardés comme plus valides et beaucoup moins sujets à contestation. Cette raison, l'extraordinaire fertilité du sol, et une température plus douce, sont autant de motifs qui attirent constamment dans l'Ouest Tennessée, plutôt qu'au Kentucky, les émigrans des Etats atlantiques. On y compte déjà trente mille habitans et cinq à six mille nègres esclaves.

A quelques exceptions près, les différentes espèces d'arbres et arbustes qui forment la masse des forêts, sont les mêmes que celles que j'ai observées dans les parties les plus fertiles du Kentucky. Le Févier, *Gleditsia*

3-acanthos, y est cependant plus commun; c'est de son bois que les Indiens faisoient leurs arcs, avant qu'ils eussent adopté l'usage des armes à feu.

On trouve particulièrement dans ces forêts un arbre qui, par la forme de ses fruits et la disposition de ses feuilles, paroît avoir beaucoup de rapport avec le *Sophora japonica*, dont le bois sert aux Chinois pour teindre la soie en jaune. Mon père, qui découvrit cet arbre en 1796, pensa qu'il pourroit être employé au même usage et devenir un objet de commerce important pour le pays. Il fit part de ses conjectures à M. Blount, alors gouverneur de cet Etat, et sa lettre fut insérée dans la gazette de Knoxville, du 15 mars 1796. Quelques personnes du pays desirant beaucoup savoir s'il étoit possible de fixer la belle couleur jaune que le bois de cet arbre communique à l'eau par la simple infusion à froid, je profitai de mon séjour à Nasheville pour en envoyer à New-Yorck vingt livres pesant, dont la moitié fut remise au docteur Mitchill, professeur de chimie, et l'autre adressée à Paris au Bureau d'agriculture attaché au ministère de l'Intérieur, afin de constater le degré d'utilité que l'on peut en

retirer. Cet arbre s'élève rarement au-dessus de quarante pieds, et croît de préférence sur les *Knobs*, espèces de petits monticules dont le sol est très-riche. Quelques habitans ont remarqué qu'il n'est dans le pays aucune espèce d'arbres qui donne au printemps une aussi grande abondance de sève. La quantité qu'il fournit surpasse même celle de l'Erable à sucre, quoique celui-ci ait le double de grosseur. L'époque de mon séjour à Nasheville étant celle de la maturité des graines de cet arbre, j'en recueillis une petite quantité que j'ai rapportée, et qui ont presque toutes levé. Quelques pieds ont déjà douze à quinze pouces de haut. Il est très-probable que cet arbre pourra s'acclimater en France, et qu'il supportera le froid de nos hivers, d'autant plus que, d'après ce qui m'en a été rapporté, les hivers sont souvent aussi rigoureux dans le Tennessée que celui de l'an XII (1804).

L'Ouest Tennessée est moins salubre que le Holston et le Kentucky. Une température plus chaude et plus humide y rend les fièvres intermittentes assez communes pendant l'été. Les émigrans, la première année de leur établissement, et même les voyageurs, y sont aussi, pendant cette saison, sujets à une

affection exanthématique qui fait souffrir cruellement, pendant dix à douze jours, par les démangeaisons extrêmes que causent la quantité de boutons, qui se manifestent d'abord au ventre et ensuite sur les épaules, les bras et les cuisses. Cette indisposition, dont je commençai à être attaqué avant d'arriver au fort Blount, céda à un régime rafraîchissant et aux bains que je pris pendant plusieurs jours dans les rivières Cumberland et Roaring. On donne dans le pays, à cette maladie, le nom *Tennessée Itch* (gale de Tennessée).

CHAPITRE XXVI.

Des différentes espèces de culture dans l'Ouest Tennessée, et de celle du coton en particulier ; fabriques domestiques de cotonnades encouragées par la législature de cet Etat ; du mode de location des terres par quelques émigrans.

L'Ouest Tennessée ou le Cumberland étant situé sous une latitude plus méridionale que le Kentucky, permet la culture du coton ; aussi les habitans s'y livrent presqu'entièrement, et ne cultivent en grains, chanvre et tabac, que fort peu au-delà de leur consommation.

Le sol, qui est gras et meuble, paroît être une décomposition récente de substances végétales, et semble, quant à présent, moins convenir pour cette raison à la culture du bled qu'à celle du maïs ; les récoltes de ce grain sont aussi abondantes que dans le Kentucky, ses tiges s'élèvent également à onze et douze pieds, et les épis, qui naissent à six ou sept pieds de terre, ont neuf à dix pouces de lon-

gueur sur une grosseur proportionnée. On le cultive de la même manière et on l'emploie aux mêmes usages.

Les corneilles, qui sont un véritable fléau dans les Etats atlantiques, où elles ravagent, à trois époques différentes, les champs de maïs, et obligent souvent de les replanter autant de fois, n'ont pas encore paru au Tennessée; mais il est probable que leur apparition n'est que différée, car elles font déjà beaucoup de dégâts dans le Kentucky.

J'observerai également ici que les rats gris d'Europe n'ont pas encore pénétré dans le Cumberland. Ils suivent les établissemens des blancs dans ces contrées lointaines, où ils paroissent quelques années après que le pays a été habité. Ils commencent d'abord à se montrer dans les petites villes, d'où ils se répandent ensuite dans les habitations disséminées dans les bois.

La culture du coton, infiniment plus lucrative que celle du bled et du tabac, est, comme je l'ai déjà dit, la plus suivie dans l'Ouest Tennessée. Il n'est presque aucun émigrant qui ne commence à s'en occuper dès la troisième année de son établissement. Ceux qui n'ont point de nègres, le cultivent à la

charrue, à-peu-près comme le maïs, prenant seulement un soin plus particulier de le sarcler et de le rechausser, à plusieurs reprises, dans le cours de la saison. Les autres disposent leurs champs par sillons parallèles, faits à la houe, et hauts de douze à quinze pouces. On estime qu'un homme, qui n'auroit que cette occupation, pourroit suffire à la culture de huit à neuf acres; mais à l'époque de la maturité, l'ouverture des capsules se succédant très-rapidement, il lui seroit impossible de faire, à lui seul, la récolte. Un homme et une femme, avec deux ou trois enfans, peuvent cependant en cultiver aisément quatre acres, indépendamment du maïs nécessaire à leur subsistance; et en calculant sur une récolte de trois cent cinquante livres pesant, par acre, ce qui est très-modéré, vu l'extrême fertilité du sol, on aura, pour quatre acres, un produit de quatorze cents livres pesant de coton, dépouillé de sa semence. En l'évaluant à raison de dix-huit piastres le quintal, prix le plus bas auquel il soit tombé, à l'époque de la dernière paix, où j'étois dans le pays, donnent deux cent cinquante-deux piastres (treize cent vingt-trois livres), d'où, retranchant quarante piastres pour les frais de culture, on aura un produit net de deux cent douze

piastres (onze cent treize livres) ; tandis que le même nombre d'acres, plantés en maïs ou semés en bled, ne donneroit, à raison de cinquante boisseaux de maïs par acre, et de vingt-cinq boisseaux de bled, que cinquante piastres, ou deux cent soixante-deux livres, en évaluant le maïs à vingt-six sous, et le bled à cinquante-deux sous le boisseau; et en supposant même que l'on puisse s'en procurer la vente à ce prix, ce qui n'est pas toujours très-aisé. Ce léger apperçu démontre avec quelle facilité, la plus pauvre famille peut acquérir promptement, dans l'Ouest Tennessée, un certain degré d'aisance, sur-tout lorsqu'après cinq à six années d'établissement, elle aura le moyen d'acheter un ou deux nègres, et d'en accroître successivement le nombre.

L'espèce de coton que l'on cultive ici est un peu plus estimée que celle que l'on désigne sous le nom de Coton à semences vertes, *Green seed Cotton*, dont elle n'est qu'une légère variété.

Les étoffes de coton, qu'on fabrique dans l'Ouest Tennessée, sont assez fines, et supérieures, en qualité, à celles que j'ai vues dans le cours de mon voyage. La législature de cet Etat, appréciant l'avantage d'encourager ce genre d'industrie, et de diminuer, par là,

l'importation des marchandises anglaises, de même nature, accorde, depuis deux ans, une prime de dix piastres, à la femme qui, dans chaque comté, présente la pièce la mieux fabriquée ; car ici, comme au Kentucky, les gens les plus aisés portent, pendant l'été, autant par patriotisme que par économie, des vêtemens faits des étoffes fabriquées dans le pays. Ils sentent également que c'est le seul moyen de retenir le peu de numéraire qui y circule, et de l'empêcher de passer en Angleterre.

Le prix des meilleures terres n'excède pas encore cinq piastres l'acre, aux environs de Nasheville, et à trente et à quarante milles de cette ville, elles ne valent même que trois piastres ; on peut, à ce prix, acheter une habitation toute formée, composée de deux à trois cents acres, dont quinze à vingt de défrichés, et une log-house. Les taxes sont aussi, dans cet Etat, moins élevées que dans le Kentucky.

Parmi les émigrans qui arrivent annuellement des contrées de l'est, dans le Tennessée, il en est toujours quelques-uns qui n'ont pas les moyens d'acheter des terres, mais ils en trouvent facilement à louer; car, les spéculateurs qui possèdent

plusieurs milliers d'acres, ne sont pas fâchés de placer quelques habitans sur leurs propriétés, ce qui en engage d'autres à venir se fixer dans les environs ; car les spéculations sur les terres, dans les Etats du Kentucky et du Tennessée, ne sont plus avantageuses que pour ceux qui résident sur les lieux, et qui, à l'arrivée des émigrans, savent les diriger adroitement sur leurs possessions, ce qui en augmente promptement la valeur.

Les conditions qu'on impose à celui qui loue, sont de défricher et d'enclore huit à neuf acres, de bâtir une log-house, et de payer au propriétaire, huit à dix boisseaux de maïs par chaque acre défriché. Ces conventions ont lieu pour six ou huit ans. Dès la seconde année, le prix de deux cents acres de terre, attenant à un nouvel établissement de ce genre, augmente de trente pour cent; et cette propriété est achetée de préférence par un nouvel émigrant, qui est sûr d'y récolter, dès la première année de son arrivée, le grain nécessaire aux besoins de sa famille et de ses bestiaux.

On fait moins d'élèves de chevaux dans cet Etat que dans celui du Kentucky; néanmoins on s'occupe, avec soin, d'en améliorer la race, en la croisant avec celles de ce dernier Etat,

d'où l'on fait venir de belles jumens poulinières.

Quoique ce pays abonde en sources salées, aucune n'est encore exploitée, parce que la cherté de la main d'œuvre en porteroit le sel à un prix plus élevé que celui que l'on importe des salines de Sainte-Geneviève aux Illinois, qui en fournissent le Cumberland. Il se vend deux piastres le boisseau, du poids de cinquante à soixante livres. Le Holston a des salines particulières.

CHAPITRE XXVII.

De l'Est Tennessée ou Holston ; cultures ; population ; rapports commerciaux.

L'Est Tennessée, ou le Holston, est situé entre la partie la plus élevée des Alléghanys et les montagnes de Cumberland ; il comprend, en longueur, une étendue de près de cent quarante milles, et diffère principalement de l'Ouest Tennessée, en ce que la substance calcaire y paroît moins à découvert ; que les lits qui en forment la masse, inclinés à l'horizon, sont divisés, à de petits intervalles, par des feuillets de quartz ; et qu'enfin le pays est arrosé par un grand nombre de petites rivières, descendant des montagnes voisines, qui le traversent de toutes parts. Les meilleures terres se trouvent sur leurs bords ; le reste du territoire, presque partout entrecoupé de collines, est de médiocre qualité, et ne produit que des Chênes blancs, rouges, quercitron, chincapin, de montagne, &c. entremêlés de Pins ; et, comme nous l'avons déjà observé, à l'exception du Chêne à gros gland, *Quercus macrocarpa*, toutes ces autres

espèces ne croissent jamais dans les cantons les plus fertiles.

Le maïs forme également ici une des principales branches de la culture ; mais il vient rarement au-dessus de sept à huit pieds, et un produit de trente boisseaux par acre, passe pour une très-bonne récolte. La nature du sol, un peu graveleux, paroît plus propre à la culture du bled, du seigle et de l'avoine; aussi y est-elle plus suivie que dans le Cumberland. Celle du coton est peu étendue, à cause du froid, qui commence d'assez bonne heure : on peut juger, d'après cela, que le Holston est, en tout point, inférieur en fertilité au Cumberland et au Kentucky.

Pour tirer parti de la surabondance de leurs grains, les habitans élèvent beaucoup de bestiaux qu'ils conduisent à quatre et cinq cents milles de distance dans les ports de mer des Etats du Milieu et du Sud. On perd fort peu de ces animaux dans le trajet, quoique l'on ait à traverser un grand nombre de rivières, que le pays ne présente qu'une forêt non-interrompue, et qu'ils soient extrêmement sauvages, par l'habitude de rester presque toujours dans les bois.

Cette partie du Tennessée commença à être

habitée en 1775, et la population s'y est tellement accrue, qu'on y compte maintenant soixante-dix mille habitans, y compris trois à quatre mille nègres esclaves. Dès 1787 ils tentèrent de se former en Etat indépendant, sous le nom d'Etat de Franklin, mais ce projet fut abandonné. Il est cependant très-probable, et il en a déjà été question, que l'Est et le West-Tennessée formeront par la suite deux Etats séparés, qui s'agrandiront chacun par une nouvelle addition d'une partie du territoire appartenant encore aux Indiens cherokées. Ces naturels, il est vrai, ne veulent en aucune manière entendre parler de cession, objectant que leur pays suffit à peine pour fournir, par la chasse, à la subsistance de leurs familles; mais, tôt ou tard, ils seront obligés de céder. Cette division du Tennessée ne peut tarder à avoir lieu, soit qu'on la considère sous le rapport des convenances ou sous celui du caractère entreprenant des Américains. Elle est commandée, d'un côté, par les limites que la nature elle-même a posées entre les deux pays, en les séparant par les hautes montagnes de Cumberland, et de l'autre, par leurs rapports commerciaux qui sont entièrement différens; car le Cumberland entretient ses liaisons

de commerce par l'Ohio et le Mississipi, tandis que le Holston a presque tous les siens par terre avec les ports de mer des Etats atlantiques, et n'en a que très-peu avec la Nouvelle-Orléans, par la rivière Tennessée, et presque point avec le Cumberland et le Kentucky. Sous ce rapport le Holston est de toutes les parties des Etats-Unis, actuellement habités, la plus défavorablement située, étant, de toutes parts, circonscrite par des espaces considérables de pays qui produisent les mêmes denrées, et qui sont ou plus fertiles, ou plus rapprochés des bords de la mer.

Ce qu'on a dit des mœurs des habitans du Kentucky, doit s'appliquer, en grande partie, à ceux du Tennessée, puisqu'ils sortent, comme les premiers, de la Virginie et de la Caroline septentrionale ; mais les habitans du Tennessée ne jouissent pas encore de ce degré d'aisance qu'on remarque chez ceux du Kentucky. Ils paroissent aussi moins religieux, quoique cependant ils soient très-stricts observateurs des dimanches. On trouve peu d'églises dans le Tennessée ; des ministres ambulans parcourent, en été, les différens comtés, et prêchent dans les bois où l'on se rassemble.

CHAPITRE XXVIII.

Départ de Jonesborough pour Morganton, dans la Caroline du Nord ; passage de la montagne de Fer (Iron montain) ; séjour dans les montagnes ; passage des Bleu-Ridges et des montagnes de Linneville ; arrivée à Morganton.

LE 21 septembre 1802, je partis de Jonesborough pour traverser les Alléghanys et me rendre dans la Caroline du Nord. A neuf milles de Jonesborough la route se partage en deux branches, qui se réunissent à cinquante-six milles au-delà des montagnes. La gauche, pratiquée pour les voitures, passe par la montagne Jaune, et l'autre, par la montagne de Fer. Je suivis celle-ci qu'on m'avoit indiquée comme la plus courte. Je ne fis que dix-neuf milles dans cette journée, et vins loger chez un nommé Cayerd, à Limestone-cowe, où j'arrivai transi de froid par le brouillard épais qui règne presque habituellement dans les vallées qui avoisinent ces montagnes.

Sept milles avant d'arriver à cette habitation, la route, ou plutôt le sentier, commence à devenir si peu frayé, qu'on en distingue à peine la trace au milieu des plantes de toutes espèces qui en couvrent la superficie; il est aussi embarrassé par des forêts de Rhododendrum, arbrisseaux hauts de dix-huit à vingt pieds, dont les branches tortueuses et entrelacées les unes dans les autres, retardent à chaque instant la marche du voyageur, et ne lui permettent d'avancer que la hache à la main. Les torrens qu'il faut continuellement franchir augmentent encore la difficulté et le danger de la marche, les chevaux étant exposés à tomber, à cause des cailloux roulés et mobiles cachés par le bouillonnement des eaux dont le fond de ces torrens est rempli.

J'avois, le jour suivant, vingt-trois milles à faire sans rencontrer aucune habitation. Après m'être informé exactement du sentier que j'avois à suivre, et m'être fait donner quelques points de reconnoissance, comme de gros rochers ou quelques arbres remarquables, je partis sur les huit heures du matin de Limestone-cowe, et, après trois heures de marche, j'arrivai au sommet de la montagne, ce que je reconnus à plusieurs arbres qui sont mar-

qués à chacun de leurs côtés et dans la même direction, pour indiquer la ligne de démarcation qui sépare l'Etat de Tennessée d'avec celui de la Caroline du Nord. On évalue la distance qu'il y a de Limestone-cowe au sommet de la montagne, à deux milles et demi, et à trois milles celle que l'on a à parcourir pour descendre de l'autre côté. La pente des deux côtes est assez roide, pour que l'on ait de la peine à se tenir à cheval, et que la moitié du temps on soit obligé d'aller à pied. Arrivé au bas de la montagne, j'eus encore, comme la veille, à traverser des forêts de *Rhododendrum*, et un large torrent *Rocky-Creek*, dont le cours tortueux coupe douze à quinze fois le sentier; à chaque fois j'étois obligé de descendre ou de remonter ce torrent en marchant dans son milieu l'espace de dix à quinze toises, afin de pouvoir retrouver à l'autre rive la continuité du sentier qui se trouvoit rarement vis-à-vis, et dont l'entrée étoit le plus souvent cachée par des touffes d'herbes ou des branches d'arbres qui ont le temps de croître et de s'étendre, parce qu'il s'écoule des mois entiers sans qu'il y passe des voyageurs; enfin j'arrivai heureusement au terme de ma journée. Je m'apperçus alors de l'imprudence que

j'avois commise de m'être exposé sans guide dans une route aussi peu fréquentée, et où, à chaque instant, on court risque de s'égarer, à cause des subdivisions du chemin qui finissent par disparoître, et où il seroit impossible de se retrouver, à moins de connoître parfaitement les localités et la disposition du terrein, où des obstacles, toujours renaissans, s'opposent à la marche du voyageur, dont la position deviendroit bientôt très-critique par le manque de vivres.

Le 23, je fis vingt-deux milles à travers un pays hérissé de montagnes, mais moins élevées que celle que je venois de franchir, et j'arrivai chez le nommé Davinport, propriétaire d'une bonne habitation sur Doe-River, torrent large de trente à quarante pieds, qui se jette dans la rivière Nolachuky. J'avois appris la veille, de la personne chez qui j'avois logé, que c'étoit chez Davinport que mon père faisoit sa résidence, et que c'étoit cet homme qui lui servoit de guide au milieu de ces montagnes lorsqu'il les parcouroit pour en reconnoître les productions. J'étois alors bien éloigné de penser qu'à la même époque où cet honnête homme m'entretenoit de son ancien compagnon de voyage, je perdois sur la côte

de l'île de Madagascar un père chéri, qui y mouroit victime de son zèle pour les progrès de l'histoire naturelle !

Je restai huit jours chez Davinport pour me reposer d'un trajet de six cents milles (200 lieues) que je venois de faire, et, pendant cet intervalle, je parcourus les Bleu-Ridges qui entourent son habitation. Le 2 octobre 1802, je me remis en route, et je dirigeai ma marche vers Morganton, éloigné de trente-cinq milles. A quatre milles de Doe-river je repassai le chaînon des Bleu-Ridges. On arrive à son sommet par une pente douce qui est beaucoup plus longue et plus rapide du côté de l'est, sans cependant être impraticable pour les voitures. On évalue à quatre milles et demi le passage de cette montagne.

A cinq milles des Bleu-Ridges, on trouve les montagnes de Linneville un peu moins élevées que ces dernières, mais plus roides et plus difficiles à gravir. Le chemin qui les traverse est encombré, à l'ouest, de pierres larges et plates qui ralentissent la marche et la rendent très-pénible. Du sommet de ces montagnes, qui est peu garni d'arbres, on découvre une immense étendue de pays montagneux et couvert de forêts, et seulement à leur base

trois petits éclaircis qui forment autant d'habitations éloignées de trois à quatre milles l'une de l'autre.

On compte vingt-cinq milles des montagnes de Linneville à Morganton, où j'arrivai le 5 octobre. Dans cet intervalle, le pays est légérement montueux, et le sol assez mauvais; aussi ne trouve-t-on sur la route que quatre ou cinq habitations. Un mille avant d'arriver dans cette ville, on traverse le bras septentrional de la rivière Catabaw, large en cet endroit de quarante-cinq à cinquante toises, quoique la source de cette rivière ne soit qu'à cinquante milles. Des pluies qui venoient de tomber dans les montagnes avoient produit une crue d'eau subite, et le maître du bac, croyant qu'elle ne devoit pas durer long-temps, n'avoit pas jugé à-propos de rétablir le bateau, de manière que je fus obligé de passer à gué. Un de ses enfans m'indiqua les différentes directions que j'avois à suivre pour éviter des trous larges et profonds qui étoient cachés sous les eaux.

CHAPITRE XXIX.

Observations générales sur cette partie de la chaîne des monts Alléghanys; Salamandre qui se trouve dans les torrens; chasse de l'Ours.

DANS la Pensylvanie et la Virginie, les monts Alléghanys se présentent sous la forme de sillons parallèles entr'eux, mais variant dans leur longueur. Le plus souvent ils sont assez rapprochés et forment des vallées étroites; quelquefois aussi l'intervalle qui les sépare est de vingt à trente milles: alors ces espaces sont remplis d'une multitude de collines d'une moindre élévation, jetées au hasard, et n'affectant, en aucune manière, la direction des chaînons principaux. Sur les confins de la Caroline du Nord et du Tennessée, les Alléghanys sont, au contraire, des montagnes isolées, et seulement contiguës par leur base; elles embrassent aussi en diamètre une étendue de pays moins considérable, et qu'on n'estime pas au-delà de soixante à soixante-dix milles. Le sillon qui porte plus particulière-

ment le nom d'Alleghany-Ridge en Pensylvanie, et celui de Bleu-Ridge dans la Caroline du Nord, est le seul qui, continuant sans interruption, partage les eaux des rivières qui vont se jeter dans l'Océan Atlantique d'avec celles qui vont grossir le cours de l'Ohio. La hauteur de ce chaînon est cependant infiniment moindre que celle des montagnes voisines. C'est ici que les Alléghanys, qui traversent les Etats-Unis dans une étendue de huit à neuf cents milles, ont la plus haute élévation. C'est le sentiment de la plupart des habitans qui, de la partie montagneuse de la Pensylvanie et de la Virginie, ont émigré sur les confins de la Caroline du Nord, et qui connoissent tous la hauteur respective de ces montagnes. Ils mettent au premier rang celle du Grand-Père, *Great father montain*; puis, la montagne de Fer, *Iron montain*, la montagne Jaune, la montagne Noire et la montagne de la Table, qui sont toutes situées sur les eaux de l'ouest. De dessus la montagne Jaune, la seule dont le sommet soit dégarni d'arbres, on découvre toutes celles que nous venons d'indiquer.

On peut encore remarquer, à l'appui de l'observation précédente, que du 10 au 20

septembre le froid se fait vivement sentir sur les montagnes, et les habitans sont obligés de faire du feu, ce qui n'a lieu sur aucune de celles de la Virginie, quoiqu'elles se trouvent plus au nord de quelques degrés. Et de plus, j'ai vu depuis, dans les notes de mon père, qu'il avoit observé sur les montagnes Jaune et *Great father*, des arbres et des arbrisseaux qu'il ne retrouva plus ensuite que dans le Bas-Canada.

Comme les seules données que l'on ait sur la hauteur des monts Alléghanys, sont le résultat d'observations faites dans la Virginie, on voit, d'après ce court exposé, que l'on ne sait pas encore à quoi s'en tenir sur leur véritable élévation; c'est ce qui m'a déterminé à indiquer les montagnes les plus élevées, où il faudra se transporter pour la vérifier. Elles sont éloignées d'environ trois cent soixante milles de Charleston, dans la Caroline méridionale, et de cinq cent cinquante de Philadelphie.

Le règne minéral est peu varié dans ces montagnes. Les mines qu'on y a trouvées jusqu'ici en plus grande abondance, sont celles de fer. On les exploite avec succès, et le fer qu'on en tire est d'une excellente qualité.

Dans les parties montagneuses de la Pensylvanie et de la Virginie, les terres, souvent pierreuses et arides, sont de mauvaise nature. Ici, au contraire, le sol est peu pierreux, constamment frais, et très-fertile. On en peut juger par la force végétative des arbres, parmi lesquels on remarque le Chêne rouge et Quercitron, l'Erable à sucre, le Frêne, le Marronier à fleurs jaunes, les *Magnolia acuminata* et *auriculata*, et le Châtaignier, qui s'y élève à une hauteur prodigieuse. Le côté de ces montagnes, qui regarde le nord, est quelquefois garni exclusivement de *Kalmia latifolia*, *Callico-tree*, de douze à quinze pieds de haut. Ils occupent souvent des espaces de deux à trois cents arpens, qui, dans l'éloignement, offrent l'aspect d'une agréable prairie. On sait que cet arbrisseau donne les plus belles fleurs que l'on connoisse.

Dans les grands bois la superficie du sol est couverte d'une espèce de Pois sauvages, qui s'élève à trois pieds de terre, et dont les bestiaux sont fort avides. Ils préfèrent ce pâturage à tous les autres, et lorsqu'on les en éloigne, ils dépérissent ou s'échappent pour y revenir.

Ces montagnes se peuplent assez rapide-

ment. La salubrité de l'air, la bonté des eaux, et sur-tout le pâturage de ces Pois sauvages pour les bestiaux, sont autant de causes qui y attirent de nouveaux habitans.

Les terres de première classe se vendent à raison de deux piastres, et les taxes ne s'élèvent pas au-dessus d'un sou par acre. Le maïs, le froment, le seigle, l'avoine et les pêchers, sont les seuls objets de culture.

Dans les torrens on trouve une espèce de Salamandre appelée par les habitans *Alligator de montagnes;* il y en a qui ont jusqu'à deux pieds de long. C'est dans Doe-River qu'a été pris par mon père l'individu qui est décrit dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, publié par Déterville.

Les habitans de ces montagnes ont la réputation d'être d'habiles chasseurs. Vers le milieu de l'automne ils vont presque tous à la chasse de l'ours, dont ils vendent la peau, et dont la chair, qui est fort bonne, leur sert en grande partie de nourriture pendant cette saison. Ils la préfèrent à toutes les autres viandes, et la regardent comme la seule dont on puisse manger beaucoup sans en être incommodé. On fait, des trains de derrière, des jambons très-estimés. Dans l'automne et l'hiver

les ours deviennent excessivement gras, et il s'en trouve qui pèsent jusqu'à quatre cents. Leur graisse est consommée dans le pays, où l'on s'en sert en place d'huile. On les chasse avec de forts chiens, qui, sans les approcher, les agacent, les harcèlent, et les forcent à grimper sur un arbre, où le chasseur les tue à coups de carabine. Une belle peau se vend une piastre et demie à deux piastres. L'ours noir de l'Amérique septentrionale vit particulièrement de racines, de glands et de châtaignes. Pour s'en procurer une plus grande quantité il monte sur les arbres, et comme sa pesanteur ne lui permet pas de trop s'écarter du tronc, il casse la branche où il a remarqué le plus de fruits, en l'embrassant avec une de ses pattes de devant. J'ai vu de ces branches d'un diamètre tel, qu'il faut que ces animaux soient doués d'une force extraordinaire, pour avoir pu les rompre, en s'y prenant de cette manière. Dans l'été, où ils sont le plus exposés à manquer de vivres, ils se jettent sur les cochons, et quelquefois même sur les hommes.

CHAPITRE XXX.

Morganton; départ pour Charleston; Lincolnton; Chester; Winesborough; Colombia; aspect du pays sur cette route; culture, etc.

Morganton, chef-lieu du comté de Burke, contient environ cinquante maisons, bâties en planches, et presque toutes habitées par des gens de métier. Un seul magasin, entretenu par une maison de commerce de Charleston, est établi dans cette petite ville, où les habitans, de vingt-cinq milles à la ronde, viennent acheter des articles de merceries et de quincailleries, tirés d'Angleterre, ou donnent en échange une partie de leurs produits, qui consistent principalement en jambons fumés, beurre en baril, suif, peaux d'ours et de cerf, et enginseng, que l'on apporte des montagnes.

On compte de Morganton à Charleston deux cent quatre-vingt-cinq milles, et l'on s'y rend par plusieurs routes, qui ne diffèrent entr'elles que de quinze ou vingt milles. Les voyageurs suivent celle où ils présument devoir rencontrer

des habitations mieux approvisionnées. Je pris celle qui passe par Lincolnton, Chester et Colombia. La distance de Morganton à Lincolnton est de quarante-cinq milles. Dans tout cet intervalle, le sol est assez mauvais, et les habitations, placées à cinq à six milles les unes des autres, n'ont qu'une médiocre apparence. Les bois sont, en grande partie, composés de différentes espèces de Chênes, et la surface du terrein est couverte d'herbes entremêlées de plantes.

Lincolnton, chef-lieu du comté de Lincoln, est formé par la réunion de quarante maisons, environnées par les bois, comme toutes les petites villes de l'intérieur. Deux ou trois magasins, qui font le même genre d'affaires que celui de Morganton, y sont établis. Les marchands qui les tiennent, envoient vendre à Charleston les productions du pays, mais ils trouvent quelquefois mieux leur compte à s'approvisionner de marchandises à Philadelphie, quoique plus éloignée de six cents milles. Quelques-uns d'eux les expédient, par mer, en Caroline, d'où elles arrivent, par terre, à Lincolnton. Le fret, un peu plus élevé d'Angleterre à Charleston, et les trop gros bénéfices auxquels prétendent les négocians de cette ville, paroissent les seuls

motifs qui font donner la préférence à ceux de Philadelphie.

Il s'imprime, à Lincolnton, une gazette, grand *in-folio*, qui paroît une fois la semaine. Le prix de l'abonnement est de deux piastres par an; mais l'imprimeur, qui rédige lui-même sa feuille, prend en paiement, pour la facilité de ses souscripteurs de campagne, de la farine, du seigle, de la cire, &c. au cours du marché. Les annonces insérées pour les habitans du pays, forment ordinairement le bénéfice le plus sûr des imprimeurs. Les nouvelles étrangères sont tirées des papiers qui se publient dans les ports de mer. Le gouvernement fédéral, dont le but constant est de propager, parmi le peuple, l'instruction, la connoissance des loix, accorde aux rédacteurs des feuilles périodiques, établis dans toute l'étendue des Etats-Unis, le droit de recevoir, franc de port, par la poste, les gazettes qu'ils veulent échanger entr'eux, ou celles qui leur sont adressées.

Le comté de Lincoln est peuplé, en grande partie, par des Allemands, venus de la Pensylvanie. Leurs habitations sont bien entretenues, et leurs terres bien cultivées. Presque tous ont des nègres esclaves, et il règne chez eux beaucoup plus d'aisance que dans les familles d'ori-

gine anglaise. On pourra se former une idée plus exacte de l'industrie de quelques-uns d'eux, par l'ensemble de l'habitation de celui chez lequel j'étois descendu, située sur une branche de la rivière Catabaw. Sur huit cents acres, dont elle est composée, cent cinquante sont cultivés en coton, maïs, bled, avoine, et fumés tous les ans; ce qui est un grand degré de perfection dans l'état actuel de l'agriculture de ces contrées. Indépendamment de cette exploitation, il a bâti, dans sa cour, plusieurs usines, que le même courant d'eau fait mouvoir; elles consistent en un beau moulin à bled, un moulin à scie, un autre pour séparer les graines du coton, une tannerie, un moulin à tan, une distillerie pour faire de l'eau-de-vie de pêches, et une petite forge, où les habitans du pays viennent faire ferrer leurs chevaux. Sept à huit nègres esclaves suffisent pour conduire ces différens ateliers, dont quelques-uns ne sont en activité qu'à certaines époques de l'année. Leurs femmes sont employées, sous la direction de la maîtresse, à fabriquer de la cotonade et de la toile, pour l'usage de la famille.

La totalité des impositions de mon hôte, tant pour la propriété foncière, que pour ces diffé-

rens genres d'industrie, ne s'élève annuellement qu'à sept piastres (environ trente-sept francs); tandis que, sous la présidence de J. Adams, elles s'étoient accrues jusqu'à cinquante piastres; aussi sa mémoire n'est-elle pas en grande vénération dans les Hautes-Carolines et dans les Etats de l'Ouest, où l'opinion politique est fortement prononcée dans le sens de l'opposition, et où personne n'ose s'avouer publiquement attaché au parti fédéraliste.

Dans tout le pays que j'ai traversé pendant ce voyage, chaque tanneur a son moulin à tan, qui ne lui coûte pas dix piastres à établir. L'écorce est mise dans un cintre en bois de douze à quatorze pieds de diamètre, dont les bords ont environ quinze pouces de haut, et elle est écrasée sous le poids d'une roue d'un pied d'épaisseur, qu'un cheval fait tourner, et qui est fixée comme celle d'un pressoir à cidre. On se sert ordinairement, pour cet usage, d'une vieille meule de moulin, ou d'une roue de bois, formée de pieces d'assemblage, et garnie, dans son pourtour, de trois rangées de dents, aussi en bois, longues de deux pouces, et larges de douze à quinze lignes.

On compte soixante-dix milles de Lincolnton à Chester Court-house, dans l'Etat de la

Caroline du Sud. Dans cet intervalle, les terres sont légères et d'une qualité inférieure à celles qui sont situées entre Morganton et Lincolnton; et, quoique la masse des forêts soit encore composée de différentes espèces de Chêne; cependant les Pins y abondent tellement, que l'on trouve des espaces de plusieurs milles, où ils ne sont entremêlés d'aucune autre espèce d'arbres. Les habitations y sont peu multipliées; à peine en rencontre-t-on quinze à dix-huit, où l'on cultive le coton et le maïs. On en voit quelques autres qui ont été abandonnées par les propriétaires, comme trop peu productives. Car les habitans de la Géorgie et des deux Carolines, qui ne plantent pas de riz, aiment souvent mieux faire de nouveaux défrichemens, que d'entretenir leurs terres en état de rapporter tous les ans, par une culture bien ordonnée, comme on fait en Europe, et même dans la Nouvelle-Angleterre et la Pensylvanie. L'étendue considérable de ces contrées, comparée à la petite population, permet encore ces changemens qui s'opèrent après quinze ou vingt récoltes successives.

Chester contient une trentaine de maisons, bâties en bois, dans le nombre desquelles se

trouvent deux tavernes et deux magasins. Dans les chef-lieux de comté des Etats de l'Ouest et du Sud, on ne tient ni foires ni marchés. Les habitans vendent les produits de leur culture aux marchands établis dans les petites villes, ou, ce qui est le plus ordinaire dans le sud, ils les transportent sur des chariots jusqu'aux ports de mer.

Depuis Chester, le pays devient de plus en plus mauvais sous tous les rapports. Le voyageur n'est plus reçu dans les habitations; il est obligé de descendre dans les tavernes, où il est mal servi, salement couché, et paie plus cher que dans aucune autre partie des Etats-Unis. Le degré de réputation de ces tavernes se mesure sur le plus ou moins de variété des liqueurs spiritueuses qu'on y trouve, parmi lesquelles les eaux-de-vie de France tiennent toujours le premier rang, quoiqu'elles soient souvent mélangées d'eau pour la troisième ou quatrième fois.

On compte cinquante-cinq milles de Chester à Colombia. Vingt-cinq milles avant d'y arriver, on passe par Winesborough, composée d'environ cent cinquante maisons. Ce lieu est un des plus anciennement habités de la Caroline; et quelques planteurs du bas

pays y viennent passer l'été et l'automne.
Quinze milles avant Winesborough commencent les Pinières, *Pines barrens*, et de-là jusqu'à la mer, le pays n'offre plus qu'une forêt continue, composée de Pins.

Colombia, fondée depuis quinze à dix-huit ans, est le siége du gouvernement de l'Etat de la Caroline du Sud. Elle est bâtie à deux cents toises de la rivière Catabaw, sur un emplacement uniforme. Le nombre de ses maisons n'excède pas deux cents. Elles sont presque toutes construites en planches, et peintes en gris ou en jaune; et quoiqu'il y en ait fort peu qui soient élevées de plus de deux étages, elles présentent déjà un ensemble assez agréable. La législature, formée par la réunion des délégués des différens comtés qui les représentent en nombre proportionnel à leur population, s'y réunit tous les ans au premier décembre, et toutes les affaires s'y traitent dans le même mois. Elle se dissout ensuite, et, hors ce temps, cette ville ne retire aucun avantage particulier d'être le siége du gouvernement de l'Etat.

Les habitans du haut pays qui ne veulent pas transporter leurs denrées jusqu'à Charleston, s'arrêtent à Colombia, où ils trouvent à

s'en défaire dans les dix ou douze magasins établis dans cette ville.

La rivière Catabaw, large d'environ cent vingt-cinq toises, n'est navigable que pendant l'hiver. Le reste de l'année sa navigation est interceptée par de gros rochers qui obstruent son cours. On travaille cependant, depuis plusieurs années, à former un chenal pour faciliter la descente des bateaux; mais les travaux vont lentement, faute de bras, quoique les ouvriers soient payés sur le pied d'une piastre par jour.

Colombia est éloignée de cent vingt milles de Charleston; dans tout cet espace, et notamment depuis Orange-burgh, composée de vingt maisons, la route traverse un pays uni, sablonneux et aride pendant l'été, tandis que pendant l'automne et l'hiver il est tellement couvert d'eau, qu'il se trouve des endroits où les chevaux en ont jusqu'à mi-jambes pendant l'espace de huit et dix milles. Tous les deux ou trois milles, on rencontre sur la route de misérables log-houses, entourées de petits champs de maïs, dont les tiges grêles s'élèvent rarement à plus de cinq à six pieds, et qui, dès la seconde récolte, ne donnent pas plus de quatre à cinq boisseaux par acre. Cependant,

malgré leur stérilité, ces terres se vendent encore deux piastres l'acre.

L'extrême insalubrité du climat est pleinement démontrée par les visages pâles et livides des habitans, qui, pendant les mois d'août, septembre et octobre, sont presque tous affectés des fièvres tierces; de manière qu'à cette époque la Géorgie et les Basses-Carolines ressemblent en quelque sorte à un vaste hôpital. Peu de personnes font des remèdes, et chacun attend sa guérison des premières gelées. Les nègres sont beaucoup moins sujets aux fièvres intermittentes que les blancs; et il est rare que dans les grandes habitations à riz, il y en ait plus d'un cinquième qui soit dispensé du travail pour cette cause.

CHAPITRE XXXI.

Observations générales sur les Carolines et la Géorgie ; cultures et productions particulières à la partie haute de ces Etats.

Les deux Carolines et la Géorgie se divisent naturellement en haut et bas pays, mais le haut pays embrasse une plus grande étendue. A partir du point où se termine la partie maritime, le sol s'élève graduellement jusqu'à la chaîne des monts Alléghanys, et offre dans son ensemble un terrein plutôt irrégulier que montueux, et entrecoupé de petites collines jusqu'à l'approche des montagnes. Les Alléghanys donnent naissance à un grand nombre de creeks ou petites rivières, dont la réunion forme les rivières Pidee, Santee, Savannah et Alatamaha, qui ne sont guère navigables au-delà de deux cent cinquante milles de leur embouchure dans l'Océan. Dans le haut pays les terres les plus fertiles sont situées sur les bords de ces creeks; celles qui occupent les espaces intermédiaires le sont beaucoup moins. Celles-ci sont peu cultivées, et même ceux qui les exploitent sont

obligés à des défrichemens successifs pour obtenir des récoltes plus abondantes. Aussi un grand nombre d'habitans émigrent-ils dans les contrées de l'Ouest, où ils sont attirés par l'extrême fertilité du sol, et par le bas prix des terres; car on peut y acquérir celles de première classe avec le prix que coûte dans les Hautes-Carolines celles de seconde; et comme nous l'avons déjà dit, ces dernières sont à peine comparables à celles qui, dans le Kentucky et le Cumberland, sont rangées dans la troisième. On conçoit d'ailleurs de quelle importance il est, pour un homme qui n'a que ses bras et ceux de ses enfans, de cultiver des terres productives de préférence à des terres de mauvaise nature, d'autant plus promptes à s'épuiser, qu'on ne prend aucun moyen de les améliorer par une culture soignée.

Dans le haut pays la masse des forêts est principalement composée de chênes, de noyers, d'érables, de plaqueminiers et de tulipiers; les châtaigniers, qui s'élèvent jusqu'à quatre-vingts pieds, ne commencent à paroître dans ces Etats qu'à soixante milles en-deçà des montagnes. Ce n'est que dans les plus hautes que les habitans fabriquent du sucre d'érable pour leur usage.

Dans toutes ces contrées, la nature du sol est propre à la culture du bled, du seigle et du maïs ; mais cette dernière est la plus étendue. Les bonnes terres rendent par acre dix-huit à vingt boisseaux de maïs, qui vaut communément une demi-piastre le boisseau. Il s'en fait une consommation générale pour la nourriture des habitans ; car, à l'exception de ceux qui sont d'origine allemande, il en est peu, comme nous l'avons déjà remarqué, qui fassent usage de pain de froment. La culture du bled est assez circonscrite, et la petite quantité de farines que l'on exporte à Charleston et à Savannah, s'y vend quinze pour cent meilleur marché que celle qu'on y importe de Philadelphie.

Le bas prix auquel le tabac est tombé en Europe depuis quelques années, en a fait abandonner la culture dans ces contrées. Celle du Coton à semences vertes, *Green seed Cotton*, l'a remplacée avantageusement pour les habitans, dont un grand nombre s'y est déjà enrichi. La séparation des semences du feutre qui les enveloppe, opération longue et qui exige beaucoup de bras, vient d'être simplifiée par une machine, pour laquelle l'inventeur a obtenu une patente du gouvernement

fédéral. La législature de la Caroline du Sud lui a payé, il y a trois ans, une somme de cinquante mille piastres pour que tous les habitans de l'Etat aient la faculté d'en faire construire. Cette machine fort simple, et dont le prix n'excède pas soixante piastres, est mise en mouvement par un cheval ou par un courant d'eau, et peut séparer de sa graine trois à quatre cents livres de coton par jour, tandis que par le procédé ordinaire, un homme ne pourroit en séparer que vingt-cinq à trente livres. Cette machine, il est vrai, a l'inconvénient de raccourcir, en le hachant, le lainage déjà très-court de cette variété de coton, qui, par cette raison, est d'une qualité inférieure à toutes celles qui se trouvent dans le commerce; mais cet inconvénient est, dit-on, bien compensé par l'économie du temps, et sur-tout par celle de la main-d'œuvre.

Il est très-probable que les différentes espèces d'arbres fruitiers que nous avons en France, réussiroient très-bien dans les Hautes-Carolines. A deux cents milles de la mer, les pommiers sont magnifiques, et dans le comté de Lincoln, quelques Allemands font du cidre. Mais ici, comme dans le Tennessée et la très-grande partie du Kentucky, on ne cultive que

le pêcher ; les autres espèces d'arbres, tels que les poiriers, abricotiers, pruniers, cerisiers, amandiers, figuiers, mûriers, noyers et groseilliers, ne sont guère connus que de nom. Les personnes qui jouissent de quelque aisance, desireroient s'en procurer, mais l'éloignement des ports de mer y met de grands obstacles. La plupart des habitans ne cultivent pas même de légumes, et, sur vingt, il en est un tout au plus qui plante un petit carré de choux dans le même champ que le maïs.

Dans les Hautes-Carolines, la surface du sol est couverte d'une herbe qui est d'autant plus abondante que les forêts sont plus ouvertes. Les bois sont aussi en commun, et chacun y laisse errer ses bestiaux, qu'il reconnoît à sa marque. Quelques personnes ont dans leurs troupeaux une variété de bœufs sans cornes, qui ne sont pas plus estimés que ceux de l'espèce commune. Dans tout le cours de mon voyage je n'en ai pas vu qui puissent être comparés, pour la force, à ceux que fournissent nos départemens de l'Ouest; ce qui provient sans doute du peu de soin qu'en ont les habitans, et de ce que ces animaux ont à souffrir dans les forêts, soit pendant l'été, où ils sont cruellement tourmentés par une multitude innombrable de tiques et de

maringoins, soit en hiver par le manque d'herbes, qui se dessèchent par l'effet des premières gelées. Ces inconvéniens sont encore plus sensibles, pendant l'été, dans le bas pays, par la chaleur extrême du climat. Il en résulte que les vaches donnent peu de lait, et qu'elles tarissent au bout de trois à quatre mois. Dans les environs de Philadelphie et de New-Yorck, où on leur donne les mêmes soins qu'en France, on en voit, au contraire, d'aussi belles, et qui fournissent du lait aussi abondamment.

Les chevaux qu'on élève dans cette partie des Etats méridionaux, sont inférieurs à ceux des Etats de l'Ouest. On voit très-peu de moutons chez les habitans, et ceux qui en ont une douzaine passent pour en avoir beaucoup.

Les rapports commerciaux des Hautes-Carolines et de la Géorgie ont lieu, en grande partie, avec Charleston, qui n'en est guère plus éloigné que Willmington et Savannah. Les habitans s'y rendent de préférence, parce que le commerce y est plus actif et les débouchés plus faciles. Les objets qu'on y porte consistent principalement en coton court, tabac, jambons fumés, beurre salé, cire, peaux de cerfs et d'ours, et bestiaux. On prend en

retour de la grosse clincaillerie, du thé, du café, de la cassonade, de gros draps, et quelques toiles fines, mais point de fer en barres : le haut pays abondant en mines de ce métal, et celles qui sont exploitées, suffisant aux besoins des habitans. On rapporte également du sel des ports de mer, car il n'existe de salines dans aucune partie des Etats atlantiques. Le transport de ces marchandises se fait dans de grands charriots à quatre roues, attelés de quatre ou six chevaux, qui font vingt à vingt-quatre milles par jour, et qui campent tous les soirs dans les bois. Le prix du transport est d'environ quatre francs par quintal pour chaque cent milles (33 lieues).

Quoique le climat des Hautes-Carolines soit infiniment plus sain que celui des parties basses, ce n'est cependant qu'à deux cents milles, et même deux cent cinquante milles de l'Océan, qu'on n'a plus à redouter les fièvres intermittentes, et il faut aller à cette distance pour passer l'été avec quelque sûreté.

Les huit dixièmes des habitans de ces contrées sont dans la même abondance que ceux du Tennessée et du Kentucky. Ils demeurent, comme ces derniers, dans des log-houses

isolées au milieu des bois, qui restent ouvertes la nuit comme le jour; ils vivent de la même manière dans l'intérieur de leur ménage, et suivent les mêmes usages dans les travaux de l'agriculture. Cependant il en est beaucoup parmi eux dont le caractère moral n'est peut-être pas aussi pur que celui des habitans de l'Ouest; il est probablement altéré par la fréquentation des Ecossais et des Irlandais, qui viennent tous les ans se fixer en assez grand nombre dans le pays, et qui leur communiquent une partie des défauts et des vices, suites ordinaires d'une grande population. La plupart de ces nouveaux débarqués passent dans le haut pays, où ils s'engagent à servir pendant un an ou deux les personnes qui ont payé au capitaine du navire le prix de leur traversée.

CHAPITRE XXXII.

De la partie basse des Carolines et de la Géorgie ; cultures qui y sont établies ; population ; arrivée à Charleston.

Le bas pays, dans les deux Carolines et la Géorgie, s'étend depuis le bord de la mer jusqu'à cent vingt-cinq à cent cinquante milles, en s'élargissant davantage en avançant vers le sud. L'espace qu'embrasse cette étendue offre un sol uni et régulier, formé d'un sable noirâtre et peu profond, où l'on ne trouve ni pierres ni cailloux ; ce qui fait qu'il n'est pas nécessaire de ferrer les chevaux dans toute cette partie des Etats-Unis. Les sept dixièmes du pays sont couverts de Pins de la même espèce, *Pinus palustris*, qui sont d'autant plus élevés et moins branchus, que le sol est plus sec et plus léger. Ces arbres, le plus souvent éloignés de quinze à vingt pieds les uns des autres, ne sont pas endommagés par le feu qu'on met également ici tous les ans dans les bois, au commencement du printemps, pour brûler les herbes et autres plantes que la gelée a fait mourir. Ces

Pins, chargés de peu de branches et qui se fendent de droit fil, sont préférés aux autres arbres pour former les clôtures des habitations. Malgré la stérilité du terrein où ils croissent, ils sont quelquefois entremêlés de trois espèces de Chênes; savoir : le *Quercus nigra*, le *Quercus Catesbæi*, et le *Quercus obtusiloba*. Le bois des deux premiers n'est bon qu'à brûler, tandis que celui de l'autre est d'un excellent usage, ainsi que je l'ai déjà remarqué.

Les terres à Pins, *Pine barrens*, sont traversées par de petits marais, *Swamps*, au milieu desquels coule ordinairement un ruisseau. Ces swamps, de dix à quarante toises de large, ont quelquefois plus d'un mille de longueur, et aboutissent à d'autres plus vastes et plus humides qui bordent les rivières. Les uns et les autres ont différens degrés de fertilité assez bien indiqués par les arbres qui y croissent exclusivement et qui ne se retrouvent pas dans le haut pays. Ainsi le Chêne-châtaignier, *Quercus prinus palustris*, le *Magnolia grandiflora*, le *Magnolia tripetala*, le *Nyssa biflora*, &c. ne viennent que dans les swamps de rivières dont le sol est de bonne qualité et constamment frais, humide et ombragé. Dans quelques parties de ces mêmes swamps, qui

sont submergés la moitié de l'année, où le terrein est noir, bourbeux, et repose sur un fond glaiseux, croissent encore les cyprès à feuilles d'acacia, le *Gleditsia monosperme*, le Chêne lyré et un Noyer à grappes, dont les noix sont petites et se cassent aisément entre les doigts. Le Chêne aquatique, l'Erable rouge, le *Magnolia glauca*, le *Liquidambar stiracyflua*, le *Nyssa villosa*, le *Gordonia lasyanthus*, et le *Laurus Caroliniensis* (1), couvrent au contraire presqu'exclusivement les swamps étroits des terres à Pins.

La Barbe espagnole, *Tillandsia usneoïdes*, espèce de mousse de couleur grise, qui a plusieurs pieds de longueur, et qui croît en abondance sur les chênes et autres arbres, est encore une plante qui est particulière au bas pays.

Dans les cantons où il n'y a pas de Pins, le sol est moins aride, plus profond et plus productif. On y trouve des Chênes blancs, *Quercus alba*; des Chênes aquatiques, *Quercus aquatica*; des Chênes châtaigniers, *Quercus prinus palustris*, et plusieurs espèces de Noyers. Tous ces arbres sont ici un indice de la plus grande

---

(1) Voyez le *Flora boreali-americana*, par A. Michaux, chez Levrault frères. Paris, 1801.

fertilité, ce qui n'a pas lieu dans les contrées de l'ouest, comme je l'ai déjà observé.

Les meilleures habitations à riz sont établies dans les grands swamps de rivières, qui en favorisent l'arrosement à volonté. Les récoltes y sont abondantes, et le riz qui en provient, dépouillé de sa balle, est plus gros, plus transparent, et se vend plus cher que celui qui croît dans les terres moins humides, où l'on n'a pas les moyens ou la facilité des irrigations. La culture du riz, dans la partie méridionale et maritime des Etats-Unis, a beaucoup diminué depuis quelques années; elle a été, en grande partie, remplacée par celle du coton, qui donne de plus grands bénéfices aux planteurs; car ils estiment qu'une bonne récolte en coton, équivaut à deux de riz. Il en est résulté que beaucoup de champs à riz ont été transformés en champs à coton, en évitant, autant que possible, que l'eau puisse y pénétrer.

Le sol le plus propre à la culture du coton, se trouve dans les îles situées sur la côte. Celles qui dépendent de l'Etat de Géorgie, produisent le coton le plus estimé, et qui est connu en France, dans le commerce, sous le nom de *Coton de Géorgie, Laine fine*; et en Angleterre

sous celui de *Sea Island Cotton*. Cette variété de coton a la graine d'un noir foncé, et la laine fine et très-longue. En février 1803, on le vendoit, à Charleston, jusqu'à quarante-deux sous la livre, tandis que celui qui croît dans le haut pays, n'en valoit que dix-sept à dix-huit. Le premier est exporté presque en totalité en Angleterre, et le second passe en France; mais ce qui est assez remarquable, c'est que, lorsque par quelques circonstances, on en importe de ces deux qualités dans nos ports, elles n'y subissent qu'une différence de douze à quinze pour cent.

Les planteurs de coton ont particulièrement à redouter les froids, qui commencent de bonne heure, et qui, assez souvent, font perdre une partie des récoltes, en gelant la moitié des tiges du cotonnier, dont beaucoup de capsules n'ont pas eu le temps d'atteindre le degré de maturité nécessaire pour s'ouvrir.

Dans toutes les habitations on cultive aussi du maïs. Les meilleures terres en rapportent douze à quinze boisseaux. On le plante, ainsi que le coton, à deux pieds et demi de distance, sur des sillons parallèles, et hauts de quinze à dix-huit pouces. Cette variété de maïs a le grain court, arrondi, et de couleur blanche. Réduite

en bouillie, elle est préférable à celle qu'on cultive dans les Etats du Milieu et de l'Ouest, et dans les Hautes-Carolines. Ce qu'on en récolte est, en grande partie, destiné à nourrir les nègres pendant neuf mois de l'année. On leur en donne environ deux livres par jour, qu'ils font cuire à l'eau, après l'avoir grossièrement concassé. Les trois autres mois on leur distribue des patates douces. Jamais on ne leur donne de viande. Dans les autres parties des Etats-Unis ils sont mieux traités, et vivent à-peu-près comme leurs maîtres, sans avoir de rations déterminées. Le maïs se vend à Charleston une piastre le boisseau, du poids d'environ cinquante-cinq livres.

Ainsi, le riz, le coton à longue soie, les patates douces et la variété de maïs dont il vient d'être question, sont les seules cultures de la partie maritime des Etats du Sud, la température du climat et la nature du sol, qui est trop léger ou trop humide, n'étant en aucune manière favorable à celle du bled et des autres grains.

Dans tout le bas pays, presque tous les travaux de l'agriculture se font par des nègres esclaves; et la plupart des planteurs les emploient même à ceux pour lesquels on pour-

roit leur substituer la charrue; ils estiment que la terre est mieux cultivée, et ils calculent d'ailleurs que, dans le cours de l'année, un cheval, tant pour la nourriture que pour l'entretien, coûte dix fois plus qu'un nègre, dont la dépense annuelle n'excède pas quinze à seize piastres.

Je m'abstiendrai de toutes réflexions sur cet objet, sur lequel l'opinion de bien des gens est fixée.

Le climat des Basses-Carolines et de la Géorgie, est trop chaud en été, pour être favorable aux arbres fruitiers d'Europe, et trop froid en hiver, pour convenir à ceux des Antilles. Le Figuier est le seul arbre qui y réussisse assez bien; encore les figues tournent-elles à l'aigre, peu de jours après avoir acquis leur dernier degré de maturité, ce qui doit, sans doute, être attribué à l'humidité constante de l'atmosphère.

Aux environs de Charleston, et sur les îles qui bordent la côte, les Orangers passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids; mais à dix milles de distance dans l'intérieur, ils gèlent tous les ans jusqu'à rase terre, quoique ces contrées soient situées sous une latitude plus méridionale que Malte et Tunis. Les oranges qu'on récolte en

Caroline ne sont pas bonnes à manger; celles qui s'y consomment viennent de l'île de Sainte-Anastasia, située vis-à-vis Saint-Augustin, capitale de la Floride orientale; elles sont douces, très-grosses, ont la peau fine, et sont plus estimées que celles qu'on apporte des Antilles. Il y a cinquante ans que les graines de cette espèce furent apportées de l'Inde, et données à un habitant de cette île, qui les a tellement multipliées, qu'il en a fait un verger de quarante arpens. J'ai eu occasion de voir cette belle plantation, lorsque j'étois en Floride en 1788.

Dans le récensement général des Etats-Unis, publié en 1800, la population de la Caroline septentrionale, y compris les nègres esclaves, est portée à 478,000 habitans; celle de la Géorgie à 163,000, et celle de la Caroline méridionale à 346,000. N'ayant pas été à même de voir les relevés particuliers des deux premiers Etats, j'ignore la proportion qui s'y trouve entre les blancs et les noirs, et la différence qui existe entre la population du bas et du haut pays, mais on pourra s'en former une idée par le recensement de la Caroline méridionale, où l'on compte, dans le bas pays, y compris la ville de Charleston, 36,000 blancs

et 100,000 nègres, et dans le haut pays, 163,000 blancs et 46,000 nègres.

J'arrivai à Charleston le 18 octobre 1802, trois mois et demi après mon départ de Philadelphie, ayant parcouru un espace de près de dix-huit cents milles (six cents lieues). Je restai en Caroline jusqu'au 1er mars 1803, époque à laquelle je m'embarquai pour repasser en France, à bord du même navire qui m'avoit conduit en Amerique dix-huit mois auparavant, et je fus de retour à Bordeaux le 5 germinal an XI (26 mars 1803).

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

